This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J 20. d. 34

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DRAMES ET ROMANS

DE LA

VIE LITTÉRAIRE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Béatrice, poëme. 1 vol. in-8°. 1840.

Les Écrivains sacrés du XVIIe siècle, discours prononcé à la Faculté des lettres de Strasbourg. In-8°. 1841.

Scot-Érigène et la philosophie scolastique. 1 vol. in-8°. 1843.

Tableau du siècle de Louis XIV, discours prononcé à la Faculté des lettres de Montpellier. In-8°. 1843.

Novalis, sa vie et ses écrits. In-4°. 1847. (Extrait des Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.)

Histoire de la jeune Allemagne, études littéraires. 1 vol. in-8°. 1848. — 7 fr. 50.

Études sur la révolution en Allemagne. 2 vol. in-8°. 1852. — 15 fr.

Allemagne et Russie. 1 vol. in-18. 1856. — 3 fr.

Histoire et philosophie religieuse. 1 vol. in-18. 1859. — 3 fr.

Écrivains et poètes modernes. 1 vol. in-18. 1860. — 3 fr.

La comtesse d'Albany. 1 vol in-18. 1862. — 3 fr.

Lettres inédites de Sismondi. 1 vol. in-18. 1863. — 3 fr.

Corneille et ses contemporains, discours prononcé à la Faculté des lettres de Paris. In-8°. 1863.

Maurice de Saxe, d'après les documents des archives de Dresde. 1 vol. in-8°. 1864. — 7 fr. 50.

La Chaire d'éloquence française a la faculté des lettres de Paris, discours d'ouverture. In-8°. 1868.

Bohême et Hongrie. 1 vol. in-8°. 1869. — 7 fr. 50.

La Serbie. Kara-george et Milosch. 1 vol. in-8°. 1870. — 7 fr. 50.

Digitized by Google

SAINT-RENÉ TAILLANDIER

DRAMES & ROMANS

DE LA

VIE LITTÉRAIRE

LA COMTESSE D'AHLEFELDT
HENRI ET CHARLOTTE STIEGLITZ
HENRI DE KLEIST

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
RUE SAINT-HONORÉ, 338
—
1870

Digitized by Google

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande et trois sur papier de Chine, numérotés.

Digitized by Google

PRÉFACE

Les *trois études rassemblées dans ce volume offrent de singulières analogies à travers la différence des sujets. Le premier caractère commun que le lecteur y découvrira, c'est l'alliance d'un certain intérêt romanesque ou dramatique avec l'intérêt de la vie réelle scrupuleusement étudiée, scrupuleusement reproduite. M. Guizot a dit : « On veut des romans. Que ne regarde-t-on de près à l'histoire? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur*

Digitized by Google

humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité. » L'illustre écrivain appliquait ces paroles à une histoire admirablement touchante, l'histoire des pures amours, des héroïques tendresses de Rachel Wriothesley et de William Russell. Il est permis de les invoquer pour des aventures plus humbles et de moins grands personnages. En interrogeant les douleurs de la comtesse d'Ahlefeldt, la passion de Charlotte Stieglitz, la folie d'Henri de Kleist, j'ai essayé de reproduire, selon les paroles du maître, quelques-unes des scènes les plus variées, les plus dramatiques, de la vie intime, *et je me suis attaché surtout à n'y rien introduire qui pût altérer* le charme souverain de la réalité.

Un second trait bien digne d'attention, si je ne m'abuse, ce sont les souffrances dont ces trois récits présentent le tableau, souffrances bien différentes à coup sûr, si on les juge au

Digitized by Google

*point de vue moral, les unes d'un ordre élevé et dignes de toute sympathie, les autres qui révèlent des cœurs malades, des âmes fiévreuses, des énergies brisées, mais toutes enfin, les bonnes comme les mauvaises, attestant les subtilités et les raffinements de notre civilisation. Ces scènes de la vie littéraire ont eu l'Allemagne pour théâtre; elles auraient pu se passer tout aussi bien en France, en Angleterre, en Italie, au nord ou au midi de l'Europe. Les personnages qu'elles nous font connaître ne représentent pas telle ou telle zone géographique; ils appartiennent à une même zone sociale. Ce sont vraiment des portraits du XIX*e *siècle.*

J'avais offert ces pages séparément aux lecteurs de la Revue des Deux-Mondes; *est-ce une illusion de croire qu'en les rapprochant aujourd'hui je leur donnerai une signification plus complète? En tout cas, il m'a paru intéressant de faire figurer en un seul cadre*

Digitized by Google

trois récits, trois romans, trois drames, qui sont en même temps des études morales sur une époque et des épisodes vraiment extraordinaires dans l'histoire de la poésie et de l'art.

Digitized by Google

LA

COMTESSE D'AHLEFELDT

ET LE POËTE IMMERMANN

I

Au mois de mars 1855, une femme qui avait porté un nom célèbre en Allemagne, Mme la comtesse d'Ahlefeldt, épouse divorcée de M. Adolphe de Lützow, un des héros de la guerre de 1813, s'éteignait tristement au milieu d'un petit nombre d'amis, et la nouvelle de sa mort éveillait chez beaucoup d'esprits le souvenir confus d'une douloureuse

Digitized by Google

histoire. La société prussienne sous la restauration avait été fort émue des aventures de la comtesse d'Ahlefeldt. Mariée à l'intrépide commandant de ces corps francs chantés par Théodore Koerner, elle s'était séparée de lui après quatorze ans de mariage, et vers cette même époque elle se liait d'une étroite amitié avec le généreux poëte Charles Immermann. Le monde est peu disposé à interpréter dans un sens pur ces délicates relations du cœur et de la pensée. On se demandait en souriant ce qui avait pu rapprocher ainsi la grande dame et ce poëte enfant de ses œuvres. La comtesse d'Ahlefeldt, aux yeux de beaucoup de gens, n'était pas seulement la muse, la Béatrice respectueusement invoquée par l'auteur d'*Alexis et Ghismonda*, et quand Immermann se maria, en 1839, avec Mlle Marianne Niemeyer, plus jeune que lui de vingt-cinq ans, bien des regards malveillants crurent découvrir sur le visage de l'amie délaissée du poëte les signes du dépit et de la honte.

Hélas ! ce n'étaient pas les signes du dépit, c'étaient les traces d'une pure et sainte souffrance. La vie de la comtesse d'Ahlefeldt renferme un de ces combats intérieurs comme les

Digitized by Google

grands poëtes ont aimé à les peindre, comme on les peignait surtout avec mille nuances délicates dans notre littérature du XVIIe siècle. En lisant certains traits de la vie de la comtesse d'Ahlefeldt, on songe involontairement à Zaïde, à la princesse de Clèves, ou bien à ces tendres figures, Bérénice, Atalide, dont Racine a si mélodieusement chanté les subtiles douleurs.

Je voudrais raconter en détail cette singulière histoire. Une jeune femme qui a connu Mme la comtesse d'Ahlefeldt dans les dernières années de sa vie, Mlle Ludmila Assing, nous fournit les éléments de notre étude. Tous les papiers laissés par la comtesse d'Ahlefeldt, ses lettres, ses confidences, les documents les plus précieux lui ont été livrés par des mains amies. Les voici devant nous, encore humides de larmes ; feuilletons-les avec sympathie et respect. Il faut ici un regard attentif, une âme pénétrante, une touche légère et sûre. Si nous remplissions notre tâche au gré de nos désirs, ce portrait fidèle d'une femme d'élite, cette révélation d'un roman réel où de nobles cœurs sont en jeu, formerait en même temps tout un chapitre de l'histoire sociale et littéraire de l'Allemagne au XIXe siècle.

Digitized by Google

Élisa-Davidia-Margaretha, comtesse d'Ahlefeldt-Laurwig, naquit le 17 novembre 1790, au château de Trannkijor, en Danemark. Elle descendait d'une vieille famille de gentilshommes danois, élevés au rang de comtes de l'empire, en 1665, par l'empereur d'Allemagne Léopold Ier, et à qui le roi de Danemark Christian V, en 1672, avait donné dans ses états le comté de Langeland. Son père jouissait d'une grande faveur auprès du roi Christian VII, qui venait souvent le visiter dans son splendide château de Trannkijor, aux bords de la mer. Sa mère, Louise-Charlotte d'Hedemann, appartenait à la noblesse du Holstein. Danoise par son père, Allemande par sa mère, Élisa d'Ahlefeldt fut initiée de bonne heure à la culture germanique, et c'est vers l'Allemagne qu'elle se tournera d'année en année, comme vers la patrie de son âme. Une institutrice allemande, Marianne Philippi, paraît avoir exercé sur elle une décisive influence ; après avoir été le guide de sa jeunesse, elle est demeurée son amie et son soutien dans les plus cruelles épreuves de la vie. Marianne Philippi s'appliquait à développer les sérieuses dispositions de cette jeune intelligence avide du beau et du vrai.

Digitized by Google

Le comte d'Ahlefeldt était un homme de plaisir : la chasse, la table, les réunions joyeuses, occupaient toute sa vie ; il n'y avait pas de semaine où des voisins de châteaux, des seigneurs de la cour, ne vinssent chasser à Trannkijor et jouir de la prodigue hospitalité de l'ami du roi. Au milieu de ce brillant tumulte, une âme profonde et rêveuse s'ouvrait avec ravissement aux merveilles du monde idéal. « Les plus belles heures que j'aie passées au château de Trannkijor, disait plus tard la comtesse d'Ahlefeldt, ce sont celles où, seule dans ma chambre avec Marianne, contemplant de la fenêtre le spectacle de la mer et les jeux sans cesse renouvelés de la lumière sur les flots, nous lisions nos poëtes favoris, Klopstock, Schiller, et les pages enthousiastes de Herder. »

Quand elle parut à la cour de Copenhague, à peine sortie de l'enfance, elle y excita l'admiration universelle. L'élégance de sa taille, ces boucles de cheveux blonds carressant son gracieux visage, ces grands yeux bleus profonds et doux comme son âme, cette blancheur si vive qu'on eût dit la neige étincelant au soleil, surtout cette dignité naïve et affectueuse, ce calme et cette pureté parfaite empreinte dans la

Digitized by Google

physionomie, toutes ces beautés que les poëtes scandinaves donnent aux vierges du Nord, rassemblées ici chez cette enfant de quinze ans, en faisaient une apparition idéale. Mlle Assing a recueilli maintes preuves touchantes de l'espèce d'éblouissement que la jeune comtesse produisit dans la société de Copenhague, comme aussi de la surprise et même du déplaisir un peu farouche que lui causaient ces hommages. Des divisions de famille assombrirent bientôt ces années printanières. Le comte, avec ses prodigalités, était en train de se ruiner; les avis, les reproches, les résistances de la comtesse, tout fut inutile, et il fallut en venir à une séparation. Tandis que le châtelain de Trannkijor continuait sa folle vie et ses dépenses fastueuses, sa femme s'était retirée dans ses domaines du Holstein, emmenant avec elle sa brillante Élisa.

C'était le moment où la défaite de la Prusse à Iéna venait de porter un coup si terrible à l'Allemagne. Danoise de naissance, nous l'avons dit, la jeune comtesse était Allemande de cœur. Pendant l'été de 1808, ayant accompagné sa mère aux bains de Nenndorf, en Prusse, elle eut occasion d'y rencontrer des officiers prussiens qui avaient joué un rôle glorieux dans la

Digitized by Google

guerre. Ils étaient vaincus, humiliés, et portaient fièrement leurs blessures ; comment ne pas s'intéresser à eux ? Un de ces officiers, un jeune gentilhomme, M. Adolphe de Lützow, se plaça tout d'abord au premier rang parmi les admirateurs de la comtesse Élisa. M. de Lützow ne brillait pas par l'élévation de l'esprit, ni même par la délicatesse du cœur. C'était une honnête et vulgaire nature ; mais sa bravoure bien connue, le souvenir de ses batailles, la cordialité de ses allures, la franchise toute militaire de sa parole exerçaient un véritable prestige. Qui pourrait reprocher à Élisa d'Ahlefeldt de n'avoir pas deviné à dix-huit ans ce qui manquait au caractère de M. de Lützow ? Naïve, enthousiaste, elle ne voyait en lui que le brillant héros de l'indépendance germanique. Elle se crut aimée, elle aima.

Les obstacles mêmes que rencontra son mariage ne firent que l'attacher plus vivement à son fiancé. Sa mère avait agréé la demande de M. de Lützow ; son père, dont il fallut obtenir le consentement, s'obstina longtemps à le refuser. Placé à la tête de la noblesse danoise, ami et confident du roi, il croyait déroger en donnant sa fille à un officier prussien, gentil-

Digitized by Google

homme de bonne maison assurément, mais si inférieur à lui par le rang et la fortune. Après des négociations qui durèrent plusieurs mois, le comte d'Ahlefeldt, sans rien promettre encore, exigea pour condition première que M. de Lützow quittât le service du roi de Prusse et vînt s'établir en Danemark ; il essayerait, disait-il, de lui faire obtenir quelque charge importante dans l'administration ou à la cour. La condition était dure pour un homme qui s'était déjà illustré à vingt-six ans dans l'armée prussienne et qui brûlait de recommencer la guerre. Était-ce une ruse du comte ? Croyait-il que le jeune capitaine des corps francs ne souscrirait jamais à son vœu ? La cour de Prusse était alors à Kœnigsberg ; M. de Lützow se rendit auprès du roi et lui demanda l'autorisation d'entrer au service du roi de Danemark. Élisa et sa mère retournèrent alors à Trannkijor, et, à force de prières, triomphèrent enfin de la résistance du comte. Le 20 mars 1810, Élisa d'Ahlefeldt devint la femme de M. de Lützow.

Peu de temps après le mariage, M. de Lützow emmena sa femme à Berlin pour la présenter à sa famille. Ils y étaient depuis deux années, quand un triste événement les rappela

Digitized by Google

tout à coup à Copenhague. La mère de Mme de Lützow, de plus en plus attristée des désordres de son mari, privée par le mariage de sa fille de la seule consolation qui lui restât, tomba malade et mourut le 30 mars 1812. Ce fut un coup profondément douloureux pour la jeune femme. Cette mère qu'elle venait de perdre avait été la plus tendre amie de sa jeunesse et la confidente de ses intimes pensées. Le seul lien qui la rattachât encore au Danemark était brisé à jamais; son père, bien qu'elle n'ait jamais manqué envers lui à ses devoirs d'affection et de respect, ne pouvait être pour elle qu'un sujet d'inquiétudes et de réflexions pénibles. Sa fortune même, sa fortune personnelle était compromise de jour en jour par les prodigalités insensées du comte. Cette vie, qui s'était épanouie comme une matinée d'avril au milieu de tant d'enchantements et de prestiges, se couvrait déjà de nuages sombres. D'autres douleurs venaient se joindre à celles-là ; aux inquiétudes privées s'ajoutaient les calamités publiques. L'année 1813 commençait. L'Allemagne, si longtemps foulée aux pieds des vainqueurs, se redressait avec toutes les fureurs du patriotisme. « Que la jeunesse de mon peuple se prépare à la défense de

Digitized by Google

la patrie ! » avait dit Frédéric-Guillaume III, et ces simples mots prononcés par ce roi paternel avaient donné à la Prusse entière une commotion électrique. Quiconque pouvait marcher courut aux armes. M. de Lützow brûlait de reprendre du service ; il fut nommé major et chargé d'organiser les corps francs.

On sait quel fut le rôle de ces corps francs dans la guerre de l'indépendance. Des hommes qui n'avaient jamais tenu que la plume, magistrats, professeurs, étudiants, s'y rencontraient avec des hommes qui venaient de quitter la truelle ou la charrue. L'enthousiasme de la patrie animait ces soldats improvisés ; les étudiants y ajoutaient l'enthousiasme poétique, et tous ces éléments formèrent une des troupes les plus fortes, les plus noblement originales dont l'histoire militaire ait gardé le souvenir. C'est l'honneur de M. de Lützow d'avoir organisé et commandé ces fières légions. Tous les poëtes de 1813 ont chanté ces corps francs, et tous les ont appelés du nom de leur chef.

Debout ! C'est aujourd'hui, sous le chêne allemand,
La chasse de Lützow au féroce aboiement.

Ainsi parle M. Edgar Quinet dans son poëme

Digitized by Google

de *Napoléon*, quand il peint le soulèvement national de l'Allemagne, et ces beaux vers font allusion aux strophes si poétiquement sauvages de Théodore Koerner, mises en musique par l'auteur de *Freyschütz* : « Si vous demandez qui sont ces noirs chasseurs, c'est la chasse de Lützow, la chasse sauvage que rien n'effraye. »

Und wenn ihr die schwarzen Jäger fragt,
Das ist Lützow's wilde verwegene Jagd.

C'est à Breslau que s'organisait l'armée prussienne. Lützow y court en toute hâte pour enrôler ses soldats. Mme de Lützow l'accompagnait, et l'affluence était déjà si grande à ce quartier-général qu'ils trouvèrent à grand'peine un logement dans une salle de cabaret. La jeune femme s'associait à toutes les émotions de ces heures enthousiastes. N'avait-on pas vu, quelques années auparavant, la reine de Prusse, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, monter à cheval, passer des revues, et communiquer autour d'elle les généreuses passions nationales qui exaltaient son cœur ? La reine Louise était morte au milieu des humiliations de la Prusse (19 juillet 1810), et il est trop certain que ses douleurs patriotiques avaient abrégé ses jours ;

Digitized by Google

si elle eût vécu en 1813, avec quelle joie elle eût présidé, comme les femmes germaines dont parle Tacite, aux préparatifs de la lutte ! Ce qu'eût fait la reine Louise à la tête de l'Allemagne soulevée contre Napoléon, Mme de Lützow le faisait pour les corps francs de son mari. Plus d'une fois, pendant que M. de Lützow était retenu auprès de ses chefs par les besoins du service, elle inscrivit elle-même ces hardis volontaires. qui venaient s'enrôler pour une cause sainte.

C'était un curieux épisode au sein de l'exaltation générale : cette salle nue, ces tables, ces bancs, où s'asseyaient jadis les buveurs de bière, occupés maintenant par les futurs chasseurs de Lützow, et au milieu d'eux cette jeune femme, belle, émue, inspirée, qui leur apparaissait comme un être supérieur, comme l'ange de l'indépendance et de la patrie. Quand on songe aux destinées de cette vaillante légion, au serment qu'elle avait prêté, à la manière dont elle l'accomplit, aux services qu'elle rendit dans cette insurrection de tout un peuple, à ce ferment d'enthousiasme et de colère patriotiques qu'elle entretint au sein de l'armée tout entière, on est tenté de dire que ce cabaret de Breslau a été, pour l'Allemagne de 1813, ce qu'a été pour

Digitized by Google

les hommes de 89 le jeu de paume de Versailles.

Parmi ces volontaires enrôlés de la main de Mme de Lützow, il y avait un jeune homme de vingt et un ans qui portait un nom déjà célèbre et qui allait l'illustrer encore. Mlle Assing nous a dit qu'Élisa d'Ahlefeldt, à quinze ans, dans sa chambre du château de Trannkijor, au bruit du flux et du reflux de l'Océan, lisait avec passion les poëmes de Schiller ; quand je la vois maintenant inscrire les noms et enflammer les cœurs des héros qui vont mourir pour la délivrance de l'Allemagne, je me rappelle ce que dit M. Gervinus de l'influence de la poésie de Schiller sur le généreux élan de 1813. Théodore Koerner était le fils du plus intime, du plus fidèle ami de l'auteur de *Guillaume Tell;* il avait grandi sous les yeux du poëte, il avait recueilli, pour ainsi dire, le dernier souffle de son âme, et quand il vint solliciter une place parmi les volontaires de Breslau, il sembla que ce fût un Schiller de vingt-deux ans sacré soldat par Mme de Lützow. Quelle ardeur poétique et militaire chez ce mâle jeune homme ! Il arrive avec des chants de guerre, avec des chorals patriotiques ; il formule en strophes de feu son serment et celui de ses frères d'armes ; il continuera ses poëmes au

Digitized by Google

bruit de la fusillade, et quelques mois après, toujours chantant et combattant, il tombera, frappé au front, dans les plaines de Dresde.

A côté de Théodore Koerner, on pourrait citer dans les escadrons de Lützow bien des âmes pures et jeunes comme la sienne. Ce sont des noms restés célèbres en Allemagne : d'abord les deux frères du commandant, Léon et Wilhelm de Lützow, son beau-frère, le comte de Dohna, ses braves officiers Palm, Thümmel, Ennemoser, Eckstein, Dorow, Charles Müller, Frédéric Forster, et ces deux amis si tendrement, si poétiquement dévoués l'un à l'autre, ces deux compagnons inséparables qui rappelaient Nisus et Euryale aux lettrés de la légion, Frédéric Friesen et Auguste de Vietinghoff. Ce Frédéric Friesen, s'il faut en croire tous les témoignages contemporains, était une sorte de figure idéale. Avec ses beaux traits, ses longs cheveux blonds, son mélange de candeur et d'héroïsme, il semblait un personnage des *Niebelungen*. « C'était, dit le poëte Maurice Arndt, un pur rayon du soleil du beau. » Le vieux soldat et publiciste Otto Jahn, qui s'était battu à ses côtés, complète ainsi le portrait : « Corps et âme sans tache, trésor d'innocence et de savoir, éloquent comme

Digitized by Google

un prophète, figure de Siegfried, il avait reçu tous les dons et toutes les grâces. »

Il y avait aussi de vieux soldats parmi ces jeunes phalanges; au premier rang ce Jahn que je viens de citer, et le chef d'escadron Fischer, âgé de plus de soixante-dix ans, les deux types les plus orignaux du teutonisme de 1813. Tous ces hommes n'avaient pas la même culture intellectuelle; une même noblesse de cœur, un même enthousiasme chevaleresque les animait. La présence de Mme de Lützow à Breslau n'avait pas peu contribué à leur éducation morale. Fiers du chef qui les commandait, ils s'étaient donné le nom de chasseurs de Lützow, mais ils s'appelaient aussi entre eux les chasseurs d'Élisa. On sait qu'ils portaient tous le même costume noir, et qu'ils s'étaient engagés à y rester fidèles tant que la patrie serait en deuil. Mme de Lützow était la reine des chasseurs noirs, et les chasseurs noirs, selon la belle expression de Charles Immermann, étaient la *poésie de l'armée*. Terribles, sauvages dans la mêlée, c'étaient des chevaliers après le combat. La crainte de déplaire à leur gracieuse patronne avait plus d'action sur eux que les prescriptions de la discipline ou le point d'honneur militaire. Si une

Digitized by Google

dispute s'élevait, Mme de Lützow intervenait discrètement, et quelques paroles de sa bouche apaisaient les colères. Pendant la campagne, à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, à la Katzbach, à Gross-Beeren, à Dennewitz, à Leipzig, elle suivait de près l'armée, toujours prête à venir en aide aux médecins, à soigner les blessés, à les encourager de sa présence et de ses vœux.

Ce furent là de grandes journées pour Mme de Lützow. Les inquiétudes que lui causait son mari, exposé sans cesse aux derniers périls, étaient rachetées par les émotions du patriotisme et de la gloire. Il n'y eut pas d'affaire importante où M. de Lützow ne fût blessé, et on le revoyait toujours à son poste. « Vers la fin de la campagne, dit le biographe de Louis Jahn, M. Henri Prohle, il avait besoin d'aide pour monter à cheval, mais une fois en selle c'était le modèle de l'officier de hussards. » C'était sous ce reflet de gloire que la comtesse d'Ahlefeldt avait aimé M. de Lützow ; elle comprenait vaguement qu'il avait besoin de cette auréole. Il paraît certain que, sans l'ivresse d'une telle vie, Mme de Lützow aurait connu plutôt ce que le désenchantement a de plus amer. Mais que de distractions aux doutes de son âme ! Pouvait

Digitized by Google

elle s'abandonner à des chagrins, trop subtils peut-être, au milieu de tant de tragiques incidents et de sublimes épisodes ?

L'un des plus touchants, ce fut la mort de ce jeune officier, de ce poétique Siegfried des *Niebelungen*, dont nous parlions tout à l'heure, M. Frédéric Friesen, et le dévouement de son ami, M. Auguste de Vietinghoff. Friesen ne mourut pas dans une grande bataille comme Théodore Koerner : il périt sans gloire dans une rencontre obscure. C'était en 1814. Les alliés, Russes, Prussiens, Autrichiens, qui violaient pour la première fois le sol de la France, s'avançaient, non sans crainte, au milieu d'une population exaspérée. Un jour, le 16 mars, en traversant les Ardennes avec son régiment, Friesen, je ne sais par quel accident, se trouve séparé de ses compagnons ; tandis qu'il cherche leurs traces, il est enveloppé par des gens du pays et il tombe sous leurs coups. Il avait fait jurer à Auguste de Vietinghoff de rapporter son corps en Allemagne s'il venait à périr dans la campagne de France. Vietinghoff tint parole ; dès qu'il apprit le sort de son ami, il ne songea plus qu'à retrouver ses dépouilles. Il a raconté lui-même, avec une simplicité touchante, ces

Digitized by Google

recherches longtemps infructueuses que ni les obstacles ni l'insuccès ne découragèrent. Dans le récit d'Augustin Thierry, Édithe au cou de cygne put seule reconnaître le cadavre du roi Harold parmi les morts du champ de bataille d'Hastings ; il fallut le dévouement obstiné d'un ami pour arracher le corps de Friesen au cimetière d'un petit village des Ardennes. « Le premier, le meilleur des hommes, — écrivait Mme de Lützow dans un petit livre de notes où elle consignait ses impressions de chaque jour,— l'honneur de l'Allemagne, la joie de ses amis, vient de perdre la vie d'une façon horrible. »

Depuis l'enthousiasme des volontaires dans le cabaret de Breslau jusqu'aux tragiques aventures des dernières campagnes, Mme de Lützow avait vu de près trop de choses émouvantes pour songer à elle-même. Quand la guerre fut finie à Waterloo, des journées froides et grises succédèrent à ces heures de flamme. Les chasseurs dc Lützow, si fêtés naguère, étaient devenus un embarras, et on ne tarda pas à dissoudre ce corps. M. de Lützow, transfiguré pendant quelques années par les excitations du champ de bataille, avait repris ses allures naturelles ; le juge le plus bienveillant ne pouvait plus se faire

Digitized by Google

d'illusion sur son compte. C'était décidément un esprit au-dessous du médiocre, et il s'en fallait bien que la vulgarité de l'intelligence fût rachetée chez lui par la délicatesse du cœur.

Blessée en maintes rencontres, Mme de Lutzow ne se plaignit pas. Elle était de celles qui savent souffrir en silence. Les lettres offrirent un refuge à sa douleur ; elle s'y renferma sans pédantisme. Les lettres, les arts, son commerce avec les écrivains illustres, des amitiés tendres et dévouées, ce fut là toute sa vie. A Berlin, à Kœnigsberg, à Munster, où fut successivement envoyé le régiment de M. de Lützow, elle exerçait, sans y prétendre, une attraction irrésistible sur toutes les âmes d'élite. Le chantre du patriotisme germanique, Maurice Arndt, retrouvait, en la voyant, ses inspirations de 1813. L'éloquent prédicateur Antoine Moeller, théologien philosophe, avait pour elle l'admiration d'un poëte et d'un *minnesinger*. Mlle Assing a rassemblé d'une main pieuse tous les documents qui attestent le rôle de Mme de Lützow dans la société allemande. Comment retrouver l'attitude de ces muses discrètes et voilées ? Mme de Lützow n'écrivait pas ; sa correspondance se compose de simples billets tracés d'une plume

Digitized by Google

craintive ; elle redoute, on le devine, tout ce qui pourrait lui donner l'apparence d'un bel esprit. C'est dans les lettres de ses amis qu'il faut voir le reflet de sa grâce et de son prestige. Dans toutes ces villes où elle passe, elle laisse pour ainsi dire une trace lumineuse. « O jours dorés ! entretiens familiers et sublimes ! vivante poésie qui nous expliquait la poésie des maîtres ! » Voilà ce que répètent à l'envi tous ces hommes que Mme de Lützow a visités tour à tour dans la solitude de leurs petites villes. Parmi eux, il y avait un homme, un poëte, qui va jouer un rôle important dans sa vie, et qu'il est temps de mettre en scène.

Digitized by Google

II

Charles Lebrecht Immermann, poëte incomplet, écrivain désordonné, mais certainement l'un des plus généreux esprits de l'Allemagne au XIXe siècle, était né à Magdebourg le 24 avril 1796. Son père occupait des fonctions élevées dans l'administration prussienne. Le chef de la famille était un officier suédois, Peter Immermann, qui avait combattu sous le roi Gustave-Adolphe pour la liberté religieuse de l'Allemagne, et qui, la guerre finie, s'était installé dans une métairie abandonnée aux environs de Magdebourg. Ce soldat de la guerre de Trente-Ans devint la souche d'une famille qui produisit beaucoup de braves gens, fermiers, instituteurs populaires, pasteurs de campagne, et fut enfin illustrée par un poëte. Charles Immermann fut élevé sévèrement. Esprit méthodique et rigide, son père était un de ces fonctionnaires prussiens que le régime de Frédéric-Guillaume Ier avait

Digitized by Google

accoutumés à une discipline toute militaire et que le gouvernement de Frédéric II avait enthousiasmés pour la grandeur nationale. Dévouement austère à la règle, dévouement passionné au roi et à la patrie, telle était l'inspiration constante de ces employés prussiens qui étaient devenus au XVIIIe siècle une des forces de l'État. Charles Immermann recueillit ces enseignements de bonne heure ; si l'on voit toujours, au milieu des plus fougueux élans de son imagination, quelque chose de régulièrement hardi et de méthodiquement aventureux, c'est sans doute aux premières impressions de son enfance qu'il faut attribuer ce caractère de ses œuvres.

Ses biographes remarquent aussi que cette influence rigide de l'esprit paternel ne fut pas corrigée pour lui, comme elle le fut si heureusement pour Schiller et pour Goethe, par l'action d'une mère intelligente et douce. Charles Immermann, qui a écrit de si intéressantes pages sur son enfance, n'y parle jamais de sa mère. On ne sent chez lui aucune trace d'un esprit féminin, d'une tendresse attentive et délicate, et cette absence de la mère dans ce tableau si pieusement tracé de son foyer domestique explique dès

Digitized by Google

l'origine ce qui manquera toujours aux inspirations du poëte. Vigueur, audace, rudesse même dans l'effort, voilà ce qui caractérisera les œuvres d'Immermann ; ne lui demandez ni l'harmonie des pensées, ni la grâce du langage.

Immermann avait dix ans à peine lorsqu'une catastrophe terrible vint ébranler cette jeune imagination, nourrie du sentiment et de l'orgueil du patriotisme. La Prusse avait été abattue à Iéna et à Auerstaedt. Chaque jour, les débris de l'armée, des blessés, des fuyards, arrivaient à Magdebourg au milieu d'un effroyable désordre. Le roi, la belle reine Louise, les généraux et les ministres, s'étaient retirés vers la frontière orientale. Une partie du pays et bientôt la ville natale du poëte étaient entre les mains des vainqueurs. Que devenait sous de telles impressions cette famille déjà si sévèrement réglée? Une tristesse morne pesait sur elle. C'est pendant ces années de honte et d'angoisses que s'accomplit la première éducation du jeune poëte. Il fit ses études dans un gymnase de la ville, puis en 1813, n'ayant pas encore atteint sa dix-septième année, il alla suivre les cours de l'université de Halle.

C'était au printemps de 1813. On sait quelle

Digitized by Google

était alors l'ardeur de la jeunesse allemande et quelles émotions contraires l'agitaient. Tantôt, pour oublier l'abaissement de la patrie, on cherchait un refuge dans les rêves de l'imagination, et Louis Tieck, Achim d'Arnim, Clément de Brentano, emportaient les âmes au pays des légendes; tantôt le sentiment des choses réelles, la honte du joug, l'impatience de le briser, l'espoir et les préparatifs des luttes prochaines, faisaient battre les cœurs d'une émotion virile. Nul ne s'associa plus vivement que Charles Immermann à ces enivrements littéraires comme à cette exaltation patriotique. Ces beaux jours d'étude et d'enthousiasme ne pouvaient durer longtemps; l'heure du combat allait sonner. Immermann était depuis quelques semaines à l'université de Halle, quand un décret de l'empereur Napoléon supprima l'illustre école. Le jeune étudiant, à qui son père avait défendu de quitter la ville de Halle avant le terme de l'année scolaire, crut naturellement que cette défense était levée par les événements. Ses camarades partaient, il partit avec eux, et, le sac sur le dos, s'en revint à Magdebourg. Le père maintint sa défense; c'était sa façon de protester contre la violence des vainqueurs. « Retournez à l'université, dit-il à

Digitized by Google

son fils, l'année scolaire n'est pas finie. » Que cette protestation paraisse un peu puérile dans la forme, je le veux bien ; il est impossible pourtant de ne pas respecter le sentiment qui la dictait, et elle atteste quelle était alors l'inflexible résolution du patriotisme allemand. Immermann revint à l'université : la ville était déserte, la jeune population s'était dispersée pour se rallier bientôt sous la bannière de l'insurrection nationale. Après la bataille de Leipzig, des corps d'étudiants se formèrent de tous côtés, et allèrent remplacer les rangs vides parmi les chasseurs de Lützow. Pris d'une fièvre nerveuse qui faillit l'emporter, Immermann ne put rejoindre ses compagnons ; il en éprouva un désespoir si profond qu'il tomba dans une sorte d'atonie intellectuelle et morale. La guerre seule pouvait ranimer son âme. Dès le lendemain du retour de l'île d'Elbe, il s'engagea, se battit à Waterloo et entra dans Paris avec les soldats de Blücher.

La lutte finie, le jeune soldat, qui avait gagné au feu ses épaulettes d'officier, revint achever ses études dans sa chère université de Halle. Il ne la quitta qu'en 1817 pour entrer dans la magistrature. Nommé d'abord référendaire à

Digitized by Google

Magdebourg, il fut, deux ans plus tard, envoyé à Munster en qualité d'auditeur; on sait que ces titres, référendaire, auditeur, représentent les premiers degrés de l'ordre judiciaire en Allemagne. Immermann passa quatre années à Munster (1819-1823), et c'est pendant cette période que sa vocation se déclara d'une manière éclatante. D'où lui venaient ces inspirations, cette ardeur à créer, cette joie de l'invention poétique, toutes choses qu'il ne connaissait pas jusqu'alors et qui l'étonnaient lui-même? L'histoire littéraire ignorerait encore ces détails sans les révélations de Mlle Assing; la biographie de Mme de Lützow, comtesse d'Ahlefeldt, fait partie désormais de la biographie de Charles Immermann.

Un jour, Mme de Lützow, au milieu de graves embarras d'affaires, est obligée de prendre l'avis d'un jurisconsulte. Nous avons dit quel était le désordre du comte d'Ahlefeldt; le fastueux seigneur, pour payer ses dettes, n'avait pas craint de confisquer la fortune de sa femme et de sa fille. Il y avait plusieurs années que Mme de Lützow réclamait en vain l'héritage de sa mère et les revenus que son père lui avait constitués en dot. Que faire? Elle demanda conseil au ma-

Digitized by Google

gistrat dont chacun vantait la science et la droiture. Ce ne fut pas seulement l'homme de loi qui répondit à l'appel de la jeune femme, ce fut le poëte. Immermann fut ébloui; l'esprit, la grâce, la bonté de Mme de Lützow, cette fleur d'aristocratie intellectuelle et morale qui brillait dans toute sa personne, lui apparurent comme la réalisation d'un rêve poétique. Il ne connaissait encore que la société des petites villes; les élans de son imagination avaient toujours été comprimés par la vulgarité de son existence provinciale; cette fois tous les songes qui consolaient ses ennuis semblaient avoir revêtu un corps, et ce poëte, qui longtemps peut-être aurait douté de lui-même, sentit tout à coup qu'une étincelle sacrée venait de toucher son âme. « Jamais, dit Mlle Assing, jamais le Tasse, en ses extases, n'a ressenti pour la princesse d'Este plus d'admiration et d'amour qu'il n'y en avait dans le cœur de Charles Immermman pour Éliza de Lützow. Cette comparaison s'offre naturellement à la pensée; les amis d'Élisa lui ont trouvé maintes ressemblances avec la noble Éléonore : c'était la même âme élevée et délicate, la même douceur sérieuse, la même mélancolie pénétrante, la mélancolie de la nuit

Digitized by Google

éclairée par la lune, le même feu ardent et voilé; elle aussi, comme Éléonore, en attirant tous les cœurs, leur inspirait à tous le respect. »

La comparaison n'est pas de tout point exacte : Immermann n'est pas un Tasse germanique. Il a dit lui-même dans un vers bien frappé : « Ils ont commencé par la force, ceux qui finissent par la beauté. »

Mit Kraft begannen, die mit Schoenheit enden.

J'ignore si l'auteur de *Ghismonda* serait arrivé un jour à l'expression du beau; il est certain du moins qu'il débuta par des œuvres ardentes, tumultueuses, que n'éclairait point le sourire de la grâce. Cette adoration platonique pour Mme de Lützow mit en jeu toutes les puissances de son âme; de cette mâle nature, ainsi remuée par une secousse soudaine, on vit sortir ce qu'elle contenait : des inspirations rudes, confuses, épineuses, mais d'un jet singulièrement hardi. Le même rayon de soleil qui fait épanouir les fleurs fait frissonner aussi les buissons et les ronces. Les premiers écrits d'Immermann sont comme un buisson d'épines enveloppant le tronc d'un chêne.

Digitized by Google

Trois drames, un roman, des poésies, des nouvelles, deux comédies, une tragédie, ou plutôt une longue chronique dramatique à la manière de Shakespeare, voilà ce que produisit Immermann pendant ses quatre années de séjour à Munster, et ces compositions, pleines de verve et de vigueur, accusent le désordre de la fièvre. Ses drames, *la Vallée de Roncevaux, Edwin, Pétrarque,* sont le premier témoignage d'un génie inculte. Son roman, bizarrement intitulé *la Fenêtre d'un Ermite,* semble le *Werther* du romantisme, un Werther nourri des hallucinations d'Achim d'Arnim et de Clément de Brentano. Enfin sa tragédie, sa chronique dialoguée à la Shakespeare, c'est *le Roi Périandre et sa Maison*, étrange assemblage de scènes vigoureuses et d'inventions puériles, vrai chaos où la lumière et l'ombre se combattent. La plupart de ces ébauches, Immermann les a reniées plus tard, les jugeant indignes de prendre place dans la série de ses œuvres; quand il les traçait à Munster, il était étonné lui-même de cette ardeur d'invention qui le transportait. D'où lui venait ce subit enthousiasme? d'où venaient ces héros, ces héroïnes, vagues images qui demandaient à vivre, et que d'une main fiévreuse il

Digitized by Google

jetait violemment sur sa toile? L'histoire littéraire n'en savait rien; elle l'apprend aujourd'hui. En même temps qu'il racontait les aventures de son ermite ou les tragiques péripéties de la famille du roi Périandre, il composait des strophes à la louange de Mme de Lützow; il la glorifiait comme une Béatrice, il lui faisait hommage de toutes ces richesses d'inspiration, « et à l'expression de cette reconnaissance, dit encore Mlle Assing, se mêlait le sentiment d'une douleur profonde; il la voyait si haut au-dessus de lui, plus haut encore que la princesse Éléonore d'Este au-dessus du Tasse! »

Le jeune poëte n'osa montrer ces vers à personne; les montra-t-il à Mme de Lützow? Je ne sais. Qu'il l'ait fait ou non, Mme de Lützow ne tarda pas à connaître les sentiments d'Immermann. Elle était heureuse d'avoir créé un poëte. Les réunions intimes qu'elle présidait avec tant de simplicité et de grâce avait gagné un attrait de plus; Immermann, qui lisait admirablement, interprétait devant ces auditeurs si bien préparés les plus belles pages de ses poëtes favoris. C'était l'époque de ces lectures si chères aux romantiques; mécontents du théâtre, de ses exigences trop positives, de son public souvent grossier,

Digitized by Google

ces brillants artistes se construisaient ainsi une sorte de scène idéale. N'est-ce pas là ce que faisait Louis Tieck quand il lisait devant un public d'initiés tous ces poëmes dramatiques dont Guillaume de Schlegel venait de raconter l'histoire? Un sentiment analogue inspirait Immermann; on devine bien cependant qu'il s'y mêlait quelque chose de plus. Il avait vingt-trois ans, il aimait, il était poëte, et devant celle qui venait de l'initier à une nouvelle vie, il récitait ces vers immortels où Shakespeare, Calderon, Goethe, Schiller, ont exprimé l'idéal de l'amour. Quelquefois aussi Immermann lisait ses propres œuvres, et on les discutait avec une sympathique franchise. Le jeune poëte se sentait encouragé et soutenu; avec quelle ardeur il revenait à son travail! Les jugements de Mme de Lützow ouvraient à son esprit des perspectives lumineuses. Cet effort vers le beau, ce désir de se corriger, de se compléter, qui sera un jour le signe de son talent, se déclare dès ces premiers débuts. On noterait sans peine chez le poëte de Ferrare les inspirations d'Éléonore; dans les ébauches désordonnées d'Immermann, quand on rencontre çà et là une page heureuse, une scène délicatement conduite, comment ne pas y

Digitized by Google

reconnaître l'influence, j'allais dire la main de Mme de Lützow?

Ces heures de poésie, ces jeux de l'esprit et du cœur, étaient une distraction nécessaire aux chagrins de la jeune femme. Sa vie eût été bien sombre sans les amitiés fidèles qui l'entouraient. Son père s'était remarié ; M. de Lützow, depuis longtemps déjà, n'était plus pour elle qu'un compagnon indifférent. Il y avait loin de ce personnage si ennuyé désormais, si froid, si vulgaire, au brillant officier qu'elle avait choisi entre tous. Elle se rappelait avec larmes ses années de fiançailles, lorsque, luttant contre les vœux de son père, elle avait voulu, riche, belle, enviée, donner sa main à ce soldat de fortune. Elle se rappelait aussi les vaillantes émotions de 1813 ; elle pouvait dire : J'ai eu mon heure, j'ai été aimée, j'ai inspiré de grandes choses. Hélas ! cette illusion qui la soutenait encore lui fut cruellement enlevée.

Un jour, M. de Lützow avait reçu la visite d'un de ses compagnons d'armes. Assis sur un banc du jardin, ils s'entretenaient de leurs années de service et de leurs souvenirs de jeunesse. C'étaient parfois d'assez vulgaires souvenirs. « Te rappelles-tu, disait l'un, l'avenir que nous

Digitized by Google

nous étions promis ? Tous les quatre (et il nommait deux autres de ses camarades) nous voulions absolument épouser des femmes riches. — Et comme tous ces beaux plans se sont réalisés ! répondait amèrement M. de Lützow. De ces quatre amis, deux ne sont pas mariés, les deux autres, trompés dans leur espoir, ont épousé le contraire de la richesse. » Mme de Lützow était présente ; cette révélation, rendue plus cruelle encore par le cynisme de l'aveu, lui fut un coup de poignard. Jusque-là M. de Lützow avait laissé croire à sa femme qu'il l'avait recherchée par amour, et s'il était irrité de voir ses espérances de fortune si complétement déçues, du moins conservait-il encore dans sa conduite et ses propos une certaine délicatesse de gentilhomme. En était-il venu à ce point d'oublier toute pudeur ? Ainsi, parmi tant de nobles cœurs qui s'étaient offerts à elle, parmi tant d'admirateurs qui l'avaient entourée d'hommages aux heures enivrées de la jeunesse, elle avait choisi précisément celui qui était incapable de l'aimer ! Quelle source de larmes pour une âme délicate et enthousiaste ! Ce n'était pas ici le regret des liens dénoués, des affections évanouies, douleurs poétiquement amères comme dans l'histoire

Digitized by Google

d'Adolphe et d'Ellénore ; c'était une déception vulgaire, une misérable et prosaïque duperie.

Mme de Lützow ne se plaignit pas. Celui qui venait de la frapper ainsi eût-il pu comprendre sa souffrance ? Elle se tut. Son institutrice, Marianne Philippi, et deux amies, presque deux sœurs, pour lesquelles son cœur n'avait pas de secrets, furent les seules confidentes à qui elle demanda des consolations. Plus d'une année se passa de la sorte. Dans un pays où les divorces sont si faciles, Mme de Lützow ne s'était pas arrêtée un seul instant à l'idée de recommencer une existence nouvelle. Ce n'est pas d'elle que cette pensée devait venir. Elle respecta ses liens, si odieux qu'ils fussent, jusqu'au jour où M. de Lützow lui-même les trouva trop pesants. Ce dénoûment était inévitable. M. de Lützow était décidément poursuivi par le regret d'une spéculation mal conduite ; pourquoi n'avait-il pas trouvé dans le mariage une occasion de fortune ? Un beau jour, le voilà qui tombe amoureux d'une jeune femme coquette et riche, et comme il avait renoncé déjà à tout scrupule, il ne craignit pas de dire devant Mme de Lützow que le bonheur pour lui était là. On ne pouvait redemander plus durement la parole donnée. A cette brutalité solda-

Digitized by Google

tesque, Mme de Lützow répondit avec une dignité simple : « A Dieu ne plaise, lui dit-elle, que je sois un obstacle à votre bonheur ! Je suis toute prête à faire prononcer en justice le divorce que vous désirez. » Certes ce n'était pas un sacrifice qu'elle faisait à son bonheur ; elle en faisait un cependant à sa réputation. Les lois allemandes ont beau faciliter le divorce, il y a toujours une ombre fâcheuse sur les femmes qui en profitent. Répudiées par leurs maris ou volontairement séparées, quelle peut être leur place dans le monde ? Mme de Lützow savait tous les dangers de son sacrifice, et elle n'hésita pas à l'accomplir. Avec une naïveté cruelle, M. de Lützow fut touché du désintéressement de sa femme ; il l'admira, la remercia, et s'empressa d'accepter son offre, tant était vif chez cette nature sensuelle et vaine le premier emportement du désir !

Tout cela se fit sans éclat. Point de reproches, point de paroles amères. La séparation était déjà prononcée depuis quelques semaines, et le public n'en savait rien. Mme de Lützow avait pris sa résolution avec une promptitude que commandait la dignité ; une fois l'arrêt de l'honneur exécuté, elle ressentit avec effroi toute l'amertume de sa situation. Une sorte de pudeur

Digitized by Google

lui fit garder le silence. Ses plus intimes amis ignoraient ce qui s'était passé. Son isolement, qui l'attristait, lui était pourtant devenu un besoin. Immermann, appelé à un poste plus élevé dans la magistrature, avait quitté Munster pour Magdebourg ; les lettres qu'il recevait de son amie ne lui laissèrent rien soupçonner d'un événement si grave pour tous les deux. Il fallut bien pourtant que la vérité fût connue ; Mme de Lützow ne pouvait rester à Munster. Où devait-elle s'établir ? En Danemark, en Allemagne ? Depuis que sa mère était morte, sa vraie patrie était l'Allemagne. Quelle ville choisirait-elle ? Longtemps indécise, elle résolut enfin de se fixer provisoirement à Dresde, où l'une de ses amies, récemment veuve, Mme Henriette Solger, lui offrait un asile. C'était au printemps de l'année 1824 que le divorce avait eu lieu ; vers le milieu du mois d'août, Mme de Lützow partit de Munster et s'établit à Dresde.

Qui dira la folie du cœur de l'homme ? Qui comptera ses bizarreries et ses contradictions ? Huit jours après ce départ, M. de Lützow, qui venait de faire un voyage à Copenhague pour un dernier règlement d'affaires, revient à Munster, et, n'y retrouvant plus celle qu'il a forcée de

Digitized by Google

s'enfuir, il éclate en sanglots. Il parcourt la maison : elle est vide, elle est morte ; l'âme du foyer s'est envolée. Il descend au jardin, et il y voit un jardinier qui arrose des plantes. A quoi bon tant de soins ? Pour qui ces rosiers en fleurs ? Elisa n'est plus là pour les cueillir. A chaque pas il est assailli de souvenirs, et ces souvenirs sont des remords. Il comprend enfin tout le prix de celle qu'il a méconnue ; mais, comprenant aussi qu'elle est perdue pour lui à jamais, il lui demande en pleurant de rester au moins son amie. Ses lettres (Mlle Assing nous les donne) sont le douloureux témoignage des repentirs et des irrésolutions d'une âme faible. A-t-il renoncé à l'amour de cette femme pour laquelle il s'est séparé d'Élisa ? Non certes, mais il souffre et il pleure. « O chère, chère Élisa, écrit-il, sois heureuse... garde le souvenir de celui qui a été ton mari... Adresse-toi à lui : il sera heureux de te servir, de réparer ses fautes, de contribuer à te rendre le bonheur... Encore une prière : fais faire ton portrait par le meilleur peintre de Dresde (à quelque prix que ce puisse être, aucun prix ne sera trop élevé), et envoie-le-moi. Oh ! que j'aie du moins ton image ! Mes pleurs m'empêchent de continuer. Écris-moi, console-

Digitized by Google

moi : tu n'as pas dans le monde entier un meilleur ami que moi, un ami plus dévoué, plus fidèle. »

Mme de Lützow recevait encore d'autres lettres. Le frère de son mari, M. Léon de Lützow, sa sœur, Mme la comtesse de Dohna, lui prodiguaient les plus affectueuses consolations. Pour tous ceux qui la connaissaient, aucune pensée de blâme ne pouvait s'attacher à son rôle dans cette histoire. Toutes ces pages mouillées de larmes sont autant de témoignages rendus à sa douceur, à sa résignation, à la dignité de son caractère, à la sérénité de son âme. Que diront cependant ceux qui ne la connaissent pas ? Cette pensée préoccupe douloureusement le frère de sa mère, M. d'Hedemann-Heespen. Il aimait tendrement sa nièce, et il était le plus proche parent qui lui restât, car M. le comte d'Ahlefeldt, perdu plus que jamais dans une vie de dissipations et de débauches, se souvenait-il encore que Mme de Lützow était sa fille ? Les lettres de M. d'Hedemann-Heespen, pleines d'irritation contre M. de Lützow, expriment à l'épouse répudiée une sollicitude toute paternelle. « Que pensera-t-on ? lui demande-t-il. Si M. de Lützow est un homme d'honneur, il est tenu

Digitized by Google

d'épouser sans retard la femme qui l'a éloigné de toi. Alors on saura qu'il a divorcé pour obéir à sa passion. Toute autre conduite de sa part t'expose à des soupçons injurieux. » Mme de Lützow avait l'âme trop fière pour s'inquiéter des jugements du monde. On lui conseillait de faire consigner dans les actes officiels du divorce les motifs qui avaient dominé son mari; elle dédaigna tout ce qui aurait eu l'air d'une justification. S'excuser aux yeux du public, c'était se venger de M. de Lützow ; ni l'un ni l'autre parti ne lui parut digne d'elle. Après une année de séjour à Dresde, consolée par les témoignages qu'elle avait reçus et reprenant goût à la vie, elle choisit décidément pour résidence la ville où l'attendaient les affections les plus dévouées. Dès l'automne de 1825, Mme de Lützow était établie à Magdebourg.

Digitized by Google

III

Qu'est-ce donc qui l'attirait à Magdebourg ? On l'a deviné, c'était cette âme loyale qui s'était ouverte sous ses regards aux inspirations de la poésie. Mme de Lützow allait retrouver auprès d'Immermann les plus pures jouissances de l'esprit et du cœur. Qu'on se représente la joie du poëte. Celle qu'il contemplait avec ravissement comme un mystique en extase n'était plus séparée de lui par d'éternelles barrières ; à la place de la Béatrice idéale, il y avait une femme qu'il pouvait aimer. L'espoir d'épouser Mme de Lützow lui ouvrait déjà une nouvelle vie. Ne se sentait-il pas aimé ? n'était-ce pas à lui qu'elle avait pensé tout d'abord, auprès de lui qu'elle avait cherché un refuge, dès qu'elle avait pu régler définitivement sa vie ? Et que cherchait-elle à Magdebourg ? Elle ne voulait voir personne. La famille d'Immermann, sa mère, ses frères, c'était là sa seule société. On se demandait

Digitized by Google

quelle était cette dame toujours voilée ; nul ne la connaissait. Elle avait l'intention d'acheter une petite maison de campagne près de la ville, et de vivre là, silencieuse, cachée au monde, tout entière aux pensées de la solitude et aux consolations de l'amitié. Ce qu'elle éprouvait pour Immermann, n'était-ce donc qu'une amitié ordinaire ? Oh ! non, se disait le poëte, elle m'aime. Une âme comme la sienne ne se laisse pas prendre aux misérables vanités du bel-esprit. Ce ne sont pas mes vers, ce ne sont pas mes romans et mes drames, qui l'ont attirée près de moi ; elle m'aime, et elle portera mon nom.

Il y avait pourtant des bizarreries singulières, des épisodes inexplicables, dans la vie de Mme de Lützow. Une fois installée à Magdebourg, elle avait fait venir de Hambourg une jeune fille qui devait lui servir de dame de compagnie, et qu'elle traitait comme son enfant. C'était une douce et gracieuse créature, dans la fleur de la première jeunesse, et l'on ne tarda pas à découvrir une certaine ressemblance entre les traits de ce visage enfantin et ceux de la noble personne qui lui témoignait l'affection d'une mère. Qui était cette jeune fille ? D'où venait-elle ? N'y avait-il pas là quelque mystérieuse aventure ?

Digitized by Google

La curiosité publique était vivement excitée, car toutes les précautions de Mme de Lützow n'avaient pas réussi à dérober son nom aux habitants de Magdebourg; on savait que la solitaire voilée, l'amie du poëte Charles Immermann, était la femme de l'illustre chef des corps francs de 1813, celle dont le divorce récent avait ému la société prussienne. Qu'était donc cette jeune fille qui était venue subitement la trouver dans sa retraite, et dont elle semblait reprendre possession après une longue absence? Maintes conjectures, on le pense bien, couraient de bouche en bouche. Il fut admis bientôt que la jeune compagne de Mme de Lützow était sa fille, une fille qu'elle avait eue avant son mariage, et que la découverte de ce secret avait amené nécessairement un divorce.

Si ceux qui tenaient de tels propos avaient pu lire la correspondance de Mme de Lützow, ils auraient été bien honteux de leurs inventions. M. de Lützow continuait d'écrire à sa femme, et l'une de ses lettres contient ces mots : « Que tu es bonne d'avoir accueilli cette jeune fille avec tant de générosité! Ah! tu es bien toujours la même : au moment où tu aurais besoin d'aide et d'appui, tu mets ta consolation à venir au secours des

Digitized by Google

autres. » Cette jeune fille lui tenait de bien près, mais par des liens qu'elle ne pouvait avouer. La sœur de Marianne Philippi, sa gouvernante et son amie, qui avait été chargée de la direction du ménage au château de Trannkijor, avait succombé aux séductions de M. le comte d'Ahlefeldt. La jeune compagne que Mme de Lützow venait de se donner était la fille de son propre père. Elle avait promis à Marianne Philippi de se charger de cette enfant, et, dès qu'elle avait pu le faire, elle avait tenu parole. Elle fit plus, elle garda fidèlement le secret de cette histoire, aimant mieux s'exposer à des interprétations calomnieuses que de compromettre le nom de sa gouvernante et de paraître jeter un blâme sur la conduite de son père.

Ces détails ne furent connus que beaucoup plus tard, et la médisance eut tout le temps de se donner carrière. Immermann, on le comprend, fut bien plus troublé que son amie de ces chuchotements indiscrets. Il n'était pas dans la confidence ; Mme de Lützow avait cru devoir garder un silence absolu, même avec lui. Un cœur qui aime est prompt à s'alarmer ; mais comment une créature tout idéale, une âme toute céleste, comme Mme de Lützow, eût-elle

Digitized by Google

pu inspirer des doutes à ceux qui la connaissaient ? Si un soupçon fugitif effleura l'esprit d'Immermann, il dut le repousser aussitôt comme une profanation.

Ces premiers mois qu'ils passèrent ensemble furent les plus beaux de sa vie. Il l'avait accompagnée, au mois d'octobre, pendant un voyage de quelques semaines, dans ces montagnes du Harz illustrées par tant de romantiques légendes; puis il avait repris, sous ses yeux, sous sa direction en quelque sorte, le cours de ses poétiques études. Quelques-uns de ses travaux les plus intéressants datent de cette période. Il faut citer surtout sa traduction d'*Ivanhoe*, le drame de *Cardénio et Célinde* et une curieuse dissertation sur l'*Ajax furieux* de Sophocle. Un juge très-spirituel et très-fin, Louis Boerne, rendant compte de *Cardénio et Célinde*, caractérisait ainsi le talent du poëte : « Nous sommes si peu accoutumés à trouver chez les écrivains dramatiques de nos jours la plénitude de la santé de l'esprit, l'ardeur et la force de l'imagination, nous éprouvons tant de joie et tant de surprise à rencontrer tout à coup ces dons précieux, que nous pardonnons volontiers à l'auteur l'abus ou l'usage maladroit qu'il en fait. Que l'abondance

Digitized by Google

des inspirations amène l'intempérance du style, que l'ardeur dégénère en arrogance et la force en grossièreté, c'est toujours l'abondance, c'est toujours la force, et nous les saluons avec joie... Cette tragédie est pleine de défauts, mais que de beautés mâles elle renferme ! La langue est fraîche, les images coulent de source, c'est un ruisseau qui court, et non de l'eau laborieusement tirée du fond d'un puits. Nous aimons la ferme substance de cette œuvre, tout en blâmant la forme que lui a donnée l'auteur. Nous aimons ce noble marbre, car nous sommes fatigués du biscuit blafard et de l'insipide albâtre. A cette force la grâce manque, il est vrai ; mais elle n'y manquera pas toujours, car c'est à la force qu'elle manque. La vie d'un poëte est un festin où se rassemblent toutes les divinités propices ; seulement les Grâces n'arrivent qu'à la fin. Avant qu'elles soient là, on entend des paroles désordonnées, on entend des clameurs viriles, inspirées sans doute par un vin généreux, mais discordantes. Les Grâces paraissent enfin, et toute violence s'efface au sein d'une pure harmonie. »

Immermann sentait bien ce qui lui manquait ; toute sa vie est un effort vers la grâce. Mme de

Digitized by Google

Lützow l'y aidait elle-même par ses avertissements. Dirai-je qu'elle était pour le poëte cette muse bienfaisante dont parle Louis Boerne? C'était une muse, mais non pas encore celle de la dernière heure, celle qui apaise la fougue et préside à l'harmonie. Si la grâce paraît trop tôt au festin du poëte, elle peut comprimer l'enthousiasme; Mme de Lützow s'appliquait simplement à régler cette impétueuse ardeur. Ce n'est pas elle, à coup sûr, qui lui a conseillé l'étude de Sophocle; je n'aimerais pas que cet esprit si gracieux, si féminin, eût fait des critiques si exactes et donné des indications si précises; seulement, un jour que Mme de Lützow avait signalé une certaine âpreté, une certaine intempérance d'imagination, dans le drame de *Cardénio et Célinde,* Immermann, se rappelant que la beauté antique avait affranchi Goethe des rêveries désordonnées de ses débuts, alla demander conseil à Sophocle, et tout naturellement il choisit parmi les chefs-d'œuvre de ce grand maître celui qui était le moins éloigné de ses propres inspirations. Le drame de *Cardénio et Célinde* est le dernier ouvrage où la verve d'Immermann s'abandonne à ses violences. Sa *Dissertation sur Ajax furieux* ouvre une phase

Digitized by Google

nouvelle dans sa carrière. Ce fut son voyage d'Italie. N'est-il pas permis de croire aussi que Mme de Lützow, en sollicitant de son ami la traduction d'un roman de Walter Scott, comptait beaucoup pour lui sur l'influence de cette fine et douce imagination ? C'était elle qui lui avait appris l'anglais : en lui faisant traduire *Ivanhoe* elle travaillait, sans en avoir l'air et sans ombre de pédantisme, à l'éducation du poëte.

Au milieu de ces travaux littéraires, que devenaient les projets d'Immermann ? Osait-il enfin parler de son amour ? La tristesse de Mme de Lützow, l'impression trop récente encore du coup qui l'avait frappée, un respect bien naturel des convenances, retenaient sur ses lèvres l'aveu des sentiments qui l'animaient et des espérances qu'il avait osé concevoir. Mme de Lutzow, dans ses conversations avec son ami, écartait avec soin tout ce qui pouvait lui rappeler l'histoire de son divorce. Douze ans plus tard, dans son roman des *Épigones*, Immermann peindra cette situation, et il montrera Mme de Lützow savourant en quelque sorte son infortune avec une pudeur discrète. « Il n'est pas, s'écrie-t-il, de spectacle plus fortifiant que celui d'une grande âme, d'une âme d'élite, acceptant le mal-

Digitized by Google

heur avec joie, — acceptant, c'est trop peu dire, — prenant possession de ce malheur comme d'une chose qui lui appartient, comme d'une propriété qui lui a été donnée en présent par les puissances supérieures. Johanna était calme ; il y avait même une certaine joie dans sa sérénité. Elle ne dissimulait pas à Hermann que sa destinée lui semblait brisée à jamais, et cependant, ajoutait-elle, combien je me sens mieux à l'aise aujourd'hui, en voyant à mes pieds les ruines de ma vie, qu'à l'époque où j'étais obligée de lutter avec la fumée et les flammes ! Sur les secrets de cette malheureuse union, sur le changement soudain de son existence, elle gardait un silence absolu. Un jour Hermann avait essayé, de la façon la plus discrète, de l'amener à une confidence. Il ne faut pas, dit-elle, arrêter sa pensée sur des malheurs auxquels il n'y a point de remède. Ces étranges aventures lui restèrent donc profondément cachées ; il n'en savait que ce que lui apprirent les bruits de la capitale. » C'est ainsi que Mme de Lützow, parlant de malheurs sans remède et ajournant les confidences, ajournait aussi les aveux de son ami. Ame affectueuse et pudique, elle voulait aimer sans presque se l'avouer à elle-même.

Digitized by Google

Immermann respecta longtemps ses scrupules : un jour vint cependant où il fut obligé de parler. On venait de lui donner un avancement qui l'envoyait à Düsseldorf. Qu'allait faire Mme de Lützow ? Le suivre ou le quitter ? Si elle le quitte, quel chagrin pour tous les deux ! Et comment le suivre ainsi de ville en ville sans avoir uni sa destinée à la sienne ? Mme de Lützow avait de ces hardiesses vis-à-vis du monde qui n'appartiennent qu'aux cœurs purs et bien assurés d'eux-mêmes : « Je vous suivrai, lui dit-elle, mais ne parlons pas de mariage. » Sa décision était inflexible. Elle croyait à l'amour d'Immermann, elle avait moins de foi dans la durée de cet amour. Immermann n'était-il pas plus jeune qu'elle ? Il avait trente et un ans, elle en avait trente-sept. Encore quelques années, et la distance qui les séparait serait bien autrement grande. Ce tact exquis, cette délicatesse de cœur et de raison qu'elle avait à un si haut degré, lui faisaient un devoir de sacrifier son amour ; dès qu'elle connut son devoir, elle l'accepta sans murmurer. Il y eut sans doute, avant que le sacrifice fût décidé, bien des combats au fond de son cœur, bien des larmes répandues. Immermann allait au-devant des objections, il s'eni-

Digitized by Google

vrait et cherchait à l'enivrer elle-même de ses promesses : pourrait-il jamais aimer une autre femme ? Elle fut inébranlable ; seulement, dans ces émotions du sacrifice, ils se jurèrent tous deux de ne point contracter une autre union. Ce serment seul put consoler Immermann ; puisqu'elle ne devait pas être sa femme, elle serait du moins son amie, sa compagne, sa muse... Et que leur feraient à l'avenir les vains propos du monde ?

C'est au printemps de l'année 1827 qu'Immermann alla prendre possession de son nouveau poste à Düsseldorf ; Mme de Lützow l'y rejoignit au mois d'août. Ils louèrent une maison de campagne près de la ville, dans le joli petit village de Derendorf. Mme de Lützow avait une passion pour les fleurs ; cultivé sous sa direction, le jardin déploya bientôt tous ses trésors. On se souvient encore à Derendorf de ces magnifiques rosiers qui montaient le long des murs jusque sous les fenêtres du poëte. Immermann, dans son poëme de *Merlin*, a chanté les ombrages du parc et les blanches haies d'aubépine. Cette retraite toute printanière était merveilleusement favorable à la rêverie. Une aile de la maison lui était réservée : là, au milieu de ses livres,

Digitized by Google

de ses tableaux, des ses gravures, de ses statuettes, au milieu de maints ornements dont la disposition harmonieuse attestait la main d'une femme, il continuait ses études en artiste passionné et poursuivait ardemment son idéal.

Ce furent de beaux jours pour Immermann, et aussi pour Düsseldorf. Cette ville contenait déjà une société d'élite : autour de l'école de peinture s'étaient groupés peu à peu d'autres hommes voués au culte du beau; c'était toute une colonie d'artistes. Le chef de l'école de peinture était l'excellent Wilhelm de Schadow, qui venait d'y remplacer Cornélius l'année précédente (1826); on voyait auprès de lui des peintres comme MM. Lessing, Hildebrandt, Bendemann, Schirmer; un écrivain passionné pour l'art et la poésie, et qui a été le chroniqueur de cette brillante période, M. Frédéric d'Uechtriz; un critique et historien de l'art, M. Schnaase; un compositeur illustre, M. Mendelssohn-Bartholdy. Immermann, par son activité enthousiaste, communiqua une vie nouvelle à ces précieux éléments. Il arrivait, l'imagination en feu, la tête pleine de projets. Son drame d'*André Hofer* venait d'être terminé pendant les premiers mois de son séjour à Düsseldorf; en 1828, il compose

Digitized by Google

une tragédie historique, *l'Empereur Frédéric II*, avec deux comédies, *les Travestissements* et *l'Espiègle comtesse;* en 1829, une comédie encore, *l'École des dévots*, un volume de poésies et un recueil de mélanges; en 1830, un petit poëme héroï-comique intitulé *Tulifantchen*, que Henri Heine appelait l'épopée Colibri. Sa trilogie tragique sur le malheureux fils de Pierre le Grand, *Alexis,* son poëme philosophique de *Merlin*, son roman des *Épigones*, étaient déjà ébauchés dans son imagination et à demi rédigés.

Mme de Lützow avait rassemblé autour d'elle les plus intimes amis d'Immermann. C'est dans ce petit cercle que sa verve et sa gaieté naïve, son inspiration de poëte et d'artiste, se donnaient librement carrière. Ce n'était plus le débutant timide de Munster ; il appartenait à la littérature militante, et, quoique durement contesté par la critique, il avait le sentiment de sa valeur. Le théâtre surtout l'attirait de plus en plus. Il lisait, comme à Munster, devant un petit nombre d'amis, les œuvres de ses poëtes préférés; mais il les lisait en maître désormais, avec l'expérience d'un homme qui savait lui-même créer des personnages vivants. Ces lectures excitèrent

Digitized by Google

bientôt la curiosité de la foule. Ce n'était pas assez d'en faire jouir les initiés ; pendant deux hivers de suite, il produisit ainsi devant une assemblée nombreuse les principales œuvres de Sophocle et de Shakespeare, de Schiller et de Goethe, deux ou trois drames de Calderon, plusieurs des pièces de Louis Tieck et de Henri de Kleist. Sa voix était pleine, souple, sonore, et il exprimait avec âme toutes les passions de ses personnages. On lui avait prêté un des plus grands ateliers de l'école de peinture. Élégamment ornée pour recevoir une foule choisie, cette salle n'avait pas cependant perdu son carractère : des toiles commencées, des dessins épars, de vives ébauches sur les murailles, tout un pêle-mêle pittoresque et poétique formait le cadre le plus convenable à ces représentations familières. C'est au milieu de ces images, c'est en présence d'un public déjà initié à la poésie par la peinture, que ce rapsode de l'art dramatique interprétait avec amour les œuvres les plus différentes : *Œdipe roi*, *Œdipe à Colonne*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Jean*, *la Vie est un songe*, *le Prince Constant*, *Iphigénie en Tauride*, *Wallenstein*, *le Prince de Hombourg* et *le Chat botté*.

Digitized by Google

Le succès de ces lectures lui inspira le désir de voir ces mêmes œuvres représentées sur la scène. Le théâtre avait grand' peine à s'organiser en Allemagne. On avait vu à Hambourg, en 1767, une troupe de comédiens, sous la direction de Lessing, ou du moins avec sa collaboration et ses conseils, ranimer le goût de la poésie dramatique. Vingt ans plus tard, Schiller remplissait le même office à Manheim, et l'on sait ce que Goethe, pendant un demi-siècle, a fait du théâtre de Weimar. Ce n'étaient là pourtant que de brillants épisodes. Partout où manquait la direction d'un maître, la scène allemande redevenait la proie de la plus vulgaire littérature. Immermann eut l'ambition de former une école, comme Goethe à Weimar et Lessing à Hambourg. Quelques acteurs de Düsseldorf acceptèrent avec empressement ses conseils. Il avait su les associer à son poétique enthousiasme. Presque tous avaient suivi ses lectures et reconnu en lui un maître capable de les conduire. Le généreux poëte se fit professeur de diction théâtrale. M. Schadow lui avait abandonné une salle à l'école de peinture pour les répétitions et les études. C'était une sorte de cellule écartée qui donnait sur le Rhin; aucun bruit, si ce n'est

Digitized by Google

celui du fleuve, aucun dérangement, ne venait troubler les artistes. « Le Rhin murmurait sous nos fenêtres, dit le poëte dans ses *Mémoires,* et le soleil dorait les murailles blanches de la salle. C'est au murmure des flots et sous les rayons du soleil que les syllabes étaient pesées, l'accentuation établie, toutes les nuances de la parole étudiées et perfectionnées. »

Quand on joua le brillant drame de Calderon, *le Prince Constant*, peintres et musiciens voulurent concourir à l'exécution de l'œuvre. On sait que, de toutes les pièces de Calderon, celle-là est la plus chère à nos voisins; Guillaume Schlegel l'a traduite, commentée, et la critique allemande y voit l'expression la plus complète du génie religieux et chevaleresque de la vieille Espagne. Un artiste habile, M. Schirmer, peignit la toile du fond, qui représentait la ville de Fez. Un autre peintre, M. Hildebrandt, se chargea de peindre les côtes du Maroc et le débarquement des Espagnols. M. Mendelssohn composa des chœurs et des hymnes. Tous les arts s'étaient donné la main pour honorer le chef-d'œuvre de Calderon, et rien ne manqua au succès.

Ces brillantes soirées encouragèrent Immer-

Digitized by Google

mann et ses amis. Le poëte n'était jusque-là que le conseiller du théâtre, il en devint bientôt le directeur. Il avait donné un plan de campagne et proposé des souscriptions; en peu de jours, toutes les actions furent prises. Sous l'influence de cette parole enthousiaste, chacun s'empressa de soutenir une entreprise qui s'annonçait si bien. Immermann obtint un congé d'un an, afin de se livrer tout entier à l'organisation du théâtre, et l'on vit un magistrat, avec l'agrément de ses supérieurs et l'appui de l'opinion publique, abandonner quelque temps son grave ministère pour diriger dans les voies de la poésie une troupe de comédiens. Ce curieux épisode de l'histoire littéraire n'était guère possible qu'en Allemagne; il montre bien le désir qu'elle éprouve et les efforts qu'elle fait de temps à autre pour se donner un théâtre national. Lessing, Louis Boerne, plus récemment M. Robert Prutz, d'autres encore, ont répété avec amertume : « L'Espagne, l'Angleterre, la France, ont un théâtre qui est l'expression de leur génie; l'Allemagne n'en a pas. » Chaque fois que le pays de Schiller a entrevu l'espoir de créer enfin ce théâtre, il a eu des accès de joie et d'enthousiasme. Un de ces épisodes, et l'un des plus

Digitized by Google

intéressants à coup sûr, c'est la tentative d'Immermann à Düsseldorf. Mme de Lützow n'y était pas étrangère : c'est d'elle que le poëte recevait l'inspiration, c'étaient ses applaudissements qu'il voulait obtenir. Mlle Assing, racontant cette campagne littéraire, ne craint pas de la comparer aux vaillantes journées de 1813. « Sans Élisa d'Ahlefeldt, dit Mlle Assing, les chasseurs de Lützow ne seraient jamais devenus cette légion enthousiaste dont l'histoire gardera le souvenir ; sans elle non plus, jamais l'école dramatique de Düsseldorf n'aurait pris ce grand essor et renouvelé les beaux jours de Weimar. » Et cette influence, elle l'exerçait sans bruit, sans prétention ; elle était heureuse d'être aimée, heureuse surtout d'inspirer un amour qui se traduisait en de belles œuvres. C'étaient là les jouissances de cette âme platonique.

Digitized by Google

IV

Que devenait cependant M. de Lützow ? La femme pour laquelle il avait quitté si misérablement Élisa d'Ahlefeldt, après l'avoir attiré par par sa coquetterie, avait refusé de lui donner sa main ; humilié de son rôle, puni par la honte et le dépit, il vivait tristement dans la solitude qu'il s'était faite. On a déjà vu quelle était l'irrésolution et la faiblesse de cette conscience troublée ; avec une naïveté qui eût été du cynisme chez un autre, il racontait lui-même à celle qui avait porté son nom l'histoire de ce mariage manqué, il lui avouait sa tristesse et lui demandait les consolations de l'amitié. Il fallut que l'épouse répudiée écrivît des lettres de sympathie et d'encouragement à l'homme dont elle avait tant à se plaindre. Cette situation qui pouvait devenir si ridicule, Élisa d'Ahlefeldt la sauvait par sa dignité naturelle et sa simplicité cordiale. Elle traitait de loin ce pauvre esprit

Digitized by Google

malade comme une sœur de charité, elle écoutait ses doléances, elle semblait condescendre à ses caprices, elle l'entourait de conseils et de soins affectueux ; on voit par les lettres de M. de Lützow quelle action bienfaisante elle exerçait sur lui.

Il y avait pourtant bien des heures où le souvenir de ce qu'il avait perdu et les reproches de sa conscience lui donnaient une sorte d'excitation fiévreuse. En 1828, quatre ans après son divorce, il se décida subitement à épouser la veuve de son frère Wilhelm, qui était mort l'année précédente, et en même temps il écrivait à sa première femme : « O ma chère Élisa ! je sens que je ne suis pas né pour la vie de la famille ; sans cela, j'aurais joui auprès de toi d'une félicité parfaite. Qui pourrait désirer plus que je n'ai possédé ?... Augusta est certainement une agréable femme ;... mais l'amour, l'amitié profonde que j'ai vouée jusqu'à la mort à un être pour lequel j'ai un respect infini, ô ma chère Élisa ! rien ne pourra l'arracher de mon cœur. » Et dans une autre lettre : « Augusta est remplie de qualités aimables, distinguées... Sa malheureuse position, ma tendre amitié pour mon frère Wilhelm, m'ont inspiré la résolution que j'ai

Digitized by Google

prise et accomplie très-rapidement... Juge-moi avec indulgence, et puisse le ciel bénir cette union !... Les sentiments les plus contradictoires me déchirent. Mon cœur, ô mon Élisa ! reste attaché à ton souvenir avec des chaînes de fer. »

Après le mariage de M. de Lützow, Élisa reprit le nom de sa famille. Le roi de Danemark, sur sa demande, lui permit de porter le titre de son père et de s'appeler la comtesse d'Ahlefeldt. Elle ne voulait pas qu'on pût la confondre avec la nouvelle Mme de Lützow ; elle la connaissait depuis longtemps, et n'avait jamais eu de sympathie pour elle. Quand elle fit les premières démarches pour obtenir ce changement de nom, elle prévint M. de Lützow, qui lui répondit en ces termes : « Si tu crois te rapprocher de ta famille en reprenant le nom de ton père, fais-le; tu ne seras pas pour cela moins près de mon cœur. » M. de Lützow ne tarda pas à se sentir malheureux de son nouveau mariage, et la comtesse d'Ahlefeldt eut encore à exercer sur cette âme en peine la charité délicate dont elle avait le secret. « Si tu pouvais lire au fond de mon cœur, lui écrit-il un jour (il y avait un an à peine qu'il était remarié), oh ! combien tu me plaindrais ! Je suis malheureux plus que je ne puis

Digitized by Google

l'exprimer. C'est moi-même, je le sais bien, qui suis cause de mon malheur, et cependant, si tu savais tout, tu aurais pitié de moi ! Ne me refuse pas la consolation de ta sympathie, de ton amitié... sinon il ne me resterait plus qu'à mourir... Oh ! si je pouvais te revoir encore une fois ! » Cette idée d'une entrevue avec Élisa s'empare de lui et ne le quitte plus. Les sentiments d'amitié que la comtesse d'Ahlefeldt lui exprime dans ses lettres ne suffisent plus à calmer la fièvre de ses regrets ; c'est de sa bouche même qu'il veut entendre une parole de pardon.

Cette plainte continuelle finit par devenir touchante, comme l'est toujours l'expression vraie de la souffrance. Elle a beau être dictée par l'égoïsme beaucoup plus que par l'amour, cet égoïsme est si naïf qu'on se laisse prendre à sa douleur. Le 6 mai 1829, M. de Lützow écrivait à la comtesse d'Ahlefeldt : « Mon Élisa bien-aimée, advienne que pourra, il faut que je te revoie, il faut que tes paroles relèvent mon courage et me rendent à la vie. Je vais partir. J'irai d'ici à Paderborn, et là je prendrai la poste pour Düsseldorf. Je ne puis t'indiquer exactement le jour de mon arrivée, mais ce sera vers le 16 ou le 17. Attends-moi, n'est-ce pas ? Oh ! tu ne

Digitized by Google

refuseras pas de me recevoir ! Ce serait trop de cruauté. » Il arriva, et la comtesse le reçut. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis le jour de la séparation ; on devine avec quelles émotions ils se retrouvèrent en présence l'un de l'autre. L'embarras de la comtesse ne fut pas de longue durée : elle avait cette grâce supérieure que les situations les plus délicates n'effarouchent pas, et elle remplissait auprès d'une âme malade un devoir d'angélique charité ; mais comment peindre la confusion de M. de Lützow ? C'est à peine s'il put se remettre un instant du trouble qui l'agitait ; il ne cessait de pleurer et de s'accuser lui-même ; il se reprochait dans les termes les plus amers d'avoir détruit à jamais le bonheur de sa vie en renonçant à une telle femme, et ces plaintes désespérées étaient entremêlées de confidences navrantes. Cette visite lui fit du bien ; quelques jours après, à peine revenu à Munster, il écrivait à Mme d'Ahlefeldt pour la remercier de ses consolantes paroles :

« Que tu es bonne et généreuse ! Je suis convaincu maintenant que tu m'as pardonné et que ton amitié m'est acquise... N'es-tu pas toujours prête à soulager ceux qui souffrent ? Tu songes plus au bonheur des autres qu'au

Digitized by Google

tien propre. Puisses-tu en être récompensée selon tes mérites ! »

Toutes les lettres de M. de Lützow sont pleines de ces témoignages de repentir et d'affection exprimés avec l'accent du désespoir. Quand Élisa sollicita du roi de Danemark l'autorisation de s'appeler la comtesse d'Ahlefeldt, M. de Lützow avait paru approuver sa démarche; deux ans après (cette petite négociation avait subi des lenteurs), au moment où l'autorisation arrive, il éclate en sanglots. « Je trouve très-convenable, écrit-il le 28 mai 1831, que tu aies repris ton nom : cela te rapproche de ta famille, c'est aussi un moyen de ne pas réveiller de douloureux souvenirs et de recommencer une nouvelle vie; mais l'âme de l'homme est toujours agitée de sentiments contraires, et je n'ai pu retenir des larmes égoïstes quand j'ai appris que tu ne portais plus mon nom. J'ai craint que tu ne fusses encore plus éloignée de moi... O inconséquence des hommes! nous commençons par agir, et c'est seulement quand l'action est accomplie, irréparablement accomplie, que nous comprenons ce que nous avons fait ! »

Ne pensez-vous pas qu'on finit par s'intéresser à cette souffrance ? On pleure avec M. de Lüt-

Digitized by Google

zow, on voudrait qu'il lui fût possible de réparer sa faute et de relever l'édifice détruit de son bonheur. Non, point d'espoir; entre Mme d'Ahlefeldt et M. de Lützow trop d'obstacles se dressent. Sans parler du passé, des liens nouveaux l'enchaînent. Faudra-t-il qu'un second divorce le rende libre? Il n'oserait lui-même concevoir cette pensée. Supposé même qu'il fût libre, qu'il ne se fût pas remarié, que sa seconde femme fût morte, Mme d'Ahlefeldt pourrait-elle consentir à oublier l'injure d'une répudiation? Non, certes; la charité, si dévouée qu'elle soit, ne saurait conseiller le sacrifice de cette dignité qui est la pudeur de l'âme. Tout ce que peut faire Mme d'Ahlefeldt, c'est de renoncer elle-même au bonheur. Elle est aimée, elle refusera d'épouser celui qui l'aime. Immermann savait-il pour quels motifs de délicatesse et de charité mytérieuse Mme d'Ahlefeldt repoussait son amour? Elle ne lui avait pas dissimulé sans doute ce que nous apprend aujourd'hui la correspondance de M. de Lützow. Quels tourments elle eût infligés à ce malheureux si elle eût épousé Immermann! Elle savait bien que les remords de son mari n'étaient pas des remords virils, mais la plainte d'un enfant qui n'a pas su

Digitized by Google

se conduire; il fallait compatir à ses souffrances. Ame douce et sérieuse, âme toujours prête au sacrifice, elle s'était dit : Lequel des deux est le plus fort ? Lequel saura le mieux supporter une grande douleur ? Si j'épouse Immermann, M. de Lützow verra là une vengeance qui le jettera dans le désespoir; si je repousse sa demande, Immermann sera malheureux. Immermann est le plus fort : à lui de souffrir en homme et de chanter sa souffrance en poëte.

Digitized by Google

V

Cette souffrance, elle l'avait adoucie, on l'a vu, avec une singulière audace, habitant sous le toit du poëte, liant avec lui une de ces amitiés hardies et chastes comme on n'en rencontre guère que chez ces races aimantes et spiritualistes des contrées du Nord. Et cependant pouvait-on dire, en parlant d'elle, ce qu'un de nos poëtes a si bien dit de Mme Récamier :

> Elle est trouvée enfin, la Psyché sans blessure?

N'est-elle pas blessée, elle aussi? N'est-elle pas une victime sans cesse immolée dans ce drame secret de la conscience? Son cœur n'a-t-il pas ressenti ce que le sacrifice a de plus cruel? Cet amour qu'elle ne peut ni repousser ni accueillir, que de soins, quel art ingénieux, pour l'apaiser à toute heure? J'emprunte à ce même chanteur délicat et profond des paroles subtilement voi-

Digitized by Google

lées qui semblent écrites pour la comtesse d'Ahlefeldt :

Que de fatigue aussi, de soins (si l'on y pense),
Que d'angoisses pour prix de tant d'heureux concerts,
Triomphante beauté que l'on voit qui s'avance
D'une conque facile à la crête des mers!

L'océan qui se courbe a plus d'un monstre humide,
Qu'il lance et revomit en un soudain moment.
Quel sceptre, que d'efforts, ô mortelle et timide,
Pour tout faire à vos pieds écumer mollement!

Ces lions qu'imprudente elle irrite, elle ignore,
Dans le cirque, d'un geste, il faut les apaiser[1].

Oui, ces passions ardentes, monstres de la mer ou lions du cirque, il fallait la pure sérénité de son âme pour les dompter autour d'elle. A l'époux repenti et désolé elle offrait en exemple son propre sacrifice, à l'amant elle ouvrait les régions de l'idéal. Cette activité littéraire déployée par Immermann pendant toute cette période, c'était Mme d'Ahlefeldt qui l'entretenait. L'ardeur créatrice du poëte était pour elle une joie et un besoin. Elle veillait, comme une vestale, auprès du feu sacré.

Ces lectures, ces essais de régénération dra-

1. Sainte-Beuve.

Digitized by Google

matique, cette vie toute dévouée au culte de l'art, cette association de la poésie, de la peinture et de la musique, ces soirées enivrantes, autant de moyens dont se servait la comtesse d'Ahlefeldt pour occuper l'imagination d'Immermann, pour épurer la fougue de son cœur. Ce devaient être chaque jour des distractions nouvelles : tantôt de nobles hôtes, écrivains ou artistes, attirés à Düsseldorf par l'éclat du mouvement littéraire; tantôt des épisodes inattendus, dont une fée invisible savait tirer parti. Au premier rang parmi ces hôtes nous devons citer un poëte qui a laissé d'honorables souvenirs, l'auteur de *Struensée* et du *Paria*, M. Michel Beer, frère du grand compositeur dramatique à qui l'on doit *Robert le Diable* et *les Huguenots*. Michel Beer venait souvent à Düsseldorf, attiré par la grâce de Mme d'Ahlefeldt et sa sympathie pour Immermann. « J'éprouve encore, dit Immermann, une émotion pieuse en me rappelant les semaines que nous avons passées ensemble. C'étaient entre nous des plans, des projets littéraires de toute sorte, et nos entretiens se prolongeaient toujours bien avant dans la nuit. Il avait beaucoup vu, il savait infiniment de choses, ayant visité presque

Digitized by Google

toutes les capitales de l'Europe. Sa fortune, son habitude du monde, cet art de plaire, qu'il possédait si bien, lui donnaient accès partout. Il avait ainsi maintes anecdotes à raconter, maintes vues à ouvrir sur le monde, et il prenait plaisir à m'en récréer dans ma cellule de cénobite. Sa correspondance, que ses héritiers ont publiée, renferme toute une part de notre vie. » Cette correspondance, en effet, est de l'intérêt le plus vif. Je ne la comparerai pas, comme M. Adolphe Stahr, à la correspondance de Goethe et de Schiller; je ne crois pas cependant qu'on puisse la lire sans estimer davantage les deux amis.

Elles sont rares ces amitiés de poëte à poëte, amitiés viriles, loyales, sans camaraderie bruyante, sans jalousie secrète. En France Boileau et Racine, en Allemagne Schiller et Goethe, en ont donné l'exemple. Ces grands noms, à coup sûr, font pâlir ceux de Charles Immermann et de Michel Beer, et c'est surtout entre les génies supérieurs que l'amitié, étant plus difficile, est aussi plus méritoire. Qu'importe? Cet épisode n'en est pas moins un titre pour le cénobite de Düsseldorf et pour celui qui venait le visiter dans sa cellule. « Notre amitié, dit Immermann, était fondée sur une entière sympathie d'études,

Digitized by Google

sur une même ardeur à produire le beau et à nous perfectionner mutuellement. Nous avions besoin de nous communiquer toutes nos inspirations. Jamais aucune flatterie n'a dégradé cette union de nos âmes. » Immermann ne goûta pas longtemps ces pures jouissances : Michel Beer mourut, jeune encore, en 1833. Il a laissé deux drames remarquables : *Struensée*, et surtout *le Paria*, dont Goethe a fait l'éloge.

Un autre épisode intéressant dans la vie d'Immermann à Düsseldorf, ce fut l'apparition du poëte Christian Grabbe. Un jour Immermann reçoit une lettre fort étrange signée d'un nom inconnu : « Je suis poëte, lui dit-on ; je n'ai aucune ressources, et, si vous ne venez pas à mon secours, ma mère et moi nous sommes perdus. » Celui qui écrivait cette lettre lamentable, Christian Grabbe, était le fils d'un geôlier de la ville de Detmold. Il était né dans une prison ; les premiers spectacles qui avaient frappé ses yeux et son esprit, c'étaient des verroux, des grilles, des chaînes, des condamnés. Ses premiers essais littéraires portaient visiblement l'empreinte des impressions de sa jeunesse : on y rencontre partout une imagination inquiète, obsédée de visions grimaçantes. Immermann fut

Digitized by Google

touché de sa supplique; il le fit venir à Düsseldorf, lui procura des secours de toute sorte et l'encouragea au travail. « C'est un étrange personnage, dit Immermann dans ses *Mémoires*. Tous les mouvements de son corps étaient fébriles, anguleux, désordonnés. Ses bras ne savaient pas ce que faisaient ses mains. Sa tête et ses pieds étaient toujours en désaccord. Son front, haut et superbe, rappelait celui que nous admirons dans le portrait de Shakespeare. Les sourcils, la voûte des yeux, les yeux eux-mêmes, très-grands et d'un bleu profond, tout cela indiquait le génie; mais la bouche, les lèvres pendantes, le menton à peine détaché du cou, en un mot toute la partie basse du visage, donnait un démenti complet à la partie supérieure. » L'esprit de Christian Grabbe ressemblait à sa figure : c'était un composé d'inspirations élevées et de sentiments ignobles. Mme d'Ahlefeldt s'appliqua comme Immermann à museler le monstre en développant tout ce qu'il y avait chez lui de nobles et poétiques instincts. Elle lui écrivait souvent (non pas tous les jours, comme s'en vantait Grabbe, tout fier de ces prévenances), elle l'invitait à ses réunions, elle aimait à lui faire lire ses vers pour l'encourager. Il ne fallait pas ce-

Digitized by Google

pendant que Mme d'Ahlefeldt, avec ses belles mains blanches, fût placée trop près de lui, car il se précipitait sur ces mains aristocratiques et y déposait des baisers qui ressemblaient à des morsures : il les trouvait, disait-il, si appétissantes ! D'autres fois il était plus doux et plus docile qu'un enfant.

Partout ailleurs, ce singulier hôte aurait pu être un embarras ; dans le petit cercle de Mme d'Ahlefeldt, c'était une curiosité psychologique, c'était aussi un aliment offert à la dévorante activité d'Immermann. Impatient de réveiller la poésie et de régénérer le théâtre, l'auteur d'*André Hofer* s'était un peu exagéré le talent de Christian Grabbe ; il lui donna des conseils, et, sans chercher à refroidir sa verve, il compléta son éducation littéraire, qui laissait terriblement à désirer. *Annibal, le Duc de Gothland, Marius et Sylla, l'Empereur Frédéric Barberousse, l'Empereur Henri VI, Don Juan et Faust, Napoléon ou les Cent-Jours,* tous ces drames bizarres, confus, violents, mais qu'illuminent çà et là des éclairs de génie, n'auraient peut-être pas vu le jour sans les encouragements d'Immermann et de la comtesse d'Ahlefeldt. Hélas ! ni la grâce bienfaisante, ni les fraternelles sympathies,

Digitized by Google

ne purent triompher des mauvais instincts de Christian Grabbe. Fatigué de la lutte que se livraient en lui la bête et l'esprit, épuisé par ses efforts vers l'idéal, il retomba plus lourdement dans la matière ; l'ivrognerie acheva de le perdre, et, soit qu'il eût honte de lui-même et qu'il cherchât un prétexte pour s'enfuir, soit que son esprit malade fût dupe de soupçons ridicules, il accusa son bienfaiteur d'avoir méconnu envers lui les devoirs de l'amitié. Après deux ans de séjour à Düsseldorf, il retourna dans sa ville natale en 1836, et ce fut pour y mourir le 12 septembre de la même année, à l'âge de trente-cinq ans.

D'autres visites encore animaient de temps à autre la colonie de Düsseldorf : c'étaient des peintres, des musiciens, entre autres l'illustre Mendelssohn, établi alors à Leipzig, qui ne perdait pas de vue ses anciens amis et revenait souvent s'associer à leurs travaux ; mais le grand épisode de cette histoire, l'occupation passionnée d'Immermann, c'était la direction du théâtre. Il avait commencé au mois d'octobre 1834 ; pendant trois ans, il fut sans cesse sur la brèche, formant des acteurs et essayant aussi, chose bien autrement difficile, de former un public. Ces trois

Digitized by Google

années laisseront un souvenir dans l'histoire littéraire. Malheureusement, cette tentative d'Immermann, si intéressante pour la poésie pure, était condamnée d'avance. Quand on veut régénérer le théâtre d'un pays, quand on veut du moins rendre la poésie accessible à la foule et la foule sympathique à la poésie, on se place dans un grand centre, au foyer de la vie publique. Que pouvait être la scène de Düsseldorf, même entre les mains d'un poëte ? Rien de plus qu'un poétique musée. C'est ce qu'elle fut sous Immermann. Malgré les sympathies d'une réunion d'hommes d'élite, l'entreprise était trop peu soutenue par le public ordinaire, et la société fut obligée de se dissoudre.

« C'est le 1er avril 1837, dit Immermann, que le théâtre de Düsseldorf fut fermé. Trois mois auparavant j'avais dû annoncer cette nouvelle à toute la troupe. Il semblait que ces trois mois dussent être perdus. Une entreprise comme la nôtre est nécessairement paralysée quand l'œuvre commune est condamnée à une mort prochaine et que chacun des associés, ne pouvant plus y porter intérêt, s'occupe de se créer des ressources ailleurs. Eh bien ! le 1er mars mes acteurs donnèrent *Egmont*, le 16 *Jules*

Digitized by Google

César, le 22 *Iphigénie*, le 31 *Griseldis*, sans parler du répertoire courant ; une seule de ces pièces, *Egmont*, avait déjà été mise à l'étude, les autres étaient des créations nouvelles. Nous fûmes souvent forcés, on le comprendra, de consacrer une partie de la nuit aux répétitions. Tous mes artistes acceptèrent vaillamment ces fatigues, tenant à honneur que le théâtre de Düsseldorf mourût dans tout l'éclat de son activité. » La dernière soirée fut en effet l'une des plus brillantes. La pièce finie (c'était la *Griseldis* de M. Frédéric Halm), le rideau tombé se releva, et une actrice habile, Mme Limbach, vint réciter aux spectateurs ces touchants adieux d'Immermann :

C'est pour la dernière fois que la toile se lève sur ce théâtre où depuis trois hivers les images de la vie, images sereines ou sombres, ont passé tour à tour sous vos yeux. Les heures se hâtent; voici déjà l'heure triste qui dissoudra notre union. Le destin va disperser à tous les vents ceux qui, animés d'un même zèle et mettant leurs efforts en commun, se dévouaient ensemble aux créations de l'art.

Tel est le sort de la vie! tout à coup un souffle heureux caresse le bouton prêt à s'épanouir. La fleur s'ouvre, elle sourit, — et se fane. De même aussi le bonheur que nous avons goûté, la joie d'exercer au milieu de vous notre activité créatrice, n'a duré qu'un moment. A peine les discordances des premiers temps

Digitized by Google

s'étaient-elles fondues et effacées, à peine les pierres, harmonieusement unies, avaient-elles formé l'édifice, que la nécessité, de sa main brutale, a renversé notre œuvre.

Mais, dans ces lieux destinés précisément à nous affranchir des soucis pesants de la vie, considérons avec sérénité les choses même les plus tristes. Si notre scène meurt ici dans tout l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, au moment où elle était consacrée au culte de la poésie, fille des dieux, n'est-ce pas au fond une bénédiction du ciel? La mort réputée de tout temps la plus heureuse, c'est celle qui subitement, d'un coup rapide, fauche un être encore dans toute sa force, oui, celle qui frappe avant que la vie ait éteint peu à peu la conscience, énervé le cœur et l'esprit.

Ces morts heureuses sont l'image de notre chute, et cette pensée nous console. Chacun de nous ici luttait encore, chacun avec audace tentait encore de nouvelles choses; bien des couronnes proposées à nos efforts n'avaient pas encore été victorieusement gagnées; la banalité, cet écueil devant lequel viennent échouer à la longue toutes les œuvres de l'homme, n'avait pas encore déshonoré notre scène: il y avait eu des fautes, qui le niera? des maladresses, qui oserait le contester? Mais, nous le disons avec confiance et vérité, toutes les fautes commises ici, c'est le zèle qui les a commises, ce n'est pas la lassitude et l'indifférence.

Ainsi, que cette salle se ferme à l'heure la plus opportune peut-être! Ainsi séparons-nous sous une étoile propice! — Pour accompagner nos pas, pour bénir notre voyage, laissez-nous espérer que, si nous ne sommes pas arrivés devant vous au but que nous poursuivions, vous nous suivrez en esprit, vous nous

Digitized by Google

verrez lutter encore et grandir, et que ce rêve de poésie, auquel nous arrache un réveil soudain, vous le continuerez jusqu'au bout, à la douce lumière du souvenir.

Cette espérance nous accompagne, nos remercîmens demeureront ici. Au nom de tous, et du fond du cœur, j'apporte à tous les esprits dévoués qui nous ont fait un cortége amical la meilleure, la plus pure expression de notre reconnaissance. La parole du poëte, l'accent et le jeu de l'artiste, n'arrivent à une vie pleine et entière que le jour où ils éveillent l'éternelle mélodie qui dort chez les âmes d'élite. Pour chacune de ces soirées où vous nous avez aidés à faire vivre de grandes figures, notre cœur reste éternellement attaché à votre cœur. Donc, au nom de ces heures consacrées aux joies de la poésie, recevez notre dernier salut. Adieu !

Ces adieux ne sont pas seulement une plainte touchante et sereine, il me semble y voir un fâcheux présage pour cette pure amitié du poëte et de sa muse idéale. Si Mme d'Ahlefeldt avait besoin d'occuper l'imagination d'Immermann, de distraire et d'apaiser son cœur en passionnant son esprit, que va-t-elle devenir ?

Le théâtre n'est plus là pour renouveler sans cesse l'ardeur créatrice du poëte. Des heures monotones et ternes succèdent à cette féconde agitation ; on se rappelle involontairement M.de Lützow après 1813. Certes Immermann n'était

Digitized by Google

pas homme à se décourager ; il travaillait toujours, il avait maintes œuvres en tête et maintes ébauches sur le papier. Ce repos forcé auquel le condamne la clôture du théâtre, il l'emploie vaillamment : c'est alors qu'il publie ses *Mémoires* et son roman des *Épigones*. En même temps il commence une de ses œuvres les plus originales, le roman satirique, humoristique, qui a pour titre *Münchhausen,* où l'Allemagne admire un épisode d'une merveilleuse poésie. Ces travaux étaient entremêlés de voyages qui fournissaient de nouvelles inspirations à sa verve. Il parcourait à pied ces pittoresques provinces de la Bavière qu'on appelle la Suisse franconienne, et ses lettres à Mme d'Ahlefeldt, recueillies plus tard sous une autre forme, donnent un vif tableau de ces montagnes et du peuple qui les habite. Il visitait Weimar, où le souvenir de Goethe l'enthousiasmait ; l'ami de Goethe, le témoin des grands jours de Weimar, M. Frédéric de Müller, accueillait l'auteur de *Merlin* comme un héritier des maîtres, et faisait jouer son drame de *Ghismonda,* récemment terminé, sur la scène où s'étaient produits pour la première fois les plus beaux drames de Schiller. Quelques-uns des jeunes poëtes saluaient en lui

Digitized by Google

leur chef. M. Ferdinand Freiligrath, dont les éclatantes poésies venaient d'étonner l'Allemagne, se mettait sous la protection d'Immermann, et Immermann, dans le salon de M. F. de Müller, lisait *le Prince Nègre* et *la Vengeance des Fleurs* de cette voix mâle et sonore qui venait de faire apprécier *Hamlet* ou *Jules César*. Malgré ces succès et ces jouissances de l'esprit, Immermann était violemment contesté par la critique. Sa vie était une lutte, et sa grande arme dans cette lutte, son théâtre de Düsseldorf, venait de lui échapper. A vrai dire, il souffrait. Athlète à demi vaincu, il avait besoin, pour reprendre haleine, des consolations du cœur et de la famille.

Il renouvela auprès de son amie ses propositions de mariage et ses instances. Les raisons qui avaient dicté le refus de Mme la comtesse d'Ahlefeldt n'existaient plus depuis quelques années : M. de Lützow était mort au mois de décembre 1834. D'autres motifs, aussi impérieux que les premiers, maintinrent la décision qu'elle avait prise. Mme d'Ahlefeldt était encore une femme jeune et brillante ; quelques années plus tard, elle le savait bien, la distance d'âge qui la séparait d'Immermann allait devenir bien autre-

Digitized by Google

ment sensible. « Vous serez jeune encore, disait-elle, quand j'aurai cessé de l'être. » Elle refusa, et fit sagement sans doute ; mais que d'inconséquences dans le cœur humain ! Assez maîtresse d'elle-même pour prévoir et prévenir un irréparable malheur, elle ne le fut point assez pour dominer les contradictions de son âme. Il y a une des plus touchantes héroïnes du drame français qui ordonne à son amant d'épouser sa rivale plutôt que de s'exposer à la mort, et quand cet amant semble obéir trop vite à son ordre, elle éclate en plaintes et en sanglots. Cette situation de l'Atalide de Racine, ces douleurs, ces angoisses, ce furent celles de Mme d'Ahlefeldt. Immermann, en 1838, avait été appelé à Magdebourg pour une fête de famille ; il y vit une jeune fille de dix-huit ans, Marianne Niemeyer, de Halle, qui avait perdu ses parents, et dont le tuteur était le frère même du poëte, Ferdinand Immermann. Ayant eu occasion de lire devant elle ces œuvres dramatiques qu'il interprétait si bien, il fut frappé de l'intérêt qu'elle paraissait y prendre. A peine revenu à Düsseldorf, il adressa une dernière demande à Mme d'Ahlefeldt, et cette fois avec une certaine précipitation embarrassée, avec une espèce de vivacité, de violence

Digitized by Google

même, qui attestait un douloureux serrement de cœur. Un refus suprême le décida ; il engagea aussitôt une correspondance avec sa jeune amie de Magdebourg, et quelques mois après il était fiancé à Marianne Niemeyer.

Digitized by Google

VI

On a écrit sous maintes formes le drame des affections trompées ; dans des situations que condamnait la morale, on a souvent ému les cœurs en peignant les tristesses de l'abandon ; ici du moins c'était une souffrance pure et une tristesse sans remords. Mme d'Ahlefeldt savait bien qu'Immermann ne pouvait enchaîner sa vie à l'amitié et renoncer à une existence mieux assise. Qui oserait pourtant lui reprocher la vivacité de sa douleur ? qui pourrait la blâmer de s'être considérée comme la victime d'une trahison ? Elle avait souvent, j'en suis sûr, entrevu dans l'avenir le jour où Immermann se marierait, et elle s'était préparée courageusement à cette séparation ; une fois ce mariage résolu, elle sentit qu'une part de sa vie lui était arrachée. Plus calme après le premier cri de la souffrance, elle pouvait se dire comme Atalide :

Digitized by Google

Je l'ai voulu sans doute;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice
Que, si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.

Elle partit, elle quitta cette villa de Derendorf, ces ombrages, ces jardins, où elle avait passé dix années, comme une muse invisible, auprès de ce poëte qui lui devait tant. Une autre allait entrer dans cette maison et y achever son œuvre. Elle partit, elle visita la Suisse et l'Italie; elle vit Gênes, Florence, Bologne, Ferrare, Padoue, et s'arrêta quelque temps dans la cité des souvenirs et du silence, au milieu de cette solitude de Venise qui convenait si bien à l'état de son âme. Puis elle rentra en Allemagne par le Tyrol, et, se dirigeant tout droit vers la Prusse, elle se rendit à Berlin, où elle fixa sa résidence.

Et Immermann? Le souvenir de Mme d'Ahlefeldt fut le tourment de sa vie. Sa jeune femme, gracieuse et douce, arrivait dans un monde de poëtes et d'artistes avec tous les étonnements d'une âme ingénue; pouvait-elle présider, comme la brillante comtesse, aux soirées littéraires de

Digitized by Google

Düsseldorf? Si elle paraissait indifférente à quelque lecture, si la vue d'un tableau ne la touchait pas assez, si elle écoutait froidement, timidement, une conversation sur la poésie, Immermann faisait aussitôt une comparaison amère entre l'amie qu'il avait perdue et la compagne qu'il s'était donnée. J'en suis fâché pour Mme d'Ahlefeldt, ces injustices, ces cruautés d'Immermann, lui font tort à elle-même; cette femme d'un esprit si délicat, et dont l'influence fut si discrète, nous apparaît ici comme une pédante. Quand on lit ces détails dans le récit de Mlle Assing, on prend parti pour Marianne Niemeyer contre le souvenir importun qui lui vaut ces humiliations. Ne défendez pas la comtesse d'Ahlefeldt; ce n'est pas sa faute, je le sais, si le dépit d'Immermann se traduit d'une façon si cruellement injuste pour la jeune femme qu'il a choisie: oui, sans doute, tout cela est vrai, et cependant, je le demande encore, ce souvenir ne jette-t-il pas ici une ombre pédantesque? Tel est le châtiment de ces situations fausses et de ces amitiés impossibles. J'insiste sur ce point, parce que Mlle Assing semble avoir reculé devant la moralité de son récit. Immermann était malheureux, et il fallait qu'une douce et charmante créature

Digitized by Google

en portât la peine. Depuis le départ de Mme d'Ahlefeldt, il ne produisit presque rien d'important. Il semblait que l'inspiration de la jeunesse se fût envolée avec elle; une inspiration plus haute aurait fortifié son génie, s'il eût accepté vaillamment son existence nouvelle. Au mois d'août 1840, sa femme lui ayant donné une fille, son cœur fut inondé de joie. Il ne put jouir longtemps de ce bonheur. Quelques jours après la naissance de son enfant, il fut atteint d'une fluxion de poitrine qui l'emporta en moins d'une semaine. C'est le 25 août 1840 qu'il rendit le dernier soupir. Sa veuve n'avait pas vingt ans, sa fille n'avait pas dix jours.

C'est ici que la comtesse d'Ahlefeldt reparaît dans toute sa grâce. La mort d'Immermann l'affligea profondément. Elle entoura Marianne Niemeyer des plus affectueuses consolations. Elle lui offrit un asile dans sa maison, et assura une rente annuelle à l'enfant de son mari. Elle avait le droit de consoler la veuve de celui qu'elle avait aimé, et elle usait de ce droit avec une délicatesse exquise. Elle prodiguait aussi les encouragements à la famille du poëte. « Chère madame, lui écrivait Ferdinand Immermann, votre lettre a été pour nous comme la voix d'un

Digitized by Google

ange du ciel. Ma pauvre mère vous remercie du fond du cœur; vos paroles lui ont été un soulagement bien précieux. Le coup qui vient de nous frapper a été si soudain, si terrible, qu'elle a failli en perdre la raison. Ses cheveux en ont blanchi. Ah! madame, nous qui l'avons le plus longtemps connu, nous qui l'avons le mieux aimé, unissons-nous plus intimement que jamais, faisons alliance dans le souvenir et l'espérance. Que Dieu vous garde, madame, et que de cette mort il fasse sortir pour vous et pour nous l'éternelle vie et l'éternel amour! » La femme à qui une âme pieuse et contristée pouvait écrire sur ce ton, c'était celle qui, pendant plus de dix ans, au milieu des sourires et des chuchotements du monde, avait été la compagne dévouée d'Immermann. Je signalais tout à l'heure les inconvénients de ces situations périlleuses; je m'arrête maintenant sur cette lettre. Si l'honneur de Mme la comtesse d'Ahlefeldt avait besoin d'une justification, je n'en voudrais pas d'autre que celle-là.

Raconterai-je les dernières années de Mme d'Ahlefeldt? La suivrai-je à Berlin, où des hommes éminents, des maîtres de la science et de l'art, Cornélius, Wilhelm de Humboldt, Louis Tieck,

Digitized by Google

Wilhelm Zahn, Henri Steffens, Varnhagen d'Ense, recherchaient les occasions de la voir et de s'entretenir avec elle? Faut-il la peindre dans sa retraite, dans sa demeure élégamment aristocratique, au milieu de ses fleurs et de ses tableaux, attentive aux transformations de l'esprit public, sympathique à tous les jeunes talents, toujours prête à encourager le bien et le beau, fidèle enfin à ses inspirations patriotiques de 1813 et à son poétique enthousiasme de Düsseldorf? Dirai-je qu'elle resta longtemps belle, qu'elle fut toujours un modèle de dignité gracieuse, qu'elle garda jusqu'à la dernière heure l'inaltérable jeunesse de l'esprit et du cœur? On peut rassembler les traits de ce tableau dans les pages de Mlle Ludmila Assing. Lorsque Mme la comtesse d'Ahlefeldt mourut à Berlin, au mois de mars 1855, elle avait vu disparaître l'un après l'autre presque tous les confidents de ses douleurs. Les amis fidèles qui l'entouraient encore aimaient en elle la grâce et la sérénité de l'esprit; la plupart d'entre eux ignoraient les aventures héroïques et tendres de cette vie si amèrement éprouvée. C'est le détail de ces aventures que j'ai voulu emprunter aux révélations de Mlle Assing. Le récit de ses dernières années n'intéresse

Digitized by Google

que ceux qui l'ont connue ; le tableau de sa jeunesse, associé désormais à l'histoire littéraire de l'Allemagne, appartient aussi à l'histoire générale du cœur humain. Toutes les fois qu'on parlera des guerres de 1813, on la verra, la noble femme, dans la petite salle de Breslau, belle, inspirée, enthousiaste, envoyant au combat la légion des chasseurs noirs ; toutes les fois qu'on s'occupera de la littérature allemande depuis Goethe, et de cet Immermann qu'Henri Heine appelle un des plus grands poëtes de son temps, on la verra douce, bienfaisante, à demi cachée dans l'ombre, suscitant et réglant avec grâce le rude génie de l'auteur d'*Alexis*. Femme de M. de Lützow, amie de Charles Immermann, Mme d'Ahlefeldt a des titres particuliers à la reconnaissance de l'Allemagne. Elle en a d'autres au souvenir des esprits d'élite : elle a aimé, elle a souffert, et sur cette blanche et douloureuse figure rayonne une lueur de la beauté morale.

Digitized by Google

HENRI ET CHARLOTTE STIEGLITZ

I

Il y a plus d'un quart de siècle, un événement mystérieux et tragique produisit une sorte de stupeur au sein de la société allemande. Une jeune femme d'une rare beauté, d'un esprit merveilleux, enthousiaste des arts et de la gloire, s'était frappée au cœur d'un coup de poignard, et sereine, impassible, elle était morte, la main sur sa blessure, sans qu'un cri de douleur fût sorti de sa poitrine. Mariée depuis six ans à un poëte qui avait donné à ses débuts d'assez belles espérances, elle l'ai-

Digitized by Google

mait tendrement, elle en était tendrement et ardemment aimée. Pourquoi donc cet acte de désespoir? Y avait-il quelque drame caché dans cette existence qui semblait si heureuse? Les conjectures ne manquèrent pas, comme on pense; mais la folie de la pauvre suicidée était d'une nature si particulière que personne n'aurait pu la deviner. La femme du poëte, on le sut bientôt par ses confidences suprêmes, avait voulu réveiller par une secousse horrible l'imagination engourdie de son mari. Ame généreuse et vaillante, elle avait vu celui qu'elle aimait tomber dans une sorte de mélancolie inerte; elle se disait que le mariage, la vie régulière, les vulgaires soucis du foyer, avaient étouffé sous les cendres les belles flammes de ses jeunes années; elle s'accusait, en un mot, d'avoir tué un poëte, et, moitié désespoir, moitié scrupule, elle se crut obligée en conscience de lui rendre l'inspiration au prix même de sa vie.

Une publication récente vient d'attirer de nouveau l'attention sur la mort de Charlotte Stieglitz. Un neveu du poëte, M. Louis Cürtze, a mis au jour deux volumes de lettres adressées par Henri Stieglitz à sa fiancée Charlotte. On ne connaissait jusqu'à présent que les lettres et

Digitized by Google

les confidences de la jeune femme, et l'on pouvait se demander si son exaltation ne cachait pas quelque blessure secrète. Or les lettres d'Henri Stieglitz montrent avec quelle tendresse il était attaché à la compagne de sa vie ; elles révèlent aussi dans l'affection mutuelle des deux amants bien des germes funestes. Assurément il n'y a plus de doute possible sur les motifs qui ont poussé Charlotte à se donner la mort; ce n'est pas ici le désespoir des affections dédaignées ou trahies, c'est le sacrifice héroïque et horrible d'une âme qui, engagée dans une voie fausse, croit s'apercevoir tout à coup que sa vie est inutile et dangereuse à la tâche qu'elle s'est imposée. Ils s'aimaient sans doute, mais de quel amour ? Était-ce l'amour simple, franc, loyal, prêt aux sacrifices continus et obscurs ? N'était-ce pas plutôt un amour prétentieux, subtil, très-sincère d'abord, on ne peut le nier, et cependant altéré d'avance par un mélange secret d'égoïsme et d'orgueil ? Pauvres âmes si cruellement frappées, voici la punition de vos erreurs; vous êtes devenues un problème de psychologie morale, et il nous faut étudier, le scalpel à la main, les étranges maladies dont vous nous présentez l'image. Nous n'oublierons pas du moins ce que

Digitized by Google

vous avez souffert; nous toucherons légèrement à vos blessures; si graves que soient vos fautes, elles attestent des ambitions élevées, et ce ne sont pas des cœurs vulgaires qui connaîtront jamais vos angoisses.

Charlotte-Sophie Willhoeft était née à Hambourg le 18 juin 1806. Son père, riche négociant, ayant peu de temps après transporté son commerce à Leipzig, ce fut dans cette ville que s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse. On vit briller chez elle, dès ses premières années, les dons les plus heureux de l'intelligence et du cœur; vive, aimante, spirituelle, elle déployait de merveilleuses aptitudes avec une précocité surprenante. Sa sensibilité était extrême. Tantôt follement rieuse, tantôt plongée en des rêveries étranges, on eût dit qu'elle répondait aux appels d'un monde mystérieux. Sa mère, tour à tour inquiète ou charmée, essayait vainement de modérer ses joies et ses tristesses; elle échappait à la règle par des élans soudains, et il arrivait souvent que des paroles inattendues, comme de gracieuses énigmes, déconcertaient tous ses mentors.

Digitized by Google

L'enfant songeuse devint une jeune fille pleine de séductions et de prestiges. Son cœur était ouvert à toutes les impressions du beau, à tous les enchantements de l'art et de la pensée. D'abord, sous l'influence d'un maître qui appartenait à la secte des méthodistes, une piété ardente et sombre s'était emparée de son âme; elle méprisait ce monde, elle dédaignait la vie active, et plus d'une fois, dans ses aspirations vers Dieu, des pensées de suicide traversèrent son cerveau. Ses parents avaient beau redoubler de vigilance pour l'arracher à ces périlleuses extases : vaines instances, conseils inutiles! elle vivait comme une religieuse ascétique, cette protestante exaltée, et, luttant contre ce corps de mort qui la retenait loin de Jésus-Christ, elle s'imposait des privations meurtrières. Elle voulait mourir et aller trouver le Sauveur; mais le Sauveur, dit très-bien un de ses biographes, est descendu sur la terre, c'est sur la terre qu'il faut le chercher. Cet ardent amour de la mort, cette soif impatiente de l'autre vie, ne furent qu'une crise chez Charlotte Willhoeft; elle redescendit sur la terre, et de ses communications avec Dieu elle ne garda que l'amour de tout ce qui est divin parmi les hommes. La poésie, les arts, la musi-

Digitized by Google

que, toutes les langues du monde idéal, tout ce qui met notre race en communication avec les sphères supérieures, et aussi tout ce qui peut nous y mériter un jour une place heureuse, l'amour, la bonté, le bonheur de se sacrifier soi-même, la joie d'inspirer aux autres ces sentiments célestes, le prosélytisme candide des belles âmes qui attirent par la sympathie les intelligences indécises et les élèvent aux choses éternelles, telles furent désormais les extases et les occupations de Charlotte.

A la piété défiante et stérile succédait la piété charitable et féconde. Elle chantait divinement, elle faisait aussi des vers, car elle voyait tant de choses particulières dans ses mélodies aimées qu'elle voulait les traduire autrement que par les accents de sa voix. A des paroles insuffisantes elle substituait les siennes, et celles-là même, au bout de quelques jours, les trouvant incomplètes encore, elles les remplaçait par des interprétations nouvelles. Croyait-elle avoir reçu le don de poésie? Rien ne peut le faire supposer, mais certainement elle s'était dit plus d'une fois : « Ah! s'il m'était donné de servir en quelque manière la cause sacrée de l'enthousiasme!... On dit que les femmes allemandes des premiers

Digitized by Google

âges remplissaient ce rôle au milieu de nos ancêtres; pourquoi ces temps ne sont-ils plus? Est-ce notre race qui a changé? Pour moi, je sens qu'un tel ministère, plus humble et plus caché sans doute, comme il convient à notre société moderne, serait encore la vocation de ma vie. Servante et non prêtresse des inspirations d'en haut, que ne puis-je, sans sortir de l'ombre, susciter et soutenir un esprit qui révélerait aux hommes un aspect nouveau de l'éternelle poésie!... » Vagues rêveries, aspirations confuses, que je traduis avec trop de précision peut-être, mais qui n'étaient pas cependant, chez cette âme ardente et inquiète, un vain caprice de jeune fille. C'était bien, à certains égards, une Germaine des temps primitifs au sein d'une société toute différente. « Les Germains, dit Tacite, croient qu'il y a chez les femmes quelque chose de divin et de prophétique; aussi ne dédaignent-ils pas leurs conseils et font-ils grand cas de leurs prédictions. » Ce quelque chose de divin, Charlotte le sentait en elle, et, au lieu de susciter des héros, elle eût voulu créer un poëte.

Charlotte venait d'accomplir à peine sa seizième année quand un jour son frère introduisit dans la maison paternelle un de ses camarades

Digitized by Google

de l'université. Le nouveau venu était un jeune homme de dix-neuf ans nommé Henri Stieglitz. Né en 1803 à Arolsen, en Westphalie, il avait commencé ses études d'université à Goettingue; mais, compromis, à tort ou à raison, dans les agitations politiques de la Burschenschaft, il avait dû quitter la célèbre école du Hanovre, et il était venu se réfugier à Leipzig. C'était un esprit grave, austère, appliqué à de fortes études, et très-enclin cependant aux rêveries ambitieuses. En même temps qu'il étudiait en philologue les monuments de la littérature antique, il se croyait appelé à régénérer la poésie de son époque. Une intimité fraternelle ne tarda pas à s'établir entre Charlotte et Henri; ils passaient de longues heures à échanger leurs rêves, à s'entretenir de poétiques théories et de méditations religieuses. Henri appréciait dans Charlotte une intelligence ouverte qui s'associait à toutes ses pensées, une confidente dont l'attention ne se lassait pas, j'allais presque dire un camarade plus bienveillant que ses compagnons habituels. Assez indifférent d'ailleurs à sa grâce et à sa beauté, il ne devait l'aimer que plus tard, et par réflexion seulement, si je l'ose dire. Elle, au contraire, elle l'aimait d'avance: c'était le rêve de ses inquiètes

Digitized by Google

années qui lui était soudainement apparu; la vie désormais ne lui était plus à charge, elle avait sa tâche à remplir, elle avait à enfanter un poëte. Que lui importait d'abord l'indifférence du brillant songeur? Elle le voulait surtout amoureux de ses belles chimères et passionné pour la gloire: il lui était doux d'aimer le poëte sans qu'il le sût lui-même, d'entretenir en lui l'inspiration, de l'encourager, de lui aplanir les voies, de le faire monter toujours, jusqu'au rameau sacré, dût-elle ne jamais partager avec lui son idéale couronne!

Un soir cependant il lui arriva de sentir l'amertume et le vide de ce dévouement impossible. Charlotte avait passé la soirée, comme elle faisait souvent, avec sa mère et Henri Stieglitz, écoutant ou provoquant les effusions lyriques du songeur; rentrée dans sa chambre, elle écrivit ces mots: « Ne rien vouloir, ne rien savoir, ne rien désirer, hors une seule chose, aimer; s'oublier soi-même dans le bonheur de celui qu'on aime, sans espérance et sans désir de retour, c'est un état de l'âme qui nous égale aux anges, c'est le pressentiment d'une félicité céleste! Voilà ce que tu m'enseignais, ô ma mère! Pourquoi donc ne suis-je pas heureuse? Pourquoi donc cette in-

Digitized by Google

quiétude involontaire qui me tourmente sans cesse? pourquoi ce désir qui oppresse ma poitrine? Pourquoi cette continuelle attente, comme si la minute qui va venir devait m'apporter un je ne sais quoi dont je ne sais pas même le nom? Si je pouvais faire pour lui quelque chose de bien grand, de bien pénible, sans qu'il soupçonnât d'où cela lui vient! Si je pouvais, sans être vue de lui, détourner de sa tête bien-aimée quelque grande infortune, quelque coup terrible du destin, et attirer sur moi ce malheur, et puis, silencieusement enfermée en-moi-même, lever les yeux vers lui du fond de mon obscurité, et me réjouir à son joyeux sourire comme à un rayon de soleil! Alors il me semble que je serais tranquille et heureuse pour tout le reste de mes jours. — Cette soirée a été une des plus belles de ma vie. Ce souvenir sera pour moi dans l'avenir comme une étoile radieuse. Je sens que le calme se fait en mon âme. »

Exaltation et illusion! Charlotte croyait aimer; elle aimait les subtilités de son cœur, elle aimait une occasion de souffrir et de se dévouer. Bizarre esprit, âme généreuse et malade, au moment même où elle parle du calme qui la pénètre, sa sérénité s'est enfuie pour toujours, la voilà

Digitized by Google

enchaînée à cette œuvre impossible qu'elle a si imprudemment désirée. L'amour est un acte de foi; dès la première heure, l'amante d'Henri Stieglitz se défie de celui qu'elle aime, elle comprend très-bien que c'est une débile nature, une imagination superficielle; elle voit que l'inspiration féconde n'est pas là, que ce poëte dont elle voudrait être fière ne prendra jamais son essor, et elle s'obstine à jouer son rôle auprès de lui comme une garde-malade au chevet d'un malheureux sans espoir. Supposez que ce goût du sacrifice soit dirigé régulièrement et sainement mis à profit : Charlotte Willhoeft sera une admirable sœur de charité; mais qu'est-ce qu'une sœur de charité sans l'humilité des sentiments? Dans une âme inquiète, bizarre, en proie à cette sensibilité maladive, le dévouement ne sera qu'une forme de la mélancolie prétentieuse et le déguisement du désespoir. J'ai de la peine à croire Charlotte quand elle se dit prête à des sacrifices dont personne ne saura rien. Je doute aussi qu'elle soit guérie, comme nous le pensions, de son dégoût de la vie active; des pensées sinistres, on le voit trop, se mêlent sans cesse à ses projets d'avenir. Je connais ton secret, pauvre âme désolée; ton amant, c'est la mort,

Digitized by Google

et, j'en ai bien peur pour toi, la mort volontairement cherchée, la mort combinée d'avance, fixée d'avance à tel moment du drame, comme dans le *scenario* d'une composition théâtrale.

Et Henri Stieglitz, pouvons-nous croire qu'il aimera Charlotte? Le jour où il devient son fiancé, il semble ne songer qu'à lui-même; il se croit poëte, il est avide de gloire, et comme Charlotte, dans son délire, a développé chez lui cette confiance orgueilleuse, ce qu'il aime chez sa fiancée, ce sont ses propres illusions, encouragées et soutenues par des fanfares qui ne se taisent pas. Mais s'il s'aperçoit bientôt que ce sont des illusions en effet? si ces fanfares de tous les instants ne font qu'entretenir son orgueil sans enflammer son génie? s'il est forcé de s'avouer à lui-même son impuissance? Voilà le secret fatal de cette vie : exaltation et illusion chez la jeune femme, impuissance et désespoir chez celui qui se prenait pour un poëte. Le jour où ils s'apercevront l'un et l'autre de leur méprise, un supplice épouvantable va commencer pour eux.

La vie littéraire, dans nos sociétés modernes, est féconde en drames de toute sorte. Ces belles régions des lettres, pleines d'enchantements et de clartés merveilleuses, mais habitées aussi

Digitized by Google

par bien des hôtes funestes, sont semées de piéges et de précipices. Je ne parle pas seulement des inimitiés, des jalousies, plus violentes et plus acharnées peut-être en ce pays que partout ailleurs, mais communes, en définitive, à la nature humaine, et qui se retrouvent dans toutes les conditions de la vie; je parle des misères que chacun porte en lui-même, des doutes qui harcèlent l'esprit, des scrupules qui le refroidissent, des alternatives d'enthousiasme et de défaillance, de toutes les agitations intérieures qui peuvent tourmenter l'écrivain au moment où il va livrer sa pensée à la foule. Il y a des heures où l'homme le plus résolu, le plus aguerri aux batailles de la pensée, se surprend tout à coup à envier le sort du plus humble et du plus inconnu de ses contemporains, le sort même du moine qui s'est condamné à un silence éternel. Heureux pourtant cet esprit, au milieu même de ces défaillances, car il sait bien qu'elles ne dureront pas! Heureux celui qui souffre et qui se sent vivre! Le mal poignant, terrible, sans consolation, c'est d'en être réduit au sentiment de l'impuissance. Ne dites pas que le remède est facile, et que l'homme, écrivain ou artiste, philosophe ou poëte, qui se sent impuissant à

Digitized by Google

produire, doit se hâter, s'il est sage, de quitter un théâtre où l'attendent de perpétuels mécomptes. Cette sagesse lui est interdite, et c'est précisément de là que vient son mal. L'impuissant dont je parle n'est ni l'artiste qui se décourage un instant pour se relever plus fort, ni le sot prétentieux qui ne se doute pas de sa nullité; il a l'ardeur et l'enthousiasme, il aime le beau, il le voit ou croit le voir, il le poursuit du cœur comme des yeux, et en même temps, soit humilité excessive, soit faiblesse véritable, il est persuadé qu'il ne l'atteindra jamais. Ah! s'il pouvait détourner ses regards de cet idéal qui le fascine! s'il pouvait renoncer à être un artiste par le désir, comme on peut renoncer à sa plume ou à son pinceau! Cette résignation même ne mettrait pas fin à sa souffrance; il aime le beau, et il est impuissant à le réaliser; il aime le beau, et son impuissance, il en est convaincu, est aussi incurable que son amour est invincible. Voilà un supplice bien affreux, à coup sûr; voilà une douleur subtile, aiguë, profonde, qui s'est rencontrée plus d'une fois dans l'histoire de l'imagination humaine, mais qui jamais peut-être ne s'est manifestée plus complétement que chez ces deux infortunés, Charlotte Willhoeft et Henri Stieglitz.

Digitized by Google

II

Henri et Charlotte furent fiancés vers le milieu de l'année 1823, et presque aussitôt le jeune poëte partit pour Berlin afin d'y achever ses études. Pourquoi ne restait-il pas à Leipzig? pourquoi cette séparation si brusque? M. Théodore Mundt, dans le livre où il a élevé une sorte de monument funéraire à Charlotte, ne donne là-dessus aucune explication satisfaisante. Il laisse entendre seulement que cette séparation, bien que douloureusement sentie, ne leur déplaisait point : ils y trouvaient un charme presque mystique et comme un raffinement suprême, *einen gewissen übergeistigen Reiz*. Ce raffinement, n'était-ce pas le bonheur de rêver sans témoins, de pouvoir continuer plus librement le rôle qu'ils s'étaient attribué tous les deux? Ils n'étaient l'un pour l'autre qu'un prétexte, une occasion de songeries. La vue de la réalité aurait

Digitized by Google

pu les désabuser trop tôt. Séparés ainsi, rien ne les gênait; ils se donnaient la note, ils se renvoyaient la réplique, et chacun, poursuivant sa chimère, se livrait à des monologues exaltés. La correspondance d'Henri et de Charlotte, très-tendre et très-amoureuse en apparence, peut se résumer ainsi pour un lecteur attentif. — Henri : N'est-ce pas, ô ma Charlotte bien-aimée, ô ma vie, ô mon âme, n'est-ce pas que je suis un grand poëte? — Charlotte : Oui, tu es un poëte, un grand poëte, et, si tu doutes de ta destinée, c'est moi qui te rendrai la foi. N'est-ce pas, ô mon poëte, que je suis pour ton génie une source d'inspiration et de jeunesse éternelle?

C'est pour se tenir plus commodément ce langage qu'ils ont accepté sans beaucoup de peine une séparation si longtemps prolongée. De Berlin à Leipzig, la distance n'est pas grande; Henri avait souvent des mois entiers de loisir et de liberté : que ne prenait-il son bâton et son sac, l'étudiant voyageur, afin de venir passer quelques jours auprès de sa fiancée? Non, l'absence d'Henri n'a pas duré moins de cinq ans, et, pendant cette longue période, c'est à peine si quelques visites de loin en loin ont rapproché les deux amants. En vain s'écrivaient-ils sans

Digitized by Google

cesse : « Quand te reverrai-je? J'ai besoin de te voir, de t'entendre; sans toi, je ne suis rien, je ne puis rien, et je sens déjà le froid de la mort. » En vain se prodiguent-ils sans mesure les noms les plus doux, les plus tendres, les serments les plus passionnés : à travers ces effusions on sent une gêne secrète. La contrainte était bien plus grande encore quand ils se retrouvaient en face l'un de l'autre. Chez ce jeune homme inquiet, maladif, mécontent de lui-même, et dont la séve intellectuelle semblait tarir de jour en jour, Charlotte pouvait-elle reconnaître son idéal, l'idéal de ce poëte orageux qu'elle espérait diriger vers la gloire? Chez cette jeune fille généreuse, mais clairvoyante, enivrée d'illusions, mais capable aussi de comprendre la réalité des choses, Henri Stieglitz retrouvait-il cette admiration perpétuelle, cet enthousiasme sans condition et sans réserve, dont sa faiblesse avait besoin? Alors Henri repartait pour Berlin, Charlotte rentrait dans sa solitude, et la correspondance recommençait de plus belle, avec des effusions lyriques, avec des protestations amoureuses, où un lecteur superficiel pourrait bien voir l'image la plus vive de l'enthousiasme et de la félicité.

Digitized by Google

Ouvrons-la, cette correspondance : sous les paroles, ardentes et sincères assurément quand elles furent écrites, cherchons la situation vraie, dont ces cœurs exaltés et malades ne se rendaient pas compte eux-mêmes. Il y a deux choses qui remplissent toutes les lettres d'Henri Stieglitz : d'abord ses projets, ses ambitions poétiques, les visites qu'il fait aux écrivains célèbres, l'accueil qu'il reçoit d'eux, et puis les élans d'amour vers Charlotte, élans d'amour qui ressemblent parfois à des cris de désespoir, lorsque le poëte, doutant de lui-même, commençant à comprendre la stérilité de son esprit, se recommande en suppliant à la jeune femme qui l'admire, et s'attache à elle comme à un foyer d'inspirations. Dès les premières lettres on aperçoit ces deux préocupations de sa pensée, qui vont désormais se mêler, se croiser sans cesse, au point de devenir inséparables. « Toi, écrit-il à Charlotte, toi et mon cher, mon fidèle Homère, vous ne me quittez pas, je vous emporte tous deux avec moi. » Stieglitz, excellent philologue, disciple favori du célèbre Jacobs, avait toujours devant les yeux, en sa poétique ardeur, les plus éclatants modèles de l'art, et il prétendait lutter avec ces hommes que Montesquieu appelle les colosses

Digitized by Google

de l'antiquité. A quoi bon se mêler de poésie, si l'on ne peut du premier élan se placer auprès des plus grands maîtres ? Henri Stieglitz voulait être l'Homère de son époque. On l'eût fort embarrassé, à coup sûr, en lui demandant de quelle manière il comprenait sa tâche, quels sujets il voulait traiter, à quelles idées il consacrerait ses inspirations, comment enfin il serait pour l'Europe du XIXe siècle ce que fut Homère pour les premiers temps de la race hellénique. N'importe, c'était un Homère nouveau, ni plus ni moins, que l'impatient rêveur voulait faire admirer aux hommes de son époque. L'enthousiasme d'Henri Stieglitz est aussi ardent que sincère en ses premiers débuts; son cœur bat, son esprit est ravi en extase par la vision du beau ; seulement cet enthousiasme, pour avoir voulu viser trop haut, va se perdre et se dissiper dans le vide. Enfermé dans un domaine bien circonscrit, son talent aurait grandi de jour en jour ; aux prises avec l'impossible, cette imagination se consumera elle-même ; et que restera-t-il bientôt de ce brillant poëte qui partait avec tant de confiance pour conquérir le monde ? un pauvre malade, j'allais dire un pauvre fou, qui lutte d'abord avec une certaine vigueur

Digitized by Google

contre les démons de son esprit, mais qui finit par s'engourdir dans sa morne souffrance.

Henri Stieglitz semble avoir eu plus d'une fois le pressentiment de cette destinée. Dans les premiers jours qui suivirent son départ de Leipzig, pendant qu'il s'en allait de ville en ville, parcourant les musées, visitant les écrivains illustres, rêvant à ses grands poëmes homériques, il écrivait un matin à sa fiancée Charlotte : « Le soleil n'est pas encore levé, mais je pense à toi, et tout devient radieux autour de moi. Oh ! je te salue, soleil de ma vie, étoile si haut placée dans les sphères supérieures, et si près de moi cependant !... Cette nuit je rêvais : un monstre se jetait sur moi, j'avais parfaitement conscience de ma situation, comme si je me fusse trouvé en état de veille, et en même temps j'étais paralysé par l'inertie du sommeil ; alors, ô bien-aimée, tu t'approchais sans armes, simplement, comme tu es chaque jour, d'une main forte tu chassais le monstre menaçant, et moi je continuais à dormir en repos. Rassuré désormais, je reprends mon bâton de voyage, car j'ai ma bien-aimée au fond de mon cœur, et mon âme marche vers la lumière..... » Ce monstre, ce malfaisant génie (*Unhold*), dont l'ap-

Digitized by Google

proche le paralysait, c'était le pressentiment et la crainte de son impuissance poétique. Le rêve n'exprimait que trop bien la situation; très-éveillé, mais inerte, immobile, incapable d'agir et de montrer tout ce qu'il valait, tel nous apparaît déjà l'ambitieux Stieglitz au moment de son juvénile essor.

Heureusement il se croit sauvé; Charlotte a foi en lui, c'est la foi de Charlotte qui chasse les démons et qui détruit les sortiléges. Ne vous étonnez pas si son amour pour elle se transforme en une sorte d'adoration mystique. Ce n'est plus sa fiancée, c'est une sainte, une créature céleste investie de pouvoirs mystérieux, ou plutôt c'est la transfiguration et l'apothéose de son orgueil de poëte. Un jour, à Bamberg, il entre dans la cathédrale, et, tout protestant qu'il est, il se sent enivré par la solennité du culte, l'harmonie des chants, l'éclat des cierges; il se jette à genoux,... mais c'est lui-même qu'il faut laisser parler. « J'étais dans la cathédrale où l'on célébrait l'office divin; au-dessus de ma tête retentissait le carillon des cloches, autour de moi étincelaient les cierges, debout à l'autel était le prêtre enveloppé d'un nuage d'encens. Il disait des paroles que je ne pouvais saisir,

Digitized by Google

c'était un murmure plutôt qu'une prononciation distincte ; mais tout mon cœur était si plein, si fervent, si complétement maître de lui-même et uni avec Dieu, qu'il n'aurait pas battu plus saintement aux paroles de Jésus dans le jardin des Olives. Je me précipitai à genoux, et, dans un transport de piété, je me mis à prier. Tout à coup une image m'apparut, une image... ô Charlotte ! tu n'as jamais rien vu de si parfait... Quelle angélique pureté ! quelle douceur ! quel charme ravissant ! Ses yeux noirs lançaient des flammes qui pénétraient mon âme tout entière, de noires tresses de cheveux couronnaient son front si noble, le souffle qui s'exhalait de ses belles lèvres pourprées était le souffle même de l'amour. Elle flottait devant moi, comme un séraphin, dans une robe blanche que retenait au-dessous de la poitrine un ruban légèrement rouge. Ah ! ma bien-aimée, voir une telle image et rester insensible, — que dis-je ? rester insensible ! — voir cette sainte et ne pas s'agenouiller devant elle dans un ravissement de piété infinie, cela ne se peut. Eh bien ! je te l'avouerai, Charlotte, c'est ton image qui m'apparut, c'est ton fiancé qui s'agenouilla, ivre de bonheur, et se mit à prier de toutes les forces de son

Digitized by Google

âme devant la pure vision qui s'inclinait vers lui. »

Nous sommes en Allemagne, dans un pays d'élan mystique, d'effusion religieuse, où l'amour emploie souvent le langage de la dévotion ; est-ce ainsi cependant que peut parler, dans tous les pays du monde, un cœur vraiment épris ? est-ce ainsi que parle Werther ? Non, ce n'est pas l'amoureux qui prononce de telles prières, c'est le poëte découragé qui implore une assistance extérieure pour subvenir à sa faiblesse. « Je ne voudrais pas, disait le roi Lear, je ne voudrais pas devenir fou ! » Stieglitz semble dire d'une voix aussi navrante : « Je ne voudrais pas être frappé de paralysie intellectuelle. A mon secours, Charlotte ! sauve-moi de moi-même, rends-moi la foi qui fait la vie, car je sens bien qu'il y a quelque chose dans cette âme que gagne peu à peu un engourdissement meurtrier ! » Ces craintes, qui le poursuivent sans cesse, il les exprime sous maintes formes. Tout à l'heure c'étaient des prières, des cris d'adoration, dans lesquels nous démêlions aisément les inquiétudes de son esprit ; maintenant c'est le récit d'une rencontre, d'un incident de voyage, incident qui pour tout autre que lui aurait passé

Digitized by Google

inaperçu et ne mériterait guère d'être raconté, mais qui prend sous sa plume un intérêt singulièrement vif :

Je viens de ressentir une impression étrange, et j'en ai été si vivement saisi que j'ai absolument besoin d'apaiser mon trouble auprès de toi, ma chère bien-aimée, avant de penser à autre chose. Après le repas, j'étais entré dans la fabrique située à l'extrémité du jardin ; j'examinais le travail des ouvriers, et j'avais déjà parcouru plusieurs salles, quand j'aperçus au milieu des machines un homme qui me regardait fixement. Sa figure, où la mélancolie semblait avoir creusé depuis longtemps ses sillons, était empreinte d'une expression rêveuse et romanesque ; assez fort d'ailleurs, il était extrêmement pâle, et le feu de la vie n'éclatait que dans ses grands yeux, d'un bleu sombre. D'abord je ne l'avais regardé qu'en passant, mais involontairement mes yeux se reportèrent sur lui avec intérêt. Tout à coup il vint à moi et me dit avec un accent étrange : « Mon cher jeune monsieur, n'êtes-vous pas un poëte ? » Fort surpris, je lui demandai d'où lui venait cette conjecture. « Oh ! dit-il, je l'ai bien vu dès le premier jour, et chaque fois que je vous ai observé dans le jardin, j'ai compris que je ne m'étais pas trompé. » Que j'arrosasse les fleurs ou que je fisse manger les poules, que je fusse occupé à lire ou à écrire, à tout instant, disait-il, le poëte brillait dans toute ma personne, et c'était là ce qui l'avait attiré vers moi. Je lui dis qu'en effet la poésie avait toujours eu pour mon âme un immense attrait, qu'elle était à mes yeux le but suprême, le sommet de l'existence. « Oh ! moi aussi, je suis né poëte ! s'écria-t-il avec un profond soupir, et j'aurais pu devenir quelque

Digitized by Google

chose ! Mais tel est le destin : il nous donne des dispositions, il met en nous des germes, puis, quand ces germes vont s'épanouir, il fait pleuvoir sur eux la grêle, il les crible, il les écrase, et ce qu'il y avait de meilleur dans notre nature est anéanti. Ah ! que de bonnes choses ne détruisent pas le malheur, la misère, et surtout le plus cruel des maux, un amour dédaigné ! » Au moment où il disait cela, de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et il attacha sur moi un regard immobile. Je lui témoignai de la sympathie, et comme son camarade venait de sortir, il se mit à me raconter son histoire. Son père, qui possédait un assez bon domaine dans les vallées du Harz, avait pris grand soin de son enfance, et l'avait destiné à l'étude à cause de ses heureuses dispositions ; il y réussissait à merveille, bien que dominé par le goût de la solitude et par une disposition à se concentrer en soi-même, disposition qui jamais cependant ne l'avait éloigné de la nature ; il avait conçu un plan qui ne le quittait pas, il méditait une grande épopée religieuse, à la façon de la *Messiade*, mais plus vive, nullement abstraite, et de jour en jour son inspiration se développait en lui avec une vigueur originale. Ce fut alors que de grands malheurs, coup sur coup, vinrent frapper sa famille : son père mourut de chagrin ; lui-même, il fut victime de ses tuteurs, et, voyant bien qu'en de telles circonstances tous ses efforts seraient inutiles, il renonça aux études. Il devint garçon boulanger, mais son amour de la poésie le suivit encore dans ce nouvel état : il couvait toujours dans sa pensée le plan de son épopée religieuse, et il passa plus d'une nuit à ruminer ses rêves. Il continuait aussi ses lectures. Bientôt il aima une jeune fille, et tout un monde nouveau s'ouvrit à lui. Il voyait en elle la plus pure, la plus loyale des créatures. Arrivé à ce point de son récit, il s'arrêta tout à coup et parut en proie à

Digitized by Google

une violente émotion. Ce silence, cette émotion subite, tout cela disait assez combien il s'était fait d'illusions sur le compte de celle qu'il avait aimée. Je ne l'interrogeai pas, et le laissai quelque temps plongé dans une immobilité morne. J'appris ensuite que, poussé par le désespoir, il s'était fait soldat, qu'il avait fait la campagne d'Espagne sous Masséna, qu'il avait manqué à la subordination, et qu'étant passé devant un conseil de guerre, il avait eu grand'peine à éviter une condamnation à mort. Plus tard, il avait déserté, il avait erré longtemps par le monde, gagnant sa vie bien péniblement, tantôt ici, tantôt là ; enfin, à cette place même où je le voyais, il avait trouvé son pain assuré, au prix d'un rude labeur. L'unique joie qui lui restât encore, c'était de sortir seul le dimanche et de s'abandonner à ses rêveries, car il avait en horreur les vaines dissipations de ses semblables et leur acharnement à des plaisirs frivoles. Je lui demandai s'il ne s'occupait pas encore de ses projets poétiques. Il me répondit que toute grande inspiration était éteinte ou brisée chez lui, que de temps à autre il écrivait encore quelques chants, mais qu'aucun de ces chants ne répondait à son idéal. « Je vais vous en montrer plusieurs, ajouta-t-il; vous, monsieur, vous me comprendrez. » Je le quittai tout ému ; je sentais que je n'aurais pu le voir plus longtemps sans fondre en larmes; j'allai dans le jardin, où je lus quelques-unes de ses poésies, tracées d'une écriture parfaitement nette. Si la forme n'en est pas toujours très-pure, il y en a plusieurs qui révèlent un sentiment profond; elles portent toutes la marque d'une mélancolie qui semble s'accroître de jour en jour, et qui, je le crains bien, finira par la folie. Si je suis plus calme moi-même, je reviendrai visiter ce pauvre homme, et je verrai s'il est possible d'agir sur lui, d'adoucir son amertume. J'ai bien peur qu'on ne puisse le guérir

Digitized by Google

complétement; lui-même, il ne semble pas le désirer... »

Parmi les lettres passionnées d'Henri Stieglitz, au milieu de ces élans d'enthousiasme qui recouvrent des inquiétudes si amères, cette page touchante et simple produit une poignante impression. Nous devinons sans peine ce qu'il a dû ressentir en écoutant les confidences de ce pauvre diable. Troublé par ce singulier avertissement du hasard, il cherche pourtant à chasser les pressentiments qui l'assiégent. « Voilà encore un homme, ajoute-t-il, qui accuse le destin d'avoir étouffé chez lui l'inspiration. Il se trompe. Ce n'est pas la misère qui l'a perdu, c'est son esprit inquiet, sa nature pusillanime, l'absence d'une volonté persévérante. » Lui, au contraire, on croit l'entendre s'écrier : Je suis poëte, je veux être poëte, je suis prêt à lutter contre tous les obstacles, et ce n'est pas la persévérance qui me manquera.

Si ce viril sentiment de la volonté n'apparaissait par intervalles au milieu des alarmes et des défaillances d'Henri Stieglitz, cette correspondance enthousiaste ne serait que le journal d'une maladie ridicule. On fermerait le livre

Digitized by Google

avec impatience et l'on dirait au rêveur : Renoncez à la poésie, puisque vous n'avez pas foi en vous-même. Mais comment tenir ce langage à une âme si ardemment amoureuse du beau et qui ne songe qu'à s'épurer, à se perfectionner sans cesse? Comment ne pas croire qu'il sortira quelque chose d'une préparation si scrupuleuse? Continuons de feuilleter ces confidences; si nous ne voyons pas surgir un grand artiste, nous verrons du moins les efforts d'un noble esprit qui s'est fait la plus haute idée de son art, et qui marche pour ainsi dire vers le sanctuaire avec la ferveur et les tremblements d'un lévite.

Chaque pas qu'il fait dans la vie, chaque épisode de ses voyages, chaque incident de ses études le ramène toujours à la poésie. C'est pour être poëte qu'il veut d'abord être homme et soustraire son âme à toute pensée vulgaire. C'est pour enrichir son inspiration future qu'il admire les splendeurs du jour et les merveilles de la nuit, le tumulte des cités et le silence des forêts, le charme des vallées du Neckar et la sauvage majesté de la mer du Nord. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend sur sa route peut trouver place un jour dans ses chants; aussi

Digitized by Google

point de distractions, point de négligence, le poëte doit tout savoir. Homère ne connaissait-il pas toute la civilisation de son temps? Henri Stieglitz accomplit sa tâche en conscience : il interroge les ouvriers, il s'entretient avec les paysans, et quand il vient de visiter la forteresse prussienne construite sur les rochers qui font face à Coblentz, il écrit tout joyeux à sa fiancée : « J'ai beaucoup appris aujourd'hui; moi qui aime à parler de navigation avec les marins, d'horticulture avec les jardiniers, et de chasse avec les chasseurs, afin de réunir ces notions diverses en un riche trésor que l'activité créatrice de mon esprit saura employer en temps utile, j'ai été heureux d'acquérir des notions claires et précises sur l'art des fortifications, car, je le sens mieux de jour en jour, une riche provision d'études sur les sujets les plus variés, voilà le trésor inaliénable du poëte. » Vous devinez d'après cela quel sera son enthousiasme quand il s'agira pour lui d'études plus spécialement poétiques, quand il visitera les écrivains en renom, quand les musées, les théâtres, les ateliers des grands artistes lui révéleront leurs merveilles, quand M. Boeckh, l'illustre philologue, lui expliquera l'organisa-

Digitized by Google

tion des cités helléniques, quand Hegel l'admettra dans son intimité, quand l'auteur de *Freyschütz*, en des lettres cordiales, le traitera comme un jeune frère.

Cette correspondance d'Henri Stieglitz, si curieuse pour l'étude psychologique du poëte, offre donc en même temps un vif tableau de l'Allemagne intellectuelle dans les dernières années de la restauration. Maintes physionomies d'écrivains et d'artistes y sont dessinées en traits rapides par un esprit ouvert à toutes les émotions généreuses. Henri Stieglitz a déjà publié quelques pièces de vers sur le soulèvement de la Grèce; il a chanté les héros de l'indépendance hellénique, il a fait appel aux sympathies de l'Europe en faveur des soldats de Botzaris, et ses accents ont ému plus d'un cœur en Allemagne. Ce n'est pas tout : des esprits austères, des maîtres révérés, Jacobs à Gotha, Bouterweck à Goettingue, ont les yeux sur le jeune écrivain; Bouterweck voit en lui l'héritier du brillant poëte Ernest Schulze, sitôt enlevé aux lettres, et qui associait aussi à l'enthousiasme poétique les plus sévères études de philosophie grecque et latine. Précédé par cette réputation, accompagné de tant de vœux et d'espérances,

Digitized by Google

Henri Stieglitz est accueilli partout à bras ouverts. Sa première visite, quand il va de Leipzig vers les contrées du Rhin, est pour le vieux Jean-Paul Richter, établi alors à Bamberg. Comme son cœur bat au moment où il monte l'escalier, où il va frapper à la porte! Et comme il est rassuré bientôt par l'hospitalité cordiale de l'illustre vieillard!

Malheureusement cette cordialité est mêlée de prétentions puériles, de coquetteries surannées. Henri Stieglitz était allé chez Jean-Paul avec un de ses camarades, nommé Grosse, qui aspirait à devenir poëte dramatique; quand les deux amis eurent quitté l'auteur du *Titan*, quand ils comparèrent le Jean-Paul de leurs songes avec ce vieillard si amoureux de lui-même et fardé comme une coquette, ils se serrèrent la main sans échanger une parole. Leur impression avait été la même, mais ils se gardaient bien de l'exprimer, ne voulant pas manquer au respect du génie. Ils sortirent de la ville, toujours silencieux, et se trouvèrent bientôt sous de grands peupliers qui frémissaient au vent. « Voilà l'image du poëte, s'écria l'un d'eux; ses racines sont vigoureusement plantées dans la terre maternelle et sa tête s'élance dans le

Digitized by Google

ciel, les airs se jouent dans son feuillage frais, il est libre, il est fort, il est grand. » En face de ces peupliers, Stieglitz et son ami se jurèrent l'un à l'autre de poursuivre courageusement leur tâche, de demeurer éternellement fidèles à l'amour qu'ils avaient dans le cœur, d'être toujours vrais avec eux-mêmes, de rester toujours simples. Ils ne s'apercevaient pas qu'ils ne l'étaient guère en ce moment, et que le bon Jean-Paul, avec ses légers ridicules, pouvait encore leur donner des leçons de simplicité.

Après Jean-Paul, voici un autre maître de la poésie de ce temps-là, le vieux Voss, l'auteur de *Louise*. Stieglitz décrit avec émotion cette mâle physionomie, ce jeune homme de soixante-douze ans, jeune homme de corps et d'esprit, que les années ont à peine touché de leur aile. La maison qu'il habite à Heidelberg est bien celle qui convient au prince de l'idylle : c'est la campagne au milieu de la ville; de ses fenêtres il n'aperçoit que le Neckar et les montagnes, et autour de lui quelle sérénité joyeuse! quelle dignité patriarcale ! « Depuis longtemps, écrit Stieglitz à Charlotte, j'admirais Voss de toute mon âme. J'honorais en lui le soldat de la lumière et de la vérité, le promoteur des

Digitized by Google

sciences, l'écrivain qui a rendu tant de services à notre langue nationale, le traducteur inspiré des trésors de la Grèce, le noble chantre des choses simples et de la nature, et je m'étais fait de sa personne une image où la simplicité la plus vraie s'alliait à une dignité parfaite. Cette image, je la voyais maintenant devant moi... »

Accueilli par les poëtes, par Jean-Paul et l'auteur de *Louise*, comme un disciple bien-aimé, il trouvera le même empressement auprès des savants et des philosophes de Berlin. Le grand Hegel lui témoigne une tendresse paternelle; le géographe Charles Ritter, les maîtres de la philologie, Boeckh et Buttmann, lui ouvrent leur maison. Il est invité à toutes les fêtes de l'intelligence. Peu de temps après son arrivée à Berlin, le 2 juillet 1824, la société philologique allemande célébrait l'anniversaire séculaire de la naissance de Klopstock. Ce n'est pas d'hier, on le voit, que nos voisins aiment à se rappeler les dates fécondes de leur XVIIIe siècle et qu'ils consacrent pieusement leurs souvenirs. En 1824, en 1849, en 1859, le jour qui, cent années auparavant, avait donné à l'Allemagne l'auteur de la *Messiade*, l'auteur

Digitized by Google

de *Faust*, l'auteur de *Guillaume Tell*, a pris rang parmi les fêtes nationales. Le 2 juillet 1824, Henri Stieglitz assistait donc à cette fête de Klopstock, et il en traçait un curieux tableau à la confidente de toutes ses impressions. Chants et discours, comme on pense, n'y manquèrent pas. Ce qui intéressa le plus notre poétique voyageur, ce fut la présence de quelques vétérans de la science et des lettres, anciens amis de l'illustre mort. Il y avait là le célèbre astronome Bode, qui avait vécu de longues années avec Klopstock, et c'était plaisir de lui entendre conter maintes anecdotes sur le patriarche de la poésie allemande. Il y avait aussi le vieux Wolke, un maître de la science des langues germaniques, un prédécesseur des Grimm et des Lachmann, qui avait été lié d'une amitié étroite avec le chantre d'Abbadona. Ces fêtes de l'esprit se renouvelaient sans cesse pour Henri Stieglitz. Berlin offrait alors le spectacle d'une vie littéraire complète : d'un côté, une forte université où professaient les Hegel, les Boeckh, les Ritter, les Buttmann ; de l'autre, une pléiade de poëtes, d'humoristes, les uns déjà célèbres, les autres qui se produisaient avec un éclat tout juvénile.

Digitized by Google

Stieglitz était venu à Berlin pour y achever très-sérieusement ses études de philologue, et aussi pour s'initier à cette philosophie de Hegel, regardée alors par bien des esprits d'élite comme le dernier mot de la science humaine. Il vivait donc en étudiant, il suivait les cours, il rédigeait des cahiers de notes, mais il fréquentait aussi les représentants de la littérature libre. Au sortir d'une leçon de Hegel, il rencontrait l'ingénieux poëte Chamisso, il faisait connaissance avec Hoffmann, il assistait aux premières incartades d'Henri Heine, il s'entretenait avec Wilhelm Schlegel, avec le poëte romantique Lamothe-Fouqué, avec Alexandre de Humboldt. Tous ces talents si divers, il les jugeait d'un regard pénétrant et sûr. Cette sagacité est vraiment digne de remarque chez un esprit si jeune encore; on voit ce qu'Henri Stieglitz aurait pu faire si, au lieu de s'obstiner à la poésie, il s'était résigné à suivre sa vocation véritable. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand critique, d'un sympathique historien de la littérature et des arts. Il sentait vivement et jugeait avec finesse. Hoffmann, ce merveilleux conteur, Henri Stieglitz le comprend sans effort; il voit immédiatement sa valeur, et sans dissimuler

Digitized by Google

ses défauts, il le classe à son rang. Henri Heine, complétement inconnu encore, venait de lancer, pour ses débuts, quelques pièces de vers humoristiques dont les gens graves ne parlaient qu'avec dédain ; Stieglitz déclare qu'il y a là un poëte et un vrai poëte. Tous ses jugements attestent ainsi un esprit indépendant ; on voit l'homme qui pense à ses risques et périls et qui ne répète pas les opinions d'autrui.

Je ne sais s'il appréciait l'effrayante grandeur des doctrines de Hegel, car il n'était pas spécialement philosophe. A voir pourtant l'obstination acharnée qu'il apporte à l'étude du mystérieux maître, on s'aperçoit bien qu'il faisait mieux que soupçonner l'importance de ces théories et le rôle qu'elles devaient jouer dans la vie intellectuelle de l'Allemagne ; mais ce sont surtout les arts, la musique, la peinture, les représentations théâtrales, qui fournissent à Henri Stieglitz l'occasion de déployer son enthousiasme et son génie critique. C'était le moment où les drames de Calderon, de Shakespeare, popularisés par des traductions admirables, avaient pris possession de la scène allemande ; c'était l'époque où Weber traduisait avec tant d'originalité l'inspiration romantique de son pays. Il

Digitized by Google

faut entendre Henri Stieglitz juger tout ce radieux épanouissement du romantisme germanique pendant son séjour à Berlin. Quand il vient d'assister à un opéra de Weber, à un drame de Calderon, à une tragédie d'Henri de Kleist, il faut entendre, dans ses lettres à Charlotte, ses cris de joie mêlés de réflexions si vives, si lumineuses, et ses jugements définitifs si nettement formulés.

En même temps qu'il comprend si bien les romantiques, comme il aime le grand art classique et l'harmonie souveraine ! comme il parle de l'*Alceste* de Gluck, du *Don Juan* de Mozart, de l'*Iphigénie* de Goethe ! Goethe est son maître ; s'il n'a pas osé le visiter dans sa retraite de Weimar, il le voit partout en esprit, il suit partout sa trace ; l'Allemagne entière lui parle de Goethe au moment même où l'Allemagne semblait oublier le grand poëte, au moment où les générations nouvelles, par la voix de Wolfgang Menzel et de Louis Boerne, allaient lancer contre l'auteur de *Faust* des accusations si amères. Un jour, pendant une excursion en Westphalie, il va revoir sa ville natale, Arolsen, et là il rencontre un de ses compatriotes, le peintre Tischbein, que Goethe avait connu si

Digitized by Google

intimement en Italie. Dans les *Annales,* dans le *Voyage en Italie*, dans maintes poésies lyriques de Goethe, le nom de Tischbein revient sans cesse. Tischbein, l'auteur du grand tableau, si souvent reproduit par la gravure, qui représente Goethe en costume de voyage, assis et méditant sur une colonne renversée à l'entrée de la campagne romaine, Tischbein était surtout le peintre des détails de la nature ; il excellait à représenter les animaux et les plantes ; il aimait à les étudier un à un, comme un collectionneur qui range dans ses galeries de précieux spécimens du monde physique ; un cheval, un arbre, un rocher, il n'en demandait pas davantage, cela lui suffisait pour exécuter une œuvre intéressante. Goethe, grand collectionneur aussi de faits et d'observations de toute sorte, avait pu développer auprès de Tischbein ces dispositions de son esprit ; c'est du moins une conjecture très-sensée de la critique moderne, et je n'ai pas été médiocrement surpris de voir Henri Stieglitz, dès 1825, indiquer ce rapprochement sans hésiter.

« Toute la matinée, jusqu'à midi, écrit-il à Charlotte, je suis resté avec Tischbein. L'excellent homme mérite bien les témoignages que

Digitized by Google

Goethe lui a rendus. Il y a bien peu de peintres, parmi les modernes, qui aient saisi comme lui la nature, qui aient guetté ses manifestations les plus originales, et avec quel génie il sait représenter des choses insignifiantes en apparence, qui prennent entre ses mains un intérêt inattendu ! Un arbre, une branche, une feuille, une pierre, dont la forme présente tel ou tel aspect ; un oiseau qui vole, un lièvre ou un chien qui s'élance, l'âne qui chemine humblement ou le cheval aux fières allures, fournissent une riche matière à son pinceau. Ses animaux surtout méritent une mention à part, c'est vraiment la vie même. Certainement Goethe, inspiré de bonne heure par un besoin semblable d'étudier l'individu, a dû tirer un grand profit de son intimité avec un tel homme. Cela résulte aussi de tout ce que l'aimable vieillard m'a raconté de leur vie à Rome : oh ! combien de confidences qui me laissaient pénétrer dans leur âme ! tu penses si j'étais tout oreilles ! C'est ainsi qu'il me donna de très-curieux détails sur la manière dont Goethe composa son *Iphigénie ;* il était souvent dans une agitation extrême, il allait et venait, puis tout à coup il s'élançait hors de chez lui, il détruisait des parties entières de son œuvre, il

Digitized by Google

les refaisait, il créait enfin dans le trouble passionné de son âme cette œuvre qui nous remplit d'admiration et de sympathie, cette œuvre qui égale les plus beaux modèles de l'art grec, et qui, unissant à la perfection plastique la profondeur des sentiments, est certainement la première parmi les créations de ce genre; c'est la fleur de la beauté grecque et la fleur de la pensée allemande merveilleusement unies. »

Occupé ainsi de poésie et d'art, de musique et de peinture, de métaphysique et de philologie, Henri Stieglitz grandissait de jour en jour; mais c'était le critique et non le poëte qui se développait chez lui. Toutes les fois qu'il avait à montrer l'étendue de son savoir et la délicatesse de son jugement, il était assuré du succès. Le jour vint de subir les épreuves qui devaient lui marquer sa place dans les rangs de l'enseignement public; il fut interrogé par les plus illustres maîtres et les juges les plus redoutables. Quand un homme tel que M. Auguste Boeckh interroge un candidat sur la langue et la civilisation de la Grèce, quand un philosophe comme Hegel l'examine sur les lois de la raison et la marche des idées, quand des historiens comme Raumer et Ideler lui font débrouiller maints problèmes de chronologie,

Digitized by Google

maintes difficultés de l'histoire politique, il faut être bien sûr de soi pour ne pas trembler devant un pareil tribunal. Ces épreuves furent une sorte de triomphe pour Henri Stieglitz. Boeckh, Raumer, Ideler, le félicitèrent en amis, Hegel lui serra cordialement la main ; tous ces maîtres austères souriaient doucement au jeune poëte et semblaient lui dire tout bas : « Viens avec nous ; ta vocation, c'est la science. Renonce à tes ambitions poétiques, gardes-en seulement un amour plus sincère, un sentiment plus vif de la beauté ; ce sera ton guide dans nos régions sévères, ce sera pour toi un gage d'originalité parmi les maîtres de la critique. »

Ces avis salutaires, sa conscience les lui donna aussi plus d'une fois, et ce fut toujours en vain. Il était décidé à ne pas les entendre. Une autre voix, celle de l'orgueil ou du moins de l'illusion, l'entretenait dans ses chimères. Et puis Charlotte était là qui croyait remplir son devoir en protégeant le jeune poëte contre ses défaillances. Les découragements d'Henri Stieglitz étaient comme les avertissements de son esprit ; Charlotte les combattait au nom de la poésie, au nom de la gloire, et toutes ces flatteuses paroles dans la bouche de la brillante jeune fille eni-

Digitized by Google

vraient l'imagination du rêveur. Il luttait alors contre lui-même, et il s'acharnait à la poursuite de l'impossible; de là une agitation intérieure toujours plus vive chez lui, et qui se traduisait par une irritabilité singulière. Tantôt il se glorifiait le plus naïvement du monde, tantôt il s'indignait de ne pas se voir placé au premier rang des poëtes et traité comme un maître. Un soir, à souper, dans un salon de Berlin, Henri Stieglitz se trouva placé auprès d'un certain M. Gehe, poëte amateur que la poésie ne tourmentait guère. Vers la fin du repas, Hegel, qui s'était levé de table et qui passait auprès des deux convives, les aperçut et dit : « Ah! voilà les deux poëtes ensemble. » Stieglitz fut exaspéré de se voir associé à ce rimeur; il répondit avec une vivacité amère : « Seriez-vous bien content, monsieur le professeur, si quelqu'un, vous apercevant par hasard auprès de M. Krug, vous disait : Voilà les deux philosophes! » Faire la leçon à Hegel, dire une impertinence à son voisin de table, offenser le bonhomme Krug, qui n'était pas un penseur méprisable, — tout cela n'est qu'une bagatelle pour Henri Stieglitz quand sa vanité l'enivre.

Ces éloges qu'on ne lui prodigue pas avec assez

Digitized by Google

d'enthousiasme, cette place à part qu'on oublie de lui assigner, il se les donnera lui-même dans ses lettres à Charlotte. Au moment où il achevait en 1827 une série de poëmes qui devaient paraître six ans plus tard dans un grand recueil intitulé *Tableaux de l'Orient*, sa confiance en lui-même semble revenue tout entière. Il envoie ces vers à sa fiancée, et les lui vante avec un enthousiasme qui serait tout simplement risible, s'il n'y avait là toute autre chose que la puérile vanité d'un rimeur. Prenez-y garde; il est heureux, il triomphe, il affirme qu'il a écrit son chef-d'œuvre, il dit à Charlotte qu'en écrivant ces poëmes son âme était plongée dans une ivresse céleste et qu'elle jouira en les lisant des mêmes béatitudes : croyez-vous qu'il dise cela d'une voix bien assurée? Non, sa voix tremble; il a douté, il a peur, le malheureux! Il a par instants le sentiment très-net de son impuissance, et, voulant s'arracher à cette révélation terrible, il donne à Charlotte Willhoeft le ton des éloges qu'il est impatient de recevoir. Il y a, en un mot, au fond de cette âme ardente, une désolation secrète et une farouche inquiétude.

Ses amis s'en apercevaient bien, et lui-même ne s'en cachait qu'à demi. « Je me sens plus

Digitized by Google

calme, écrivait-il à sa fiancée. Hegel a donné de mes nouvelles à un de mes amis qui est à Paris en ce moment, et il lui dit que j'ai bien plus de calme, de sérénité... Aucun éloge ne pouvait m'être plus agréable; c'est à ce but que tendaient tous mes efforts. » Hélas! ces périodes de sérénité n'étaient pas longues. Pour que la paix pût rentrer à jamais dans cette âme dévoyée, il aurait fallu que Stieglitz eût le courage de dire : « Je ne serai pas un grand poëte, je n'éblouirai pas le monde par les inventions de mon génie, on ne me nommera pas auprès de Shakspeare ou de Goethe; mais je suis passionné pour le beau, j'expliquerai les mystères de l'art, je commenterai les esprits créateurs et je servirai la culture morale de l'humanité à la place que m'assigne la Providence. » Henri Stieglitz ne l'a pas voulu, et il a continué à se débattre douloureusement au milieu des contradictions de son intelligence.

Ajoutez à cela que pour épouser Charlotte Willhoeft il avait dû se faire une position, et que les places par où il débutait dans la carrière des lettres étaient bien peu en rapport avec les ambitieuses prétentions d'un poëte. Pourvu d'un petit emploi à la bibliothèque de Berlin, puis

Digitized by Google

chargé d'une classe au gymnase, il souffrait, non pas de remplir des fonctions trop modestes, mais de perdre ses loisirs et d'être retenu loin des sphères sublimes où aspirait son imagination. Ces nécessités de la vie aigrissaient encore son humeur. Il ressentit bientôt les premières atteintes d'une maladie grave; l'exaltation et les douleurs de son intelligence avaient exaspéré chez lui le système nerveux, et ses nerfs ébranlés réagissant sur l'intelligence, la source de son mal se renouvelait sans cesse. Abattu et irrité à la fois, attribuant à des causes tout extérieures cette impuissance, cette paralysie poétique, qu'il aurait dû s'expliquer depuis longtemps s'il avait eu plus de clairvoyance et de modestie, il n'avait plus qu'un seul refuge dans le monde, l'amour et l'admiration de Charlotte. Aussi ses lettres, déja si ardentes au début, prennent-elles dans les derniers temps un caractère particulier d'exaltation. La douleur y perce à chaque ligne; il y a des instants où le désespoir éclate : « O Charlotte! je ne suis plus moi-même; vais-je devenir une ombre, une moitié d'homme, moi qui ai en horreur tout ce qui est incomplet, inachevé, tout ce qui n'existe qu'à demi?... Ici tout est sans couleur et sans vie. Ton amour seul est pour

Digitized by Google

moi lumière, floraison, sonorité. Me rendras-tu mon âme quand je te presserai dans mes bras? Il le faudra bien, je n'en ai plus maintenant... » Quels ravages ont faits dans l'intelligence d'Henri Stieglitz ces cinq années d'études mal dirigées et d'exaltation solitaire! En 1823, il partait heureux, inspiré, plein de vie et d'espoir; il revient en 1828 sombre, malade, farouche, frappé d'inertie morale, et il crie à sa fiancée : « Me rendras-tu mon âme? »

Digitized by Google

III

Me rendras-tu mon âme? C'est la question sinistre qui domine la seconde partie de cette histoire. Henri Stieglitz arrive à Leipzig, au mois de juillet 1828, pour épouser sa fiancée; la cérémonie terminée, ils doivent partir tous les deux, visiter les bords du Rhin, parcourir la Westphalie, le Hanovre, et, de ville en ville, s'acheminer jusqu'à Berlin, où Stieglitz est rappelé par ses fonctions au commencement d'octobre. Ce jour, qu'ils invoquaient depuis cinq ans l'un et l'autre avec une sorte d'impatience fiévreuse, le voici qui se lève enfin. Hélas! quel désenchantement! Le poëte l'a dit :

L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.

La réalité qui s'offre à eux subitement avec une clarté désespérante, c'est la situation qu'ils se cachaient dans les effusions de leurs lettres, ou dont ils espéraient triompher. Désormais plus

Digitized by Google

d'illusions et plus d'espoir. Charlotte voit très-nettement ce qu'elle avait soupçonné plus d'une fois : la maladie intellectuelle d'Henri, ses alternatives de surexcitation et de langueur, sa lutte secrète et impuissante contre la nature de son esprit, enfin la méprise où il s'obstine en se croyant un grand poëte. Henri, de son côté, devine la pensée de Charlotte, malgré le soin qu'elle met à la cacher; il n'espère plus être sauvé par elle, et à l'heure où une nouvelle existence devrait commencer pour lui, il se sent la mort au fond de l'âme.

Douloureux contraste! Charlotte Willhoeft a vingt-deux ans; elle est belle, elle est admirée de tous pour sa grâce si chaste, pour son esprit si riche, et l'heureux jeune homme qui possédera ce trésor excite bien des pensées d'envie; Henri Stieglitz a vingt-cinq ans, on l'admire aussi pour ses qualités brillantes, on parle de son avenir d'écrivain. Qu'ils font plaisir à voir, ce fier jeune homme, cette belle jeune fille, et au milieu de quelles sympathies cordiales ils s'avancent tous deux vers l'autel! Eh bien, sous ces apparences de bonheur il y a des misères sans nom. Ce jeune homme à qui paraît sourire une destinée si radieuse, c'est un mourant incliné

Digitized by Google

déjà sur son tombeau; cette jeune femme que vous croyez si fière d'épouser un poëte et de s'associer à sa gloire, elle n'est que l'infirmière d'un malade condamné, la gardienne d'un fou; elle le sait, elle sent qu'elle en devient folle elle-même, et de sinistres pensées la dévorent. Les voilà mariés; ils montent en voiture et partent pour les contrées du Rhin. Un de leurs amis, qui a reçu les confidences de Charlotte, nous les peint vivement dans ce premier tête-à-tête désolé : ils étaient là, silencieux, mornes, et comme étrangers l'un à l'autre, au moment où le fouet du postillon enlevait les chevaux, au moment où le jeune époux est si heureux d'emporter sa conquête!

Dès ce jour, ce fut pour Charlotte une vie de luttes, d'efforts, de préoccupations continuelles, un dévouement de toutes les heures. Généreuse et spirituelle comme elle était, elle eut bientôt dissimulé ses tristesses. L'inquiétude n'avait pas laissé de traces sur ce visage charmant. Elle souriait, elle était heureuse, elle récitait les vers d'Henri et lui en demandait de nouveaux. Dire toutes les délicatesses de son amour, toutes les ruses charmantes de sa piété conjugale, ce serait chose impossible. Elle feignait l'espérance et la

Digitized by Google

foi, avec quelle grâce irrésistible! Bientôt, à force de répéter ce rôle et de le jouer avec son cœur, elle y fut prise elle-même; elle croyait son mari sauvé, elle le voyait renaître à l'enthousiasme et concevoir de nouveau ses ambitieux projets. « Que j'étais insensée, se disait-elle, de me tourmenter de la sorte! Ce n'était qu'une crise; elle est finie, grâce à Dieu, et ce génie poétique qui me ravissait il y a cinq ans, ce génie dont il a donné tant de preuves timides, va se montrer dans la plénitude de sa force. N'est-ce pas le sort des grands poëtes de souffrir ainsi, de voir parfois leur imagination se voiler? Un esprit médiocre est toujours semblable à lui-même, et ne connaît pas de telles angoisses. C'est à moi d'entretenir chez lui cette pure ardeur et de chasser les démons. Ma vie a un but, mon rôle va commencer! » Et dès le lendemain ce réveil d'un jour laissait le malheureux poëte plus abattu, plus désespéré qu'auparavant.

Après leur voyage aux provinces rhénanes, Henri et Charlotte Stieglitz s'étaient établis à Berlin. Henri avait repris ses fonctions, il faisait sa classe au Gymnase et passait de longues heures à la bibliothèque. En même temps il préparait

Digitized by Google

son grand recueil poétique, ces *Tableaux de l'Orient*, dont plusieurs parties avaient paru çà et là, et qui, réunis dans un vaste cadre, devaient former en quelque sorte le premier chant de l'épopée humaine au XIXe siècle. Il travaillait aussi à un drame intitulé *Sélim III*, dans lequel il voulait exprimer son opinion sur l'empire turc et sur les chefs qui avaient essayé de le transformer. Ce n'étaient pas des pensées vulgaires qui occupaient l'imagination d'Henri Stieglitz, c'étaient malheureusement des pensées vagues et confuses. Cet esprit si vif, si lumineux, quand il jugeait les œuvres des grands artistes, semblait se couvrir d'un voile dès qu'il voulait produire. Le critique avait des idées, le poëte n'avait que des instincts, instincts élevés et nobles, qui languissaient faute de séve. Aussi, lorsque, fatigué de ses longues séances à la bibliothèque, il rentrait chez lui, avide de travaux plus brillants, impatient de s'élancer dans le domaine de l'idéal, cette ardeur se dissipait bien vite devant les difficultés de l'art. Il n'avait que des désirs et point de force. Charlotte du moins accomplissait vaillamment sa tâche; elle luttait contre cette maladie terrible, et plus d'une fois elle put croire qu'elle triompherait. Mais comment

Digitized by Google

peindre son martyre? Comment raconter ses alternatives d'espoir et de découragement? Pendant les cinq premières années de son mariage (1828-1833), elle a sauvé le moribond et lui a fait traverser victorieusement les plus effroyables crises. Si Henri Stieglitz a pu terminer ses *Tableaux de l'Orient*, c'est que Charlotte lui tenait la main, c'est qu'elle le relevait sans cesse, c'est qu'elle le disputait à la mort, au désespoir, à la folie, avec un dévouement aussi ingénieux qu'obstiné. Le meilleur remède, assurément, pour Henri Stieglitz, c'eût été de renoncer à ses ambitions, de ne pas s'acharner à une œuvre impossible, de rentrer simplement dans les voies de sa nature. Charlotte pouvait-elle lui donner ce conseil? Non, il était trop tard; l'inertie de l'infortuné songeur avait fait de tels progrès que, s'il tenait encore à la vie intellectuelle, c'était par cet amour insensé de la poésie. Qui eût brisé cette attache l'eût plongé dans l'abîme.

Enfin ses *Tableaux de l'Orient* étaient terminés; le premier volume avait paru à Leipzig en 1831, le quatrième en 1833. Ce ne fut pas un succès comme l'avait rêvé le jeune poëte à l'époque où il suivait les cours de Boeckh et de Hegel, ce ne fut pas non plus une chute. Henri

Digitized by Google

Stieglitz prenait un rang distingué parmi les poëtes de second ordre. Un de ses principaux mérites, c'était la mélodie du langage; on reconnaissait dans le maniement du rhythme et l'ordonnance des paroles le musicien qui appréciait si parfaitement Mozart. L'imagination de l'auteur, assez vive bien que nullement créatrice, c'est l'imagination de l'érudit qui s'échauffe à la suite d'une lecture. Stieglitz connaît tous les voyageurs qui ont visité l'Inde et la Perse; ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont raconté en prose, il le chante après eux en vers sonores, et s'il ne nous donne pas une image originale de ses propres sentiments, comme Goethe dans le *Divan oriental-occidental*, il réussit du moins à tracer l'exacte peinture des contrées et des peuples. Une seule fois peut-être, dans les pièces sur la vallée de Cachemire, des impressions personnelles viennent ajouter un intérêt vivant au charme un peu superficiel de ses tableaux; il écrivait ces vers à l'époque où, fiancé avec Charlotte Willhoeft, il vivait loin d'elle à Berlin, et l'invoquait comme sa libératrice. Quelque chose des transports du rêveur a passé dans les pages que nous signalons; ces chants sur la vallée de Cachemire sont le poëme de son amour.

Digitized by Google

Quelle est cependant la pensée genérale qui domine et relie tous ces tableaux si variés? Il n'est pas facile de la deviner. On reconnaît bien çà et là l'ancien auditeur de Hegel; il est évident que Stieglitz a entendu l'illustre maître dans ses leçons sur la philosophie de l'histoire, et qu'il lui emprunte plus d'une idée sur le rôle de la civilisation asiatique; tout cela est bien vague néanmoins, et dans ce vaste panorama le regard ne sait où s'arrêter. Ce n'est pas l'antique Orient que le poëte a voulu peindre, c'est l'Orient moderne, et très-souvent celui du XIXe siècle; voici des Grecs, des Turcs, des Persans, des Arabes, des Hindous, des Chinois, tous caractérisés assez nettement, et la variété du dessin, sinon l'éclat des couleurs, révèle une main habile. Les Chinois surtout, non pas les sages Chinois tant admirés de Voltaire, mais les Chinois formalistes, prosaïques, baroques, si vivement flagellés par Hegel, sont mis en scène avec une verve inattendue. Un savant philosophe hégélien du centre gauche, M. Rosenkranz, qui est en même temps un excellent juge littéraire, a signalé ce tableau de la Chine moderne comme la partie la plus remarquable de l'œuvre d'Henri Stieglitz. En m'associant très-

Digitized by Google

volontiers aux éloges de M. Rosenkranz, je demanderai toujours quel est le sens de cette fantasmagorie. Un demi-poëte, un demi-philosophe, voilà ce que nous montre après tant d'études sérieuses et de brillantes promesses cet élève chéri des Boeckh, des Hegel, des Bouterweck, qui aurait pu, lui aussi, devenir maître à son tour et illustrer la critique.

Henri Stieglitz fut-il mécontent de l'accueil un peu froid que reçut son panorama de l'Orient? ou bien se disait-il à lui-même que c'était là une œuvre manquée? Ses irritations nerveuses, ses accès d'humeur noire et de paralysie morale, interrompus quelque temps, reparurent bientôt plus douloureux que jamais. C'est alors que Charlotte lui conseilla de quitter ses fonctions de bibliothécaire, sa place de professeur, et de partir pour la Russie. Ils avaient des parents à Saint-Pétersbourg, et Charlotte savait qu'ils trouveraient auprès d'eux une généreuse assistance. « Il faut, écrivait-elle à son mari, — car pendant les longues heures où Henri restait à la bibliothèque elle passait son temps à écrire, à tracer des plans, à lui préparer maintes surprises qui devaient réveiller son ardeur, — il faut te mettre en mesure de faire un cours d'his-

Digitized by Google

toire littéraire comparée. Tu chercheras une place dans quelque université russe;... pendant les vacances, nous voyagerons, nous irons en Allemagne ou en Italie. Tu feras de nouveaux poëmes, et comme tu seras loin de ton pays, tu y penseras avec regret, avec amour, et cet amour enflammera ton inspiration. L'Allemagne sera ta fiancée, ta fiancée qu'une longue distance séparera de toi, et tu lui adresseras de brûlantes déclarations d'amour. Établi en Russie, tu n'en seras que plus présent au cœur de l'Allemagne, tu seras un vrai poëte allemand. Tu attireras des compatriotes qui voudront suivre ton exemple, et qui sait si dans une dizaine d'années nous n'aurons pas autour de nous tout un cercle d'amis venus de la terre natale? Il n'est pas nécessaire que nous soyons à Saint-Pétersbourg, je demande seulement une bonne université russe. Tu feras une leçon par jour, pas davantage. Qui nous arrête? Essayons au printemps prochain, allons faire à Saint-Pétersbourg une première tentative. C'est la lettre de ton oncle qui a fait naître en moi tous ces projets. Quelle tâche que celle-là! enseigner la littérature allemande à la Russie, être un missionnaire de l'esprit humain, et en même temps créer des œuvres

Digitized by Google

nouvelles, faire fleurir ton jardin de poésie! Je me mets à ta place, et cette idée me transporte. Tu aurais là un rôle vraiment original. Veux-tu? Oui. O Dieu bon, bénis notre projet! fais descendre sur Henri l'inspiration féconde dans tes contrées du nord!... Pourquoi nous en coûterait-il de partir? N'est-il pas présent en tout lieu, celui qui est la source de la vie et de l'esprit, celui qui est le bienfaiteur immortel dans ce monde et dans l'éternité? »

Ils partirent aux premiers jours de l'été. Henri n'avait pas donné sa démission des places qu'il occupait à Berlin, il avait obtenu seulement un congé de plusieurs mois, et il en profita pour voir assez complétement la Russie. Son oncle, le baron Stieglitz, banquier à Saint-Pétersbourg, les reçut à bras ouverts. C'était un homme instruit, libéral, très-dévoué à son neveu, et qui avait pour sa nièce une tendre admiration. Si les projets de Charlotte ne se réalisèrent pas, si Henri Stieglitz ne trouva pas une chaire à l'université de Dorpat ou de Moscou, il retrouva du moins en Russie une partie de ses forces et de sa santé. La vue d'un pays nouveau, l'étude des mœurs, le mouvement, l'exercice, tout cela éveillait son esprit et l'arrachait à ses

Digitized by Google

sombres pensées. Le poëte des *Tableaux de l'Orient* aurait eu besoin d'une vie active; sa vocation poétique, puisqu'il voulait absolument être poëte, c'était de courir le monde et de le peindre en courant.

Plusieurs mois encore après son retour à Berlin, il ressentait vivement la salutaire action de ce voyage. « Henri est devenu un autre homme, écrivait Charlotte au baron Stieglitz; il fait gaiement son travail de la bibliothèque, l'atmosphère des livres n'exerce plus d'influence malsaine sur son esprit, il a maints projets dans la tête, et déjà il s'est mis vaillamment à l'œuvre; j'espère que cette bonne veine va durer. » Comment ces espérances s'évanouirent-elles si promptement? Au mois de février 1834, Charlotte commençait une lettre par ces mots mélancoliques, empruntés au *Don Carlos* de Schiller : « Les beaux jours d'Aranjuez sont passés. » Le mal d'Henri venait d'éclater de nouveau avec une violence terrible. Un écrivain distingué, M. Théodore Mundt, qui voyait intimement Henri et Charlotte Stieglitz pendant cette douloureuse période, nous a laissé sur l'état de son ami des indications discrètes, voilées, et toutefois très-significatives. Il est impossible de dou-

Digitized by Google

ter que la maladie du pauvre poëte ne fût bien plutôt morale que physique; c'était l'esprit du moins, c'étaient les surexcitations et les mécomptes de l'esprit qui avaient causé les souffrances corporelles, et s'il était urgent de soigner ce corps si violemment ébranlé, il fallait surtout attaquer le mal à la racine en cherchant un remède pour l'âme. « L'exaltation de la sensibilité, dit M. Mundt, avait rompu l'harmonie naturelle, et livré la Psyché intérieure aux caprices désordonnés du sang. » Charlotte aussi, on le voit par ses lettres, était persuadée qu'il fallait agir sur l'âme. Elle commença toutefois par le traitement externe, si l'on peut ainsi parler; les médecins avaient conseillé au malade les bains de Kissingen, joli village de Bavière, situé sur les bords de la Saale, et dominé par les ruines du château de Bodenlauben. Ils y passèrent six semaines (août et septembre 1834). « Au moment de son départ, ajoute le témoin que j'ai cité, mon pauvre ami était comme un enfant malade, sans courage, sans énergie, passivement résigné à la mort. Il ne savait plus rien faire par lui-même; quand ils arrivaient dans une ville, et qu'on ne trouvait pas immédiatement une chambre d'hôtel pour les recevoir, il restait immobile

Digitized by Google

dans la rue et se mettait à pleurer. » Les eaux de Kissingen ne changèrent presque rien à la situation du malade ; si les douleurs du corps étaient moins vives, l'affaissement intellectuel et moral n'avait point diminué. Toujours même inertie, même impuissance à reprendre possession de soi-même. Charlotte avait épuisé tous les moyens de ranimer cette âme engourdie : « Si cette léthargie se prolonge, se disait-elle, tout est fini pour jamais. L'heure dicisive est venue ; n'y eût-il qu'un remède pour l'arracher à la mort, quel qu'il soit, je l'emploierai. »

Un médecin avait-il dit devant Charlotte qu'une vive secousse morale pourrait triompher de cette paralysie ? était-ce une idée qu'elle avait conçue elle-même, à force d'observer les péripéties du mal ? On a pu lui suggérer cette pensée ; il est certain qu'elle l'a nourrie, qu'elle l'a développée avec une ardeur et une persévérance singulières. Elle étudiait pour ainsi dire ce moyen de guérison ; elle faisait des expériences en petit avant d'aller jusqu'au bout de son système. Un jour, pendant une promenade, Henri Stieglitz s'était assis sur un tronc d'arbre, et il demeurait plongé dans une sorte de stupeur ; Charlotte, qui l'accompagnait, l'abandonna tout à coup, le

Digitized by Google

laissa seul et s'en revint à la ville. Le lieu était solitaire; au bout de quelque temps, le malade comprit que sa femme n'était plus là. Réveillé soudain, il se leva, regarda autour de lui, sembla reprendre possession du monde et de lui-même, sentit enfin l'obligation de vivre et revint à sa maison dispos, alerte, heureux d'avoir vécu.

L'expérience avait réussi, Charlotte ne l'oublia pas. Cette idée d'une secousse, d'une nécessité salutaire à subir, se retrouve sans cesse dans les notes écrites de sa main, quelquefois même dans ses lettres à son mari. Soit qu'elle délibère avec elle-même, soit qu'elle s'adresse au pauvre malade, des paroles à demi voilées annoncent l'approche d'un malheur, d'une séparation peut-être, qui forcera Stieglitz à redevenir un homme. Après l'inutile voyage à Kissingen, quand elle eut vu l'état du malade empirer de jour en jour, quand elle eut vu les douleurs physiques s'apaiser et au contraire la maladie morale, la paralysie intellectuelle, continuer ses effrayants progrès, la pensée sinistre qu'elle couvait depuis longtemps lui apparut d'heure en heure comme le seul moyen de salut pour son mari, et par conséquent comme une impérieuse obligation

Digitized by Google

pour elle-même. C'est alors que la malheureuse exaltée, voulant préparer Henri Stieglitz, lui adressait devant M. Mundt ces paroles, très-sages en apparence, dont le sens terrible ne fut connu que plus tard : « Nous sommes dans la vie comme les soldats dans la bataille. Il faut regarder la mort en face, à tout instant il faut être prêt à la recevoir. Viendra le moment où l'un de nous deux tombera. Si c'est moi que frappe la première balle, alors, mon bon, mon cher camarade, garde toujours ton rang, marche, marche toujours, avec un nouveau courage et une vigueur nouvelle. »

Avant de se résoudre à l'acte horrible qui fascinait son esprit comme l'idée d'un dévouement glorieux, Charlotte avait longtemps débattu le pour et le contre avec une logique passionnée. Ses lettres, ses notes, des fragments intimes, maintes pages rassemblées par des mains amies, composent pour le lecteur attentif une sorte de délibération solennelle et lugubre. On dirait le monologue d'une héroïne de tragédie, à la fin du quatrième acte, au moment qui va précipiter la catastrophe. « C'est moi, se dit Charlotte, qui suis cause de toutes les tortures de son esprit. Né poëte, il avait besoin de

Digitized by Google

rester longtemps jeune et de laisser fleurir son imagination au grand air, sans souci des choses matérielles de la vie. Quel âge avait-il quand il m'a aimée? Vingt ans à peine, et aussitôt, pour se marier avec moi, il s'est astreint à de durs labeurs, il a conquis à la sueur de son front la place qui devait nous faire vivre, et cette place, pour lui, c'était une étouffante servitude. Il se croyait assez fort pour entretenir en lui l'inspiration au milieu des vulgaires soucis de son emploi; cette lutte de l'idéal et de la réalité a brisé le cerveau du poëte. L'inspiration s'est enfuie, et il en est devenu fou de douleur. Ah! j'ai été son mauvais génie, moi qui avais l'ambition de lui donner des ailes! C'est à moi qu'il a sacrifié sa gloire. Puisque je peux aujourd'hui lui rendre la santé, la force, l'ardeur, l'inspiration, tout ce qui semble l'abandonner à jamais, comment hésiterais-je? Ce n'est pas trop de ma vie pour acquitter ma dette. Je mourrai, il le faut; Henri souffrira, mais il est digne de souffrir, et du sein de cette souffrance renaîtra son génie. Si pourtant..., terrible doute! si mon sacrifice allait être inutile; si ma mort ne réussissait pas à vaincre sa léthargie, à le régénérer dans l'amertume et dans les larmes!... Non, non, c'est im-

Digitized by Google

possible! Henri n'est pas un égoïste, encore moins un stoïcien superbe; le cœur est tout chez lui, c'est là qu'il faut l'atteindre pour le réveiller tout entier. Vingt fois, cent fois, j'ai fait l'épreuve de mes idées sur ce point; je sais où je vais, je sais où je frappe. » Ainsi, en son délire, s'exaltait l'insensée; ainsi aveuglée par ses sophismes, l'ardente et généreuse folle ne reculait pas devant le suicide pour accomplir ce qu'elle croyait un devoir.

Dès que son parti fut pris, une joie radieuse illumina son âme. Elle annonçait à tous la prochaine guérison du poëte, au moment même où ses amis commençaient à s'inquiéter de la persistance du mal. Partis de Kissingen vers la fin de septembre, Henri et Charlotte, avant de rentrer à Berlin, avaient passé un mois à voyager dans le nord de l'Allemagne; ils étaient allés à Hanovre, à Arolsen, pour voir la famille d'Henri, et partout on avait remarqué la confiance de Charlotte. Quand elle revient à Berlin, elle était toute joyeuse. Elle rentra dans sa maison comme si elle eût rapporté de son voyage ce qu'elle cherchait depuis longtemps, le salut de son mari, la santé de son corps et de son âme. A la servante qui vint lui ouvrir la porte, ses pre-

Digitized by Google

mières paroles furent celles-ci : « Courage! courage! nous allons commencer une vie nouvelle! » Singulière joie sans doute, joie fébrile, inquiétante; mais qui pouvait soupçonner tout ce qu'elle cachait d'horrible!

Deux mois s'écoulèrent. Charlotte n'avait fait que se confirmer de jour en jour dans son projet. Le 29 décembre, elle devait assister à une de ces soirées musicales si appréciées en Allemagne, où les œuvres des grands maîtres sont religieusement exécutées devant un public choisi; vers six heures, elle prétexta une grande lassitude et décida son mari à partir seul. « Je reviendrai bientôt, dit Henri. — Non, non, lui dit-elle avec insistance, il faut que tu entendes le concert jusqu'au bout. C'est une expérience à faire; il faut essayer une fois encore si tu peux écouter de la musique sans que ton repos en souffre. Efforce-toi de supporter ce Beethoven qui t'agite si violemment, lutte avec le puissant maître, et ne te laisse pas dompter par lui. Entends-tu? sois calme, mon Henri! sois calme, et reviens avec calme à la maison. Que deviendras-tu, maintenant qne nous avons fait tout ce qui pouvait te guérir? Tu n'as plus de ressources que dans la résignation. Il faut donc que tu sois

Digitized by Google

calme, que tu t'exerces à te posséder toi-même. Quand l'homme a sacrifié tout ce qu'il avait de plus précieux, alors seulement il gagne la délivrance et la paix. La paix ! la paix ! n'est-ce pas pour la donner aux hommes que notre Seigneur a fait le sacrifice de sa vie ? »

Ce furent ses dernières paroles ; Henri, qui s'en souvint plus tard, n'y fit guère attention au moment où elles sortirent de sa bouche. Elle avait d'ailleurs, et depuis quelque temps surtout, l'habitude de prononcer des sentences bizarres, mystérieuses, comme pour réveiller cette intelligence assoupie et l'obliger à réfléchir. Il n'y eut pas d'autres adieux. On eût dit que, décidée a en finir, elle était impatiente de voir partir son mari ; ce fut elle qui lui donna le signal en lui tendant la main. Henri pressa la main de Charlotte, l'embrassa au front, et sortit.

Charlotte était seule. C'était à sept heures qu'Henri s'était rendu au concert, et il devait en revenir vers neuf heures. Elle avait deux heures devant elle pour accomplir sa résolution. Il est impossible de croire qu'elle ait hésité un seul instant ; point d'indécision, point de hâte non plus ni d'excitation fébrile. Tout atteste que ce calme effrayant ne s'est pas démenti une minute.

Digitized by Google

M. Mundt, qui, le soir même, à titre d'ami, a pu faire une sorte d'enquête dans la maison désolée, M. Mundt, qui a recueilli tous les indices, consigné tous les témoignages, suit Charlotte pas à pas, pour ainsi dire, pendant ces deux terribles heures.

Voyez-la, elle est assise devant ce bureau où tant de fois, pendant que son mari était absent, elle lui écrivait des notes, des pensées détachées, des plans de voyage ou de vie nouvelle, maintes fantaisies en prose ou en vers qui devaient le surprendre au retour, l'égayer, le réveiller; elle est assise, elle lui écrit ses adieux et ses recommandations dernières. L'écriture est ferme, les lettres sont grandes et nettement dessinées; elle veut frapper l'œil d'Henri en même temps qu'elle va frapper son âme; elle veut que ce soit là un testament durable, un testament qui sera consulté plus d'une fois, et que les pleurs n'effaceront pas. C'est un adieu et une règle de conduite. Elle est persuadée que cette lettre de mort contient un germe de vie, et elle s'applique à la tracer avec un soin superstitieux. L'obstination de sa folie n'empêche pas cependant que le cœur de la femme, de la compagne dévouée, ne réclame encore ses droits; plus d'une larme, on

Digitized by Google

le voit bien, a mouillé çà et là ces lignes impérieuses. Son testament achevé, elle se lève, quitte le salon et entre dans sa chambre. Elle ferme les portes, puis procède tranquillement à sa toilette de nuit. Elle se lave le visage, arrange sa coiffure, et enferme ses cheveux sous le bonnet le plus joli et le plus blanc qu'elle ait trouvé. Son peignoir aussi est d'une blancheur éclatante; elle veut mourir décemment, et que son image reste, dans la mémoire d'Henri, noble encore et gracieuse au sein de la mort. Henri avait acheté un couteau-poignard le jour où il était parti avec elle pour les bords du Rhin, le lendemain de leur mariage, au mois de juillet 1828; elle tient ce poignard à la main, et elle entre dans son lit. Dès qu'elle est couchée, que sa tête repose sur l'oreiller, et que sans doute elle a adressé à Henri un dernier souvenir avec une invocation suprême à Dieu, elle appuie la lame d'acier sur sa poitrine et se l'enfonce profondément dans le cœur. Ensuite elle retire le poignard sanglant et le place auprès d'elle sur le lit. De sa main droite, elle couvre sa blessure; de la gauche, elle attire le drap jusqu'au-dessous de son visage, et reste là, immobile, attendant la mort en silence. Pas un cri, pas un soupir, ne

Digitized by Google

s'échappa de sa poitrine déchirée. A la fin cependant, toute l'énergie de son âme ne put contenir d'involontaires gémissements : sa respiration haletante, suffoquée, la trahissait malgré elle. La servante qui veillait dans l'antichambre accourt aussitôt, essaye vainement d'ouvrir, et appelle des voisins à son aide. Quand on enfonça la porte, Charlotte Stieglitz venait d'expirer.

Digitized by Google

IV

Pourquoi le neveu d'Henri Stieglitz a-t-il réveillé ces affreux souvenirs en publiant la correspondance du poëte avec sa fiancée ? En vérité, je ne saurais le dire. Si M. Louis Cürtze a voulu honorer la mémoire d'Henri Stieglitz et repousser les accusations calomnieuses dont il a été l'objet, sa sollicitude est bien tardive, il y a longtemps qu'elle n'était plus nécessaire. Je sais bien qu'après le fatal événement dont nous venons de parler, bien des esprits se mirent à glorifier Charlotte comme une héroïque victime. C'était le moment où le saint-simonisme venait de pénétrer dans la littérature de nos voisins ; les écrivains de la *Jeune Allemagne* prêchaient sur tous les tons l'émancipation de la femme et la réforme de la société ; le suicide de Charlotte Stieglitz offrait un texte commode à ces rêveurs, et les déclamations ne manquèrent pas. Quel

Digitized by Google

monde, s'écriait-on, que celui où une femme telle que Charlotte Stieglitz, un cœur si pur, une âme si belle, une intelligence si riche, est obligée de chercher un refuge dans la mort pour échapper à une situation intolérable! Ces non-sens, et bien d'autres encore, étaient presque devenus un lieu commun dans la littérature sentimentale de 1835 à 1840. M. Théodore Mundt, qui s'est distingué depuis cette époque par de solides travaux, M. Mundt, alors un des chefs de la *Jeune Allemagne*, ne craignait pas de présenter Charlotte comme une sainte dont le christianisme de notre siècle a droit de s'enorgueillir. Il traitait de pharisiens ceux qui réprouvaient son crime, et s'écriait avec emphase : « Il y a ici bien plus que la Lucrèce romaine qui sacrifia sa vie au sentiment de l'honneur, et dont poëtes et peintres ont livré de si belles images à notre admiration. Ce n'est pas d'admiration qu'il s'agit à l'égard de Charlotte, non; il faut contempler avec une émotion sainte un type sublime de l'humanité, un être plein de vie, orné de tous les dons, à qui le sentiment chrétien donne la force de se précipiter dans la mort. » Bien que M. Théodore Mundt ne dise rien de fâcheux assurément sur le compte d'Henri Stieglitz, il

Digitized by Google

résulte de toutes ces phrases pompeuses, que Charlotte avait souffert, qu'elle n'avait pas trouvé dans son mariage ce qu'elle avait le droit d'en attendre, que par conséquent Henri Stieglitz était coupable ; et peu à peu, en effet, cette opinion s'accrédita : on affirmait que Charlotte avait été longtemps victime des violences de son mari. Cette opinion, née dans un moment où l'esprit public est naturellement porté à des conjectures de toute sorte, ne tarda pas cependant à se dissiper ; on sut bientôt qu'Henri Stieglitz avait toujours aimé Charlotte, que Charlotte l'aimait aussi, que sa mort même serait inexplicable sans cet amour, et M. Louis Cürtze, en fournissant de nouvelles preuves sur ce point, n'a rien ajouté à ce qu'on savait déjà. Quel est donc l'intérêt de sa publication ? Un intérêt très-vif, dont M. Louis Cürtze ne paraît pas s'être rendu compte. Il a donné sans doute, et c'était là son intention, des détails charmants sur l'esprit d'Henri Stieglitz, sur ses rêves de jeunesse, sur son enthousiasme de la poésie et de l'art ; mais il nous a fourni en même temps, et je crois qu'il n'y songeait guère, le moyen de connaître avec plus de précision les égarements de ces deux âmes ; il nous a permis de comprendre

Digitized by Google

que si Henri et Charlotte Stieglitz s'aimaient beaucoup, ils ne s'aimaient pas de l'amour vrai ; il a obligé enfin la critique littéraire et morale à juger bien plus sévèrement qu'on ne le faisait jadis les deux héros de cette douloureuse histoire.

Le mal d'Henri Stieglitz, la faute qui a désolé sa vie, c'est la vanité unie à l'entêtement. Il se croyait poëte, il se croyait appelé à égaler un jour les créations des plus grands maîtres, parce qu'il avait un vif sentiment du beau, et malgré des avertissements sans nombre, il s'est obstiné à suivre une voie qui n'était pas la sienne. Il y a longtemps que la sagesse antique a dit au poëte : Consultez vos forces, ne chargez pas vos épaules d'un poids qu'elles ne pourront soulever.

> Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
> Viribus, et versate diù quid ferre recusent,
> Quid valeant humeri.

Si Henri Stieglitz eût écouté ces conseils, il se serait épargné bien des tortures morales, et ses brillantes facultés eussent trouvé leur emploi. Aimait-il véritablement Charlotte Willhoeft? Les détails que nous avons donnés ne

Digitized by Google

laissent guère de doute sur ce point; c'était lui-même qu'il aimait, c'était sa propre image, poétiquement transfigurée, qu'il était heureux de contempler, comme dans un miroir, dans l'enthousiasme trop confiant de la jeune femme. Charlotte, à son tour, était-elle aussi dévouée qu'elle a pu le paraître? Il y a bien des choses qui se contredisent dans les replis de ce caractère étrange. La vanité opiniâtre est aussi un de ses mobiles : elle avait rêvé le bonheur d'inspirer un artiste de génie et de partager sa gloire; quand elle vit s'évanouir sa chimère, elle n'eut pas la force de supporter une telle humiliation. J'entrevois bien de l'orgueil dans ce dévouement qui s'affiche sans cesse; j'ai beau vouloir excuser Charlotte, j'ai beau rassembler dans mon récit toutes les circonstances qui peuvent atténuer son crime : ma conscience me dit que c'est là une tragédie lentement combinée, obstinément développée, et que toutes les péripéties sont trop prévues pour que le dernier acte nous émeuve. Supposez Charlotte vraiment dévouée à la tâche que lui imposerait son amour; elle éclairera son mari, elle le ramènera par la main dans la voie plus modeste où son intelligence doit se ranimer et fleurir, elle se gardera surtout

Digitized by Google

d'exciter sa vanité poétique, sachant bien qu'à cette excitation artificielle succédera bientôt le désespoir de l'impuissance.

Un écrivain allemand a dit : « Une femme plus simple, moins spirituelle, moins vive, moins artiste, aurait sauvé Stieglitz. » Rien de plus vrai. En lisant cette histoire on songe involontairement à ces simples et bonnes compagnes des grands poëtes, Marie de Lampérières, Catherine Romanet, auprès desquelles Corneille et Racine, dans la simplicité de leur cœur, écrivaient leurs chefs-d'œuvre. L'Allemagne, le pays des mœurs patriarcales et des vertus de famille, aurait beaucoup d'exemples pareils à citer. Charlotte elle-même sentait vivement la grâce et l'efficacité d'un tel rôle. Un jour, à Prague, Charlotte et Henri étaient allés voir un peintre, M. Fuhrich, et Charlotte écrivait le lendemain à un ami : « Jamais je n'oublierai sa femme. Quelle simplicité ! et que cette simplicité est touchante, unie à un sentiment si profond, à une intelligence si ouverte ! Son image est toujours devant moi comme une figure du vieux temps, comme la femme de quelque vieil artiste dans la Nuremberg du moyen âge. » Pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu être ce

Digitized by Google

qu'elle sentait si bien? A ce type des femmes allemandes pourquoi substituer un type si différent, une magicienne tragique, une Circé brillante et funeste?

Bien des causes ont pu contribuer à nourrir l'exaltation de Charlotte Stieglitz. La période où elle a vécu était un moment de crise pour l'Allemagne; jamais on n'avait vu plus de trouble dans la pensée publique, jamais plus de systèmes, de rêveries, d'aspirations incohérentes, n'avaient surexcité les esprits. Les idées des Germains primitifs sur la vertu prophétique de la femme, combinées d'une façon fort étrange avec les prétentions du saint-simonisme, étaient devenues une sorte d'évangile féminin prêché par des missionnaires tour à tour mystiques ou sensuels. Les âmes les plus chastes, comme Charlotte par exemple, y trouvaient des aliments à leur activité inquiète, aussi bien que les plus ardentes natures. On voyait de tous côtés se produire des Vellédas. La manière dont certains critiques glorifiaient Rachel de Varnhagen et Bettina d'Arnim allumait dans plus d'un cœur des convoitises passionnées. Le collége des prêtresses de l'art et du génie augmentait de jour en jour. On voit dans les lettres et les fragments

Digitized by Google

de Charlotte Stieglitz combien l'exemple de Rachel et de Bettina préoccupait sa pensée.

En même temps cette religion de la sensibilité était, pour beaucoup de personnes, une espèce de réaction contre le système de Hegel, une réplique à ce dogmatisme impérieux qui anéantissait toute vie individuelle, et ne laissait subsister dans le drame du monde qu'un seul acteur : l'éternelle raison accomplissant son labeur infini. Henri et Charlotte Stieglitz connaissaient personnellement Hegel ; après la mort du philosophe, Charlotte avait eu des relations assez fréquentes avec sa veuve, et, à voir le ton un peu dédaigneux qu'elle prend en parlant de cette personne si simple, si modeste, on croit l'entendre dire : « Si j'avais été la compagne d'un tel homme, j'aurais bien su modifier son système ; la sensibilité, cette révélation sainte, aurait réclamé sa part, et la raison n'eût pas étouffé la vie du cœur. » N'ayant pu agir sur le génie de Hegel, Charlotte voulait protester du moins contre la tyrannie de la raison hégélienne. Elle le dit expressément dans les notes qu'a publiées M. Mundt : « Hegel est mort, le puissant, le profond penseur ; or, comme aucun de ses disciples n'est de force à le remplacer, il

Digitized by Google

y aura (tôt ou tard, je ne sais, mais la chose est nécessaire), il y aura une période où l'on verra renaître le sentiment, l'amour, la foi, toutes les belles divinités opprimées, écrasées par le despotisme brutal de l'esprit absolu; oui, elles se relèveront d'autant plus fortes, cela est infaillible. »

Cet amour, cette foi, quel devait en être l'objet? Si Charlotte n'en dit rien, sa vie et sa mort nous l'expriment trop clairement : amour vague, foi confuse, incohérentes effusions de la sensibilité, voilà ce qui sortira de cette réaction. Il faut pourtant une religion à ces âmes impatientes d'aimer et de pleurer; cette religion, ce sera le culte des héros. Bettina adore Goethe, Charlotte veut créer un Goethe nouveau qui sera son idole et son œuvre. Ah! rien de plus beau sans doute que les hommages rendus aux héros de la vie morale, à ceux qui ont accompli leur tâche ici-bas, et qui, n'étant plus sujets à nos misères, nous apparaissent transfigurés par la gloire! L'enthousiasme de tout un peuple pour un Klopstock, un Goethe, un Schiller, est un de ces spectacles qui fortifient le sentiment moral chez l'homme et réjouissent le cœur de Dieu; mais professer ce culte pour un héros qui

Digitized by Google

n'existe pas encore! adorer un génie à venir! voilà certes une puérile folie. Si l'idole se brise avant d'être formée, que deviendra le prêtre? L'idole de Charlotte s'est brisée, et Charlotte s'est tuée de dépit. Y a-t-il en tout cela la moindre trace de sentiment religieux? C'est une pensée chrétienne, dit M. Mundt, qui a inspiré Charlotte à sa dernière heure. Hélas! c'est le contraire qui est vrai : Charlotte n'était point chrétienne, et voilà pourquoi elle est morte.

On me dira peut-être : Pourquoi un jugement si sévère? Charlotte Stieglitz n'a pas joué la comédie de la vanité; quels que fussent les égarements de son intelligence, c'était une créature de noble race. Le martyr d'une erreur n'en est pas moins un martyr. Si elle a péché par orgueil, sa mort est l'expiation de sa faute. Peut-on méconnaître le dévouement d'une femme qui fait sans hésiter le sacrifice de sa vie, quand elle croit que ce sacrifice est nécessaire au salut de celui qu'elle aime? — Non, répondrai-je, ne parlez pas de ce dévouement horrible; invoquez seulement l'excuse de la folie. Quelle perversion de toutes les idées morales et de tous les sentiments religieux dans cette pensée de Charlotte :

Digitized by Google

Je me tuerai, mon mari revivra! Alfred de Musset a dit dans *la Nuit de Mai :*

> Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
>
> . . . . . .
>
> Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Mais ces douleurs qui régénèrent, est-ce à l'homme qu'il appartient de les infliger volontairement à ses semblables? Dieu seul peut les distribuer d'une manière féconde, c'est Dieu seul qui frappe et qui relève. Quand une créature humaine prétend exercer ce rôle, elle usurpe sottement les droits de la Providence, et son action, si tragique, si émouvante qu'elle puisse sembler d'abord, devient aussi ridicule par les résultats qu'elle était au fond blasphématoire et impie.

Qu'a-t-il produit, en effet, ce dévouement sublime? Charlotte, avant de se percer le cœur, avait écrit ces mots à Henri : « Tu ne pouvais pas devenir plus malheureux, ô mon bien-aimé! mais tu peux devenir plus heureux, grâce à un malheur véritable. Il y a souvent une merveilleuse bénédiction sur le malheur; certainement cette bénédiction descendra sur toi! nous souf-

Digitized by Google

frions tous deux de la même souffrance. Qu'aucun reproche ne soit jamais dirigé contre toi : tu m'as beaucoup aimée! tu vas te trouver désormais dans une situation meilleure, bien meilleure; pourquoi cela? Je le sens et ne trouve pas de mots pour le dire. Nous nous retrouverons un jour, plus libres, plus dégagés de nos liens! Mais il faut d'abord que tu achèves ici la tâche de ta vie, il faut que tu fasses vaillamment ta route par le monde. Salue tous ceux que j'aimais et qui me payaient de retour. Adieu, à revoir dans l'éternité. Ta Charlotte. » Et elle avait ajouté plus bas : « Ne te montre pas faible. Sois calme, sois fort, sois grand. » Comment Henri Stieglitz a-t-il répondu à ces recommandations? Ce génie que Charlotte devait faire jaillir miraculeusement de l'âme réveillée d'Henri, qu'est-il devenu? Pendant quinze années, le malheureux poëte a erré comme une ombre à travers l'Allemagne et l'Italie. Le souvenir de la soirée du 29 décembre 1834 semblait peser sur lui comme un odieux cauchemar.

Son corps était guéri, son âme était plus souffrante que jamais. Il ne put rester longtemps à Berlin : il partit pour Munich, où il vé-

Digitized by Google

cut plusieurs mois dans les ateliers des artistes; puis, entraîné par son inquiétude, par son besoin de se dérober aux hommes et de fuir la vie active, il courut se cacher dans les montagnes du Tyrol. Il se décida enfin à quitter l'Allemagne sans esprit de retour, et alla se fixer à Venise. Bien qu'il n'eût pas renoncé à la poésie, il produisit peu pendant ces quinze années, et sans la triste célébrité de son nom, les œuvres qu'il publia depuis la mort de Charlotte auraient à peine mérité quelques lignes dans l'histoire littéraire. Cette célébrité même ne lui fut pas favorable; on lut avidement ses vers, et on n'y trouva rien. Ici, c'était un *Adieu à Berlin*, poëme humoristique où le monde littéraire de la capitale de la Prusse était peint avec une certaine vivacité; là, c'était un drame lyrique, *la Fête de Bacchus*, espèce de symbole philosophique et social, symbole très-obscur, très-peu intelligible, admiré d'un petit cercle d'amis et condamné par la critique impartiale. Il faut citer encore un recueil de chants intitulé *Échos des montagnes de la Bavière et du Tyrol,* une cantate dramatique en l'honneur de Mozart exécutée sur le théâtre royal de Munich, et des récits de voyage insérés dans les journaux. Son

Digitized by Google

dernier ouvrage, *Souvenirs de Rome et des États de l'Église pendant la première année de leur rajeunissement*, est un tableau assez curieux des commencements du pontificat de Pie IX. Henri Stieglitz raconte ce qu'il a vu à Rome en 1847 et dans les premiers mois de 1848; il parle de Pie IX avec un sentiment libéral et respectueux qui l'honore. Ce n'était pas là cependant le grand poëte à qui le suicide de Charlotte devait rendre violemment son inspiration disparue. Le 24 août 1849, Henri Stieglitz mourut à Venise du choléra; il aurait pu vivre bien des années encore sans réaliser jamais l'idéal que Charlotte lui avait tracé avec la pointe sanglante de son poignard.

Le sacrifice de Charlotte fut donc un sacrifice inutile autant qu'un sacrifice coupable; on l'avait dit depuis longtemps, et la publication des lettres d'Henri Stieglitz est une occasion de le répéter. Pour nous, au moment où cette correspondance reporte notre esprit sur une période d'exaltation généreuse et folle, au moment où nous traçons cette page de l'histoire intellectuelle et morale de notre siècle, nous n'avons certes pas l'intention de prêcher nos contemporains. Les réflexions que nous venons de faire,

Digitized by Google

on le voit bien, ne s'adressent pas aux générations présentes. Ceux qui liront cet épisode ne ressemblent pas au public qui se passionnait, il y a vingt-cinq ans, pour la malheureuse héroïne. Ce n'est pas de cette exaltation maladive que nous devons désormais nous défier. Il n'y a plus de rêveur, j'imagine, qui aime la poésie jusqu'à en devenir fou, si l'idéal entrevu lui échappe; il n'y a plus de femme qui ait l'ambition de créer un poëte au prix même de sa vie. D'autres préoccupations ont succédé aux nobles inquiétudes de l'âme. Avons-nous donc eu tort de prendre des conclusions si sévères sur Henri et Charlotte Stieglitz? Nous ne le pensons pas. Toutes ces choses se tiennent. L'enthousiasme mal dirigé engendre la réaction du matérialisme. Les générations qui s'exaltent à faux pour des principes déclamatoires sont remplacées par les générations qui nient les principes les plus saints. On mourait hier pour des rêveries ardentes, on vit aujourd'hui pour des réalités vulgaires. C'est toujours la mort. A Dieu ne plaise que nous regrettions une période où tant d'idées malsaines fermentaient dans les esprits! Si elle a été le commencement de nos misères d'aujourd'hui, nous devons espérer que le cercle a

Digitized by Google

été parcouru, et que la guérison est proche. Ne glorifions pas le faux idéalisme en haine de la vulgarité morale. Des deux côtés, sous des formes différentes, j'aperçois toujours le suicide. Celui-là seul sait vivre qui, concevant de grands désirs, plaçant haut son idéal, se résigne pourtant avec courage aux plus douloureux mécomptes, et qui, aussi éloigné de l'exaltation subtile que de la platitude grossière, associe dans son cœur l'enthousiasme et la règle.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 NOV. 1934
OF OXFORD

Digitized by Google

HENRI DE KLEIST

SA VIE ET SES ŒUVRES

Le 20 novembre 1811, un homme jeune encore, accompagné d'une jeune femme, partait de Berlin en voiture et se faisait conduire aux environs de Potsdam. L'auberge où ils descendirent est située sur la grande route, à peu près à un mille du château, au bord du lac formé par la Havel. Ils y soupèrent gaiement, passèrent la nuit à écrire des lettres, puis le lendemain, après un léger repas, donnèrent l'ordre qu'on leur portât du café et du rhum de l'autre côté du lac, à l'endroit le

Digitized by Google

plus pittoresque de la vallée. Ils étaient là depuis quelque temps, lorsqu'on entendit retentir deux coups de pistolet. On dut croire que c'était un jeu; ils étaient si dispos, si joyeux! On les avait vus courir si gaiement, comme des écoliers en vacances, au milieu des arbres qui ombragent la rive! Une servante de l'auberge qui venait pour les servir ne trouva plus que deux cadavres. La femme était couchée tout de son long, les deux mains étendues, dans le lit d'un vieil arbre récemment arraché du sol; l'homme, d'accord avec sa complice, l'avait frappée au cœur d'une main si sûre que la mort avait dû être immédiate. Quant à lui, il était agenouillé devant elle, la tête fracassée. Quelques minutes après, une voiture accourait de Berlin au grand galop et deux hommes s'élançaient dans l'auberge en criant : « Où sont-ils? où sont-ils? — Morts tous deux! » répondit-on. Aux cris de désespoir que poussa l'un de ces deux survenants, on comprit sans peine qu'il était le mari de la suicidée. Quant au lugubre fou qui avait accompli ce double meurtre, c'était, on le sut bientôt, un écrivain, un poëte dramatique, fort inconnu alors, très-célèbre aujourd'hui, le sombre et mystérieux Henri de Kleist.

Digitized by Google

Quelle est l'explication de ce drame horrible? Pendant longtemps la critique en a donné des interprétations très-diverses. L'homme de Potsdam est assurément une des plus étranges physionomies que présente la littérature germanique. Imagination à la fois puissante et maladive, caractère bizarre, intelligence tourmentée, ce poétique visionnaire a été fou à plusieurs reprises, avant de finir par le meurtre et le suicide. Tour à tour soldat, jurisconsulte, fonctionnaire public, poëte dramatique, philosophe, publiciste, effrayant ses amis par la singularité de son existence, disparaissant tout à coup, fuyant la société, cherchant la solitude et l'oubli dans la cabane du paysan et sous la blouse de l'ouvrier, puis reparaissant avec des œuvres où brillent sous les rêveries du somnambule de véritables lueurs de génie, Henri de Kleist, depuis les riants débuts de sa vie jusqu'aux tragiques événements qui la terminent, apparaît à l'historien littéraire comme une énigme indéchiffrable. Parmi les causes assignées à sa folie, il en est une qui a piqué vivement notre curiosité, et, en face des événements si graves qui ont bouleversé la constitution de l'Allemagne, nous avons cru intéressant d'en vérifier l'exactitude. Un critique

Digitized by Google

distingué, appelle Henri de Kleist un Werther politique. L'amour qui a causé son désespoir et sa mort, c'était, dit-il, l'amour qu'il portait à son pays; sa Charlotte, c'était l'Allemagne, cette Allemagne vaincue par Napoléon et plus abaissée encore par ses divisions intestines que par les disgrâcesde la guerre. Il l'aimait ardemment, il eût voulu la relever de la ruine; condamné à l'inaction et se dévorant lui-même, son impuissance le tua. Cette explication est-elle aussi juste qu'ingénieuse? Le récit de la vie d'Henri de Kleist, un résumé fidèle de ses pensées et de ses œuvres, permettront au lecteur de répondre à cette question.

L'attention publique, dans ces dernières années, s'est reportée plus d'une fois vers cette sinistre figure. Depuis l'époque où Louis Tieck a publié les œuvres d'Henri de Kleist, l'histoire littéraire a eu maintes occasions de recommencer son enquête. D'habiles critiques, M. Gustave Kühne, M. Julien Schmidt, M. Théodore Mundt, sans parler de MM. Gervinus et Hillebrand, ont jugé à des points de vue très-différents la vie et la mort du personnage. En 1848, M. Édouard de Bulow, disciple de Louis Tieck et l'un des hommes qui connaissent le mieux cette période de la

Digitized by Google

poésie romantique à laquelle Henri de Kleist se rattache, a publié une grande partie de sa correspondance, avec des documents inédits sur les principales circonstances de sa destinée. Enfin, en ce moment même, un libraire de Berlin prépare une édition nouvelle des œuvres du poëte, enrichie de lettres qui lui furent adressées à diverses époques par les maîtres de la littérature allemande; on y trouvera, par exemple, une curieuse page signée du nom de Goethe. Il semble que le moment soit venu de terminer cette longue enquête; pour nous, réunissant ces documents épars et contrôlant ces appréciations si divergentes, nous voudrions simplement nous faire une opinion exacte et précise sur un des plus malheureux enfants de ce siècle-ci.

Digitized by Google

I

Henri de Kleist sortait d'une famille qui depuis plus d'un siècle avait fourni à la Prusse des officiers d'élite. Il comptait parmi ses ancêtres ce poétique et vaillant capitaine Ewald de Kleist, le gracieux chantre du *printemps*, tombé noblement devant l'ennemi sur le champ de bataille de Kunersdorff, pendant la guerre de sept ans. Son père, qui appartenait au régiment du duc Léopold de Brunswick, était en garnison à Francfort-sur-l'Oder; c'est là qu'il vint au monde le 10 octobre 1776. Ses premières études avaient commencé sous les yeux de son père; devenu orphelin à l'âge de onze ans, il fut confié à un pasteur berlinois, M. Catel, qui se chargea de terminer son éducation. C'était en 1787. A partir de cette date, il y a une lacune de huit années dans les documents que nous a laissés l'histoire. Nous le retrouvons à dix-neuf ans enseigne, puis officier dans un régiment de

Digitized by Google

la garde. C'était alors un joyeux gentilhomme, brave, dispos, célèbre au régiment par son goût et son talent pour la musique. Il fit la campagne du Rhin en 1795, et nul ne surprit encore les traces de cette humeur étrange qui devait bientôt éclater chez lui et désoler sa vie entière.

Ce qui le distinguait plutôt, c'était une gaieté ardente et un intrépide esprit d'aventures qu'il communiquait volontiers autour de lui. Un jour, vers cette époque, Henri de Kleist était à la campagne chez un parent avec sa sœur et quelques-uns de ses amis; on parlait de la condition du pauvre et surtout du bohémien, du vagabond, de l'homme obligé de gagner sa vie au jour le jour. « Ce métier-là ne m'effrayerait pas, » s'écrie le jeune officier, et bientôt dans un élan d'imagination joyeuse il décide sa sœur et deux de ses amis à tenter l'aventure avec lui. Les voilà partis tous les quatre, la poche vide, n'ayant pas même la plus petite pièce de monnaie pour acheter leur premier morceau de pain; les voilà, dis-je, par les rues, sur les routes, dans les villes et dans les villages, chantant, jouant du violon, et ne craignant pas de tendre la main au passant. Ils menèrent cette vie pendant quinze jours, puis, l'expérience faite, il rentrèrent

Digitized by Google

au logis. On voit que, si la folie joue un rôle dans la destinée d'Henri de Kleist, c'est la folie de la vingtième année, la joyeuse folie de l'artiste.

La maladie morale qui tourmenta si cruellement Henri de Kleist a dû se déclarer chez lui de vingt et un à vingt-trois ans, c'est-à-dire de 1797 à 1799. A quelle occasion ? Il est difficile de le dire. On a parlé d'un amour mystérieux, d'une passion ardente et trahie ; rien n'est prouvé à cet égard, ou plutôt il est à peu près démontré que la misanthropie du sinistre rêveur ne peut être attribuée à une cause de cette nature. Ce qui est certain en tout cas, c'est que le jeune officier prussien était déjà en proie à ses tristesses noires lorsqu'il se mit à étudier la philosophie de Kant avec une espèce d'acharnement. La doctrine du philosophe de Kœnigsberg, à la fois stoïque et sceptique, est faite pour des âmes fortes ; rien ne convenait moins à l'imagination inquiète d'Henri de Kleist. La philosophie de Kant l'attirait et le révoltait tout ensemble. Le maître avait beau dire que nous sommes condamnés sur cette terre à ne saisir que les phénomènes, et que ces phénomènes eux-mêmes, tels que nous les percevons, ne sont pas la fidèle

Digitized by Google

image de la réalité ; il avait beau dire que nous imposons à toutes les données des sens, à toutes les conceptions de l'esprit, les *formes* de notre intelligence, que nous ne sortons pas de nous-mêmes, que c'est toujours notre propre pensée que nous apercevons, et que par conséquent la réalité, la substance, la chose en soi (c'est le terme de Kant, *das Ding an sich*) échappe nécessairement à nos recherches ; le maître, dis-je, avait beau parler ainsi : le disciple se révoltait contre la sentence du maître ; il poursuivait obstinément cette substance incompréhensible à l'homme et retombait ensuite dans un scepticisme désespéré.

En proie à cette fièvre philosophique, il résolut de vivre tout entier pour la science, et la science, pour lui, c'était avant tout une maîtresse de vertu, la gardienne de la dignité de l'homme. « La vertu ! la vertu ! j'en parle sans cesse, et avec vivacité, — écrivait-il à un ami, — eh bien ! en vérité, je ne sais pas de quoi je parle. Elle m'apparaît comme quelque chose d'élevé, de sublime, mais d'indéfinissable. Je cherche vainement un mot pour la nommer, une image pour la peindre à la pensée. Et cependant cette chose que mon esprit ne peut atteindre, je m'é-

Digitized by Google

lance vers elle avec la tendresse la plus ardente, comme si elle était claire et brillante pour mon âme... Si j'essayais de le préciser en quelques traits, cet idéal de la vertu qui flotte confusément devant moi, je ne pourrais que rassembler les qualités éparses çà et là chez tel ou tel de mes semblables, et dont l'aspect me touche d'une façon particulière, l'héroïsme par exemple, la constance, la réserve, la sobriété, l'humanité ; mais ce n'est point définir mon idéal, je ne vois là (passe-moi cette comparaison sans noblesse) que les fragments d'une charade : le mot décisif, le mot qui expliquerait tout n'est pas trouvé. » Voilà, ce me semble, la folie d'Henri de Kleist qui commence. Qu'est-ce donc que cette vertu composée de toutes les vertus humaines et qui est bien autre chose encore ? Qu'est-ce que ces extases dans le vide et cette adoration d'un idéal impossible à comprendre ? La vertu est chose pratique ; le chrétien viril qui espère dans un autre monde une récompense ineffable est tenu d'aimer cette vie comme un théâtre de luttes institué par Dieu même, c'est-à-dire comme la condition et le gage d'une vie plus haute ; chez ce rêveur inquiet que tourmente une philosophie mal comprise je n'aperçois que l'impuissance

Digitized by Google

de l'action et le précoce dégoût de l'existence.

Avec de pareils instincts, on ne s'étonnera pas que le métier des armes lui soit devenu odieux. Un officier, à ses yeux, n'est qu'un maître d'exercices ; un soldat n'est qu'un esclave. Il le dit lui-même dans ses lettres : lorsque son régiment exécutait des manœuvres, il ne voyait là qu'un monument vivant de la tyrannie. Après quatre ans de service, Henri de Kleist obtient son congé et s'en va étudier la logique et les mathématiques à l'université de Francfort-sur-l'Oder. C'est là qu'il tombe amoureux d'une jeune fille, Wilhelmine de Zenge, qui va jouer un rôle singulier dans la première partie de sa vie. Quand il eut quitté l'université de Francfort, il entretint avec sa fiancée une correspondance où se peignent vivement et la maladie de son âme et la stoïque dureté de sentiments qui le soutenait encore. « Ce sont, à coup sûr, dit M. Julien Schmidt, les plus étranges lettres d'amour qui aient été écrites en langue allemande. »

Cette jeune fille naïve et dévouée, il la sermonne comme un pédant. Il semble parfois prendre plaisir à désenchanter son cœur et son esprit, à lui représenter la vie, le monde, la nature humaine, sous les couleurs les plus sombres,

Digitized by Google

et la candeur avec laquelle cette âme innocente accepte toutes ses idées ne désarme pas le misanthrope. « Dans cinq ans, lui dit-il, l'épreuve sera terminée, l'œuvre sera parfaite, tu seras la femme que je désire et qui pourra me rendre heureux. Oh ! ne crains pas que j'exige de toi des choses impossibles, que la femme dont je vais te tracer le portrait ne soit pas de cette terre, et que je ne puisse la trouver qu'au ciel. Dans cinq ans, je la trouverai sur la terre, cette femme, et c'est avec mes bras terrestres que je l'embrasserai. Je ne demanderai pas au lis de s'élever dans les airs comme le cèdre, je ne tracerai pas à la colombe le même but qu'à l'aigle, je ne taillerai pas une statue dans un morceau de toile. Je connais la matière que j'ai à façonner, je sais ce qu'elle vaut. C'est un mélange d'airain et d'or pur, et il ne me reste plus qu'à séparer le métal des scories. » A côté de ces étranges paroles, il y a des cris de joie, des transports d'amour ; il y a même par instants de très-vifs tableaux du bonheur domestique. « Tu ne me croiras pas, écrit-il de Würzbourg à Wilhelmine de Zenge, mais je reste parfois des heures entières à ma fenêtre, j'entre dans dix églises, je parcours la ville, et je ne vois rien, je ne vois qu'une image, — toi ! et à

Digitized by Google

tes pieds deux enfants, et un troisième suspendu à ton sein. J'entends ta voix ; le plus petit apprend de toi à parler, le cadet à sentir, le plus grand à penser ; je te vois transformer l'amour-propre de l'un en fermeté, l'arrogance de l'autre en indépendance, la timidité du troisième en modestie, la curiosité de tous en un vif désir de savoir. Je te vois, je t'entends : tu leur enseignes le bien, sans grands efforts, au moyen d'exemples heureusement choisis ; tu leur montres dans ta propre image ce que c'est que la vertu et combien elle est aimable. » Charmants tableaux, si ces espérances de bonheur n'étaient sans cesse et indéfiniment ajournées ! Entre cette félicité tranquille et les deux amoureux, il y a un obstacle qui, au lieu de diminuer, devient chaque jour plus difficile à vaincre. Le désert qui les sépare de la terre promise s'allonge impitoyablement sous leurs pas.

Quel est donc cet obstacle qui recommence toujours ? Leur mutuelle éducation morale. « Travaillons, dit le pédagogue à la jeune femme ; dégageons en nous l'or sans alliage, débarrassons-nous de nos scories ; encore cette vertu qu'il faut atteindre, après celle-ci cette autre, et après toutes les vertus particulières la grande

Digitized by Google

vertu dont je ne sais pas le nom et dont le fantôme me poursuit. » On comprend qu'une telle éducation n'est pas facile. Tout à l'heure Henri ne demandait que cinq ans à Wilhelmine. Cinq ans ? La vie entière n'y suffirait pas. Il le dira lui-même dans un moment de lassitude : « Pauvres créatures que nous sommes ! Il nous faut toute une vie pour apprendre seulement à vivre. » La jeune fiancée, qui commence à être étonnée de ces subtilités sans fin, demande naïvement à son ami pourquoi l'éducation de l'homme est si longue quand l'animal atteint si vite le but de sa destinée. C'est ici que le philosophe triomphe. « Plus un être est parfait, répond-il, plus la nature met de temps à le former. Il ne faut qu'une ou deux minutes de printemps pour faire épanouir la fleur de nos jardins ; pour créer un chêne, il faut un demi-siècle. » Dieu fasse que le pauvre Henri, avant d'épouser Wilhelmine, n'ait pas la prétention de devenir un chêne ! Si le stoïcien a juré d'être aussi grand dans l'ordre moral que le chêne au sein de la forêt, le mariage n'aura lieu que dans cinquante ans.

Toute cette pédagogie est entremêlée de délicieux détails où se révèle une véritable nature de poëte. Henri de Kleist a parfois des heures

Digitized by Google

de soleil et de sérénité ; il s'occupe alors à former l'imagination de Wilhelmine, il lui apprend à chercher des accords entre certaines pensées abstraites et les vivantes images de la nature. Il a aussi des heures d'enthousiasme, il marche les yeux levés au ciel, il aspire à Dieu, et c'est pour monter sans cesse, pour approcher toujours plus près de la Divinité, qu'il veut épurer et fortifier son âme. Sans ces gracieux épisodes et ces élans sublimes, on ne comprendrait pas que Wilhelmine de Zenge se soit si longtemps et si humblement soumise au joug de ce pauvre esprit malade. Cette correspondance d'Henri et de sa fiancée a duré plus d'un an, du 16 septembre 1800 au 26 octobre 1801. Pendant ces treize mois, que de lettres incohérentes ! que de paroles dures et sèches ! que de leçons altières ! et aussi que de confidences désolées ! Un jour Wilhelmine, qui ne doit rien comprendre à cette perpétuelle inquiétude, presse son ami de lui ouvrir son cœur. « Crois-moi, je comprendrai tout ce que tu me diras, et je désire partager avec toi les pensées qui dirigent ta vie. » Voici la réponse d'Henri de Kleist :

Je reconnais à ces cinq lignes plus qu'à nulle autre chose que tu es véritablement mon amie. Les hommes

Digitized by Google

ne s'intéressent qu'aux circonstances extérieures de notre destinée; nos amis seuls s'intéressent à notre destinée intérieure... Oui, cela est vrai, mon être gravite autour d'une pensée principale qui a saisi la partie la plus intime de moi-même, qui l'a violemment et profondément ébranlée. Je ne sais maintenant de quelle manière résumer tout cela sur cette feuille; mais tu dis que tu sauras me comprendre, je puis donc être bref.

Déjà, dans mon enfance, aux bords du Rhin, si ma mémoire ne me trompe, à la suite d'une lecture de Wieland, je m'étais approprié cette pensée, que le perfectionnement est le but de la création. Je pensais qu'un jour, après la mort, du degré de perfectionnement atteint par nous sur cette planète nous nous élèverions dans une autre planète à un degré supérieur, et que le trésor de vérités amassé par nous dans ce monde nous servirait dans l'autre. De ces pensées se forma peu à peu en moi une religion particulière : le désir de ne jamais m'arrêter, de marcher toujours sans relâche vers un plus haut degré de culture morale, devint l'unique principe de mon activité. Culture, perfectionnement, c'était là pour moi le seul but digne de mes efforts, de même que la vérité me semblait la seule richesse qui méritât d'être possédée. Je ne sais si tu peux penser à ces deux idées, vérité, culture, avec une piété aussi profonde que la mienne; cela serait pourtant nécessaire, si tu veux comprendre la suite de l'histoire de mon âme. Elles étaient pour moi si saintes, ces deux idées, vérité, culture, que pour amasser mon trésor de vérités, pour perfectionner la culture de mon âme, je fis à ces deux buts de mon existence les plus précieux sacrifices. Tu sais de quels sacrifices je parle... Mais passons, je dois être bref. Il y a quelque temps, je fus initié à la philosophie nouvelle, à la philosophie de Kant, et il faut que

Digitized by Google

je t'en donne une idée, car je ne puis craindre que cette doctrine produise dans ton âme les profonds et douloureux ébranlements dont j'ai souffert. Aussi bien tu n'en connaîtras pas l'ensemble d'une manière assez complète pour en saisir toute la portée. Je t'en parlerai cependant aussi clairement que possible.

Si les hommes, à la place des yeux, avaient des verres de couleur, des cristaux verts par exemple, ils affirmeraient nécessairement que tous les objets perçus par eux à travers ces cristaux sont de couleur verte, et il leur serait impossible de décider si l'œil leur montre les objets tels qu'ils sont réellement, ou s'il n'ajouterait pas à ces objets quelque chose d'étranger, quelque chose qui appartiendrait à l'œil et non aux objets eux-mêmes. Il en est de même de l'intelligence. Nous ne pouvons décider si ce que nous nommons la vérité est véritablement la vérité, ou seulement une apparence. Si ce n'est qu'une apparence, la vérité que nous rassemblons ici n'est plus rien après notre mort, et tous nos efforts pour nous faire une fortune qui nous suivra dans le tombeau sont chimériques.

Si la pointe aiguë de cette pensée n'atteint pas ton cœur, ne va pas rire de celui qui en a été blessé dans le plus intime sanctuaire de son être. Mon but unique, le sublime but de mes efforts s'est évanoui; je n'ai plus de but ici-bas.

Depuis le jour où cette conviction s'est emparée de mon âme, où j'ai su que nous ne pouvions trouver la vérité dans cette vie, je n'ai plus ouvert un seul livre. Je me suis promené de long en large dans ma chambre sans m'occuper de rien, j'ai passé des heures entières accoudé au balcon de ma fenêtre, je me suis lancé à l'aventure par les rues de la ville et les sentiers de la campagne; à la fin, mon agitation intérieure m'a poussé dans les tabagies et les cafés, j'ai cherché des

Digitized by Google

distractions dans les théâtres et les concerts, j'ai même, pour m'étourdir, commis un acte de folie... Et pourtant la seule pensée que mon âme tournait et retournait en tous sens avec de brûlantes angoisses pendant ce tumulte extérieur, c'était toujours celle-ci : « Ton but unique, le sublime but de ton existence s'est évanoui ! »

Un matin je voulus me contraindre au travail; mais un dégoût intérieur surmonta ma volonté. J'éprouvai un désir inexprimable de me suspendre à ton cou et de pleurer, ou du moins de presser un ami contre ma poitrine. Je sortis de Berlin malgré un temps affreux, et je courus à Potsdam. J'y arrivai trempé jusqu'aux os, je pressai mes deux amis sur mon cœur, et je me sentis plus à l'aise. Ruhle surtout me comprit bien. « Lis donc ce roman, me dit-il, *le Porteur de Chaînes*. Il y a dans ce livre une philosophie douce, aimable, qui te réconciliera certainement avec les choses qui t'irritent. » Il y avait puisé lui-même en effet un certain nombre de pensées qui l'avaient rendu visiblement plus calme et plus sage. Je pris mon courage à deux mains et me mis à lire ce roman.

Il y était question de choses avec lesquelles mon âme en avait fini depuis longtemps. Je commençais à feuilleter le livre avec impatience, quand l'auteur se mit à raisonner sur des affaires politiques tout à fait étrangères à ma situation morale. — Et voilà ce qui devait étancher ma soif brûlante ! Je posai le livre sur la table, j'appuyai ma tête sur le coussin du sofa, un vide que je ne puis exprimer remplit mon âme... « Que vas-tu faire maintenant ? m'écriai-je. Retourner à Berlin sans avoir pris un parti ? Ah ! le plus douloureux des supplices, c'est de ne pas avoir de but vers lequel on marche gaiement avec ardeur... »

Dans cette angoisse, une pensée m'est venue. O

Digitized by Google

chère amie, permets-moi de voyager! Je ne puis travailler, non, cela n'est pas possible. Pour quel but travaillerais-je? Si je restais chez moi, je ne saurais que mettre les mains dans mes poches et me perdre en mes songeries. Mieux vaut aller se promener. Le mouvement du voyage me sera moins cruel à supporter que cette incubation immobile. Si je m'égare, ce sera un malheur qui aura du moins son bon côté, et qui me préservera peut-être de quelque faute irréparable. Dès que je me serai fait une doctrine qui pourra me consoler, dès que je me serai tracé un but vers lequel je pourrai tendre encore de toutes mes forces, je reviendrai, je te le jure!

On voit que la folie d'Henri de Kleist n'est pas une folie vulgaire. Au milieu des cris incohérents de sa douleur, il y a une inspiration sérieuse et logiquement suivie. Il est même curieux de noter en passant l'influence de la philosophie sur les imaginations allemandes. Nous ne sommes pas des natures assez philosophiques, ou, si l'on veut, nous sommes trop protégés par le sentiment des choses réelles pour qu'une doctrine quelconque exerce chez nous de tels ravages. Le scepticisme ontologique d'un Emmanuel Kant, s'il a eu des disciples dans notre patrie, ne les a pas découragés de l'action. Ces drames de l'esprit n'affectent chez nous que la pensée pure; l'homme reste là pour contredire le philosophe. En Allemagne, l'homme tout entier est pris, son

Digitized by Google

cœur souffre comme son intelligence, sa vie devient la proie de ses doctrines; peut-être même est-ce un des motifs qui expliquent avec quelle impétueuse ardeur Fichte, Schelling, Hegel, répondant aux besoins des générations nouvelles, ont brisé le cercle de fer où Kant les enfermait, et sont passés du scepticisme le plus rigide au dogmatisme le plus confiant qui fut jamais. Quoi qu'il en soit, on peut recommander les aventures morales d'Henri de Kleist comme un très-curieux sujet d'études aux historiens de la philosophie kantienne.

Ce plan de vie, ou du moins ce nouveau but, ce nouveau mobile d'action que l'infortuné rêveur avait promis de chercher dans ses voyages, un instant il avait cru le découvrir. Voyez seulement les déceptions qui l'attendent! Il s'imagine être appelé au rôle de missionnaire philosophique; il se croit tenu en conscience d'aller prêcher aux hommes la stoïque morale d'Emmanuel Kant, cette doctrine qui le désole, qui l'a désenchanté de l'existence, et comme c'est en France que se font les révolutions, le voilà en route pour Paris. Il y arrive dans les premiers jours de juillet 1801. Sa sœur Ulrique l'accompagne, — une vaillante jeune fille, courageuse

Digitized by Google

et joyeuse, qui veille sur lui avec la sollicitude d'une mère. A peine arrivé, il oublie le but de son voyage; la légèreté parisienne lui est odieuse, et il consigne ses déceptions dans des lettres amères. « J'ai assisté le 14 juillet à l'anniversaire de la prise de la Bastille; on devait y célébrer une double fête à la fois, pour la conquête de la liberté et la conclusion de la paix. Comment un tel jour peut être célébrer dignement, je ne le sais pas d'une manière précise; mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne pouvait l'être plus indignement qu'ici. Non pas qu'il y ait eu faute d'obélisques, d'arcs de triomphe, de décorations, d'illuminations, de feux d'artifice, de ballons, de canonnades; non, certes, grand Dieu! mais dans tout cela rien qui rappelât la pensée principale. Ce qui dominait de toutes parts, c'était le désir de distraire l'esprit du peuple par une masse de plaisirs accumulés jusqu'au dégoût. Quand on échange seulement quatre paroles avec un Français, on est bien sûr de voir arriver le nom de Jean-Jacques Rousseau. Ah! quelle honte éprouverait Jean-Jacques, si on lui disait que c'est là son œuvre! »

Le moment lui paraît donc peu propice pour prêcher la philosophie de Kant. Il a cependant

Digitized by Google

des lettres de recommandation pour les principaux représentants de la science, pour des membres de l'Institut, chimistes, physiciens, naturalistes. Le grand mouvement scientifique qui a illustré chez nous la dernière période du XVIIIe siècle avait attiré son attention; c'étaient les chefs de ce mouvement qu'il voulait initier à la philosophie nouvelle. Ne pouvant devenir leur maître, il se contentera d'être leur disciple. Par malheur, cette excursion au pays de la science lui fit faire de cruelles découvertes. Son âme inquiète, mais généreuse, cette âme qui gémissait d'être condamnée au doute, devinez ce qu'elle devint quand elle vit ou crut voir chez les maîtres de la science une absence complète de préoccupations morales, une indifférence absolue vis-à-vis de ce scepticisme qui le déchirait! Il en pousse un cri de douleur et d'effroi :

Ce voyage à Paris, dont je ne puis rendre compte à personne, dont je ne puis me rendre compte à moi-même, peut-être devrai-je le bénir, non pas à cause des joies que j'y ai ressenties, elles m'ont été mesurées d'une main avare; mais tous mes sens me confirment une vérité que mon instinct m'avait depuis longtemps révélée : c'est que les sciences ne nous rendent ni meilleurs ni plus heureux, et j'espère que cette découverte me conduira quelque jour à une conclusion profitable. Oh! je ne puis te décrire l'im-

Digitized by Google

pression que fit sur moi cette suprême immoralité dans le plus haut monde de la science. Où donc le destin mène-t-il cette nation? Dieu le sait. Elle est plus mûre pour la mort qu'aucune nation de l'Europe. Souvent, quand je visite les bibliothèques et que je vois dans de magnifiques salles, réunies en de magnifiques volumes, les œuvres de Rousseau, d'Helvétius, de Voltaire, je me demande : Quel bien ont-ils fait? Est-il un seul d'entre eux qui ait atteint son but? Ont-ils pu arrêter la roue qui, emportée par un mouvement continu, s'avance toujours vers l'abîme? Oh! si tous ceux qui ont écrit de bons ouvrages avaient fait la moitié du bien qu'ils ont mis dans leurs livres, oh! que le monde irait mieux! Cette étude des lois de la nature, sur laquelle semblent concentrées toutes les forces intellectuelles de la France, où conduira-t-elle? Pourquoi l'État distribue-t-il à tant d'établissements des millions destinés à la propagation des sciences? Est-ce amour de la vérité? L'État! un État ne connaît d'autre profit que celui qui peut se calculer à tant pour cent. Il veut donc appliquer la vérité; à quoi? aux arts et métiers. Il veut que les commodités de la vie deviennent plus commodes encore; il veut sensualiser les choses sensuelles, raffiner le luxe le plus raffiné; et quand à la fin l'esprit de volupté et de mollesse le plus exigeant n'aura plus de désir à concevoir, qu'arrivera-t-il? Oh! que la volonté qui gouverne le genre humain est incompréhensible! Privés de la science, nous tremblons devant tous les phénomènes de l'air, notre vie est exposée aux bêtes féroces, une plante vénéneuse peut nous donner la mort, et sitôt que nous entrons dans le domaine de la science, sitôt que nous appliquons nos connaissances pour assurer et protéger notre vie, nous voilà déjà sur la route qui conduit au luxe et à tous les vices de la sensualité... Et cependant, supposé que Rousseau ait eu raison

Digitized by Google

de répondre négativement à la question de savoir si les sciences ont rendu les hommes plus heureux, que de contradictions étranges résulteraient de cette vérité! Il fallait bien des siècles avant que l'homme pût acquérir assez de science pour reconnaître enfin... quoi? qu'il devait rejeter toute science. Force lui était alors d'oublier tout ce qu'il avait appris, de réparer de son mieux la faute séculaire, et aussitôt la misère recommençait... Ainsi donc, en fin de compte, faisons ce que nous voulons, nous ferons toujours bien. Oui, en vérité, si l'on considère que nous avons besoin d'une vie tout entière pour apprendre comment il faut vivre, et que même dans la mort nous ne soupçonnons pas encore ce que le ciel veut de nous; si nul ne connaît le but de son être et de sa destinée; si la raison humaine ne peut parvenir à se connaître elle-même, à connaître l'âme, la vie, les choses qui nous entourent; si depuis des siècles on doute encore de l'existence du droit, — Dieu peut-il exiger qu'une telle créature soit responsable de ses actes?... Eh bien donc! faire ce que le ciel exige de nous visiblement, indubitablement, cela suffit. Vivre aussi longtemps que l'air gonfle nos poumons, jouir de ce qui fleurit autour de nous, faire çà et là quelque bien, parce que cela aussi est une jouissance, travailler afin de pouvoir jouir et agir, donner la vie à d'autres pour qu'ils le fassent de même à leur tour et que la race soit perpétuée, puis mourir... Celui qui fait cela et rien de plus, le ciel lui a révélé son secret. La liberté, une maison, une femme, voilà mes trois désirs, et je répète chaque jour ma demande au lever et au coucher du soleil, comme un moine répète ses vœux.

Voilà dans quel chaos de sentiments contraires

Digitized by Google

se débat le malheureux songeur : de Kant à Rousseau son âme ne sait où s'arrêter. Il voudrait bien, selon le maître de Kœnigsberg, remplir virilement le devoir de la vie, et s'il le connaissait, ce devoir, ce n'est pas le courage qui lui manquerait; mais il ne peut le connaître, le doute a desséché d'avance toutes ses pensées. Il voudrait bien aussi, comme l'enseigne Jean-Jacques, renoncer à ces subtilités de la science, vivre dans la solitude, loin des hommes et des problèmes qui les agitent. Non, ce refuge lui est interdit; il connaît trop bien les contradictions du système de Jean-Jacques. Bien plus, comme tant de femmes au XVIIIe siècle, la fiancée d'Henri de Kleist est passionnée pour l'auteur d'*Émile* et de *la Nouvelle Héloïse;* avez-vous remarqué cependant comme le malheureux, à dessein ou non, peu importe, déshonore ce plan de vie que les amis de Rousseau pouvaient se former d'après ses écrits? Vivre, jouir, mourir, vivre comme la plante et la brute, sans efforts vers une destinée plus haute, tel est le résumé de sa philosophie au moment même où il semble accueillir avec ardeur les prédilections secrètes de sa fiancée.

Le voilà décidé en effet à fuir la société; il

Digitized by Google

veut se faire paysan au fond d'un canton de la Suisse et y cacher sa vie à tous les yeux. Wilhelmine consent à l'y suivre; elle vient de lire les *Rêveries d'un Promeneur solitaire,* elle se rappelle Rousseau dans l'île Saint-Pierre, son installation chez le receveur, ses herborisations dans les bois, ses extases au bord du lac, cet ineffable sentiment de paix qui inondait son cœur; elle espère que cette vie simple, cette vie de travail au sein de la nature calmera enfin la conscience de son amant. Mais Henri de Kleist a des caprices de despote. Le consentement de Wilhelmine ne lui suffit pas; il exige qu'elle n'instruise personne de son projet, qu'elle abandonne secrètement sa famille; il veut que tout le monde ignore la retraite qu'il s'est choisie. Quoi! pour guérir ce malade bien-aimé, il faut que Wilhelmine porte la douleur et la honte dans la maison de son père! il faut qu'elle parte en secret, qu'elle s'enfuie comme une coupable! Elle hésite, la noble fille, tant elle aurait à cœur d'achever sa tâche, tant elle serait heureuse de sauver cette âme condamnée; elle hésite, elle va céder peut-être, mais le misanthrope, impatient, irrité, rompt brusquement avec elle.

Henri de Kleist quitte Paris vers la fin de

Digitized by Google

l'année 1801; il arrive en Suisse, et là, sous l'influence de quelques amis, plus frappés de la noblesse de son âme que de la bizarrerie de son humeur, il commence à soupçonner qu'il est né pour la poésie et non pour les abstractions philosophiques. Celui que nous avons appelé un misanthrope, le jeune Wieland, le fils du poëte d'*Obéron*, et Henri Zshokke, le représentent dans leurs écrits comme une âme parfois singulière et chimérique, mais la plus noble, la plus généreuse qu'on puisse voir. C'est l'époque où, encouragé par ses amis, il ébauche ses premiers ouvrages d'imagination, une tragédie, *la Famille Schroffenstein,* et une comédie intitulée *la Cruche cassée.* Au mois d'octobre 1802, il retourne dans son pays et visite les deux centres littéraires où se concentrait alors tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne : Iéna, illustrée par Fichte, Schelling, les deux Schlegel; Weimar, où régnaient Goethe et Schiller.

Il fit sur Goethe une impression pénible; ces natures maladives étaient antipathiques au génie sain et robuste qui s'était guéri si vaillamment des inquiétudes de Werther. Goethe, tout disposé qu'il fût envers lui à une sympathique bienveillance, ne put le voir sans *frisson,* sans

Digitized by Google

horreur; ce sont les termes qu'il emploie, *Schauder und Abscheu.* Il le compare à un être que la nature a créé avec amour, qu'elle a destiné à de belles choses, et qui est atteint d'une maladie incurable. Pour le grand poëte naturaliste, y avait-il un spectacle plus douloureux que celui-là ?

Le vieux Wieland n'avait pas une perspicacité si clairvoyante ou si sévère ; il s'amusait des singularités de Henri de Kleist, il le garda près de lui, à son foyer, pendant plus de deux mois, et le tableau qu'il a tracé de ses hallucinations offre des traits intéressants. C'étaient surtout à cette époque des hallucinations poétiques ; la poésie l'absorbait tout entier, et si dans les années qui suivirent il avait continué de vivre ainsi pour l'art, c'eût été là sans doute le meilleur remède à ses incohérentes songeries. Lorsque Wieland exprimait tant de sympathies pour Henri de Kleist, une occupation déterminée donnait à cette âme malheureuse l'équilibre qui lui avait manqué jusque-là. L'hôte du pauvre rêveur ayant été frappé de ses distractions continuelles, Kleist fut obligé de lui avouer qu'il travaillait alors à un drame, et que la pensée de son œuvre ne le quittait pas. Il avait devant les

Digitized by Google

yeux, disait-il, un idéal si élevé que rien de ce qu'il avait écrit déjà ne pouvait le satisfaire; chaque scène, à peine écrite, était condamnée au feu. C'était une tragédie dont le héros était Robert Guiscard. Il se décida bon gré, mal gré, à en lire quelques fragments à son hôte, et Wieland, qui n'était pas suspect d'un enthousiasme trop fougueux, ne craignait pas de résumer ainsi ses impressions : « Si les esprits d'Eschyle, de Sophocle et de Shakspeare se réunissaient pour composer une tragédie, cette tragédie ressemblerait au *Robert Guiscard* de Henri de Kleist, supposé du moins que l'ensemble réponde aux fragments qu'il m'a lus. A dater de ce moment, je fus persuadé que Kleist était né pour combler cette grande lacune qui existe encore dans notre littérature, au moins à mon avis, même après les drames de Goethe et de Schiller; vous devinez facilement avec quelle ardeur je l'encourageai à terminer son œuvre. »

Wieland et Goethe avaient également raison dans leurs appréciations diverses. Il y avait un poëte et un fou chez Henri de Kleist. Cette tragédie de *Robert Guiscard*, que Wieland signale comme une œuvre de génie, le poëte l'avait écrite avec amour; le fou l'a détruite dans un

Digitized by Google

accès de fureur. De Weimar, Henri de Kleist s'était rendu à Dresde pour y travailler dans la solitude, mais son humeur inquiète ne lui permettait pas de suivre longtemps la même pensée. Il part pour la Suisse avec un de ses amis, M. de Pfuel, esprit grave, éminent officier, devenu plus tard général, et qui a joué un rôle honorable dans l'histoire militaire et politique de la Prusse. M. de Pfuel s'efforçait en vain d'arracher Henri de Kleist à ses découragements : les plus tendres soins ne faisaient qu'irriter la plaie du malade. Pendant la route, qu'ils firent en grande partie à pied, dans toutes les villes où ils séjournèrent, à Berne, à Milan, la monomanie du suicide poursuivait le lugubre songeur. Quand ils arrivèrent à Paris, ce fut le paroxysme de la crise. Un jour Henri de Kleist, repoussant les consolations de son ami, lui déclara qu'il était bien décidé à se donner la mort ; et comme M. de Pfuel ne lui cachait pas son horreur pour un sentiment si lâche, le malheureux brisa violemment les liens de cette amitié virile qui eussent pu le rattacher à l'existence. C'est alors qu'il brûla tous ses papiers, des lettres, des notes de voyage, une confession générale de sa vie, cette tragédie de *Robert Guiscard* qu'il avait

Digitized by Google

composée avec tant d'amour, et deux autres drames sur Pierre l'Ermite et Léopold d'Autriche.

Avant d'en finir cependant, il est pris d'un ardent désir de revoir l'Allemagne. Il quitte Paris et se dirige à pied dans la direction de Boulogne-sur-Mer. Pourquoi suit-il ce chemin? Nul ne le sait. Hélas! il l'ignorait lui-même. Pendant que M. de Pfuel le fait chercher partout dans Paris, pendant qu'il va le chercher lui-même à la morgue afin de réclamer au moins son cadavre et de lui rendre les derniers devoirs, car il était persuadé que le malheureux s'était jeté dans la Seine, — pendant ce temps-là Henri de Kleist rencontre sur la route une compagnie de conscrits, et tout à coup, changeant de projet, il veut s'enrôler avec eux. Sa demande paraît suspecte; il reprend son voyage et se dirige vers Boulogne. A quelque distance de la ville, il est reconnu par un chirurgien-major avec lequel il avait eu des relations à Paris. « Que faites-vous là? où allez-vous? dit le chirurgien étonné. — Je vais m'embarquer à Boulogne. » Et tout en causant ainsi, le chirurgien-major apprend qu'Henri de Kleist n'a point de passe-port. « Point de passe-port! Êtes-vous fou? dans les circonstances où

Digitized by Google

nous sommes! Ignorez-vous que l'autre jour encore, à Boulogne, un gentilhomme prussien comme vous, arrêté sans passe-port, a été considéré comme un espion russe et fusillé? » Il le prend alors sous sa protection, le fait passer pour son domestique et l'emmène à Boulogne, d'où Henri de Kleist écrit à l'ambassadeur prussien, M. de Lucchesini, et obtient quelques jours après un passe-port qui l'oblige à se rendre directement à Potsdam.

Une fois en règle, il revient à Paris, prend la route de Strasbourg, tombe malade à Mayence, et pendant plus de six mois ses amis ne savent pas ce qu'il est devenu. Il rencontra vers cette époque la célèbre Caroline de Gunderode, esprit aussi malade que le sien, pauvre fille exaltée qui a laissé sous le pseudonyme de *Tian* des poésies fort bizarres, et qui, prise d'une passion folle pour un jeune professeur de Heidelberg (celui-là même qui est devenu un des plus grands philologues de son temps, et dont la gravité doctorale ne justifiait guère de si tragiques aventures, l'illustre Frédéric Creuzer), se crut dédaignée, perdit la tête et se noya dans le Rhin. La pensée du suicide était-elle déjà née dans l'âme de Caroline de Gunderode? Est-ce là ce qui avait

Digitized by Google

attiré Kleist? Il est malheureusement permis de former cette conjecture. On le voit aussi, vers ce temps-là, fort assidu auprès de la fille d'un pasteur de Wiesbaden. L'infortuné avait besoin d'affections, et son scepticisme misanthropique comprimait sans cesse les élans de son cœur. Il voulait et ne pouvait aimer; de tous ses tourments, c'était là le plus cruel, ou plutôt c'était le dernier, c'était le terme fatal de ce désenchantement qu'il n'avait pas eu le courage de combattre. Honteux de lui-même, il prend le parti de se cacher à ses semblables. Voulait-il échapper par un dernier effort à ses pensées de suicide? espérait-il recommencer une nouvelle vie? Ce qui est certain, Wieland l'affirme, c'est qu'il s'engagea comme ouvrier chez un menuisier de Coblentz.

On le croyait mort, quand tout à coup, à Potsdam, au milieu de la nuit, quelqu'un frappe à la porte du général de Pfuel; on ouvre, c'était Henri de Kleist. Le général l'accueille à bras ouverts, et le décide à quitter ses rêveries pour une carrière déterminée. Assez longtemps il a vécu pour lui, la solitude lui a été mauvaise, qu'il se consacre désormais au service de l'État. Kleist écoute les conseils de son ami, il se met à

Digitized by Google

l'œuvre, il étudie avec passion les sciences économiques, et bientôt il obtient une place à Koenigsberg, dans l'administration des finances (1805).

Digitized by Google

II

Ce fut là un heureux épisode au milieu de cette vie désordonnée. En même temps qu'il remplit ses fonctions, il revient à ses travaux poétiques : il achève sa comédie de *la Cruche cassée*, il travaille d'après Molière à son *Amphitryon*, il commence sa tragédie de *Penthésilée*, et surtout il écrit deux nouvelles, considérées avec raison comme des chefs-d'œuvre, *la Marquise d'O...* et *Michel Kohlhaas*. Ajoutons à cette liste un grand drame, *la Famille Schroffenstein*, publié sans nom d'auteur en 1803, et nous pourrons nous faire une complète idée des inspirations du poëte dans cette première période.

La Famille Schroffenstein est un drame violent, inégal, bizarre, qui n'a pu être écrit que par un poëte. La pièce, qui se passe dans la Souabe du moyen âge, nous montre les deux branches d'une même famille divisées par des

Digitized by Google

haines féroces. On y retrouve de temps en temps un souvenir lointain des Capulets et des Montaigus ; mais que de différences entre l'œuvre d'Henri de Kleist et le magnifique drame de Shakspeare ! Dans la pièce anglaise, Juliette et Roméo réconcilient deux races ennemies ; une inspiration tendre, profonde, vraiment humaine et développée avec une logique admirable, préside à l'ordonnance du drame, domine tous les contrastes, circule à travers toutes les péripéties, fait éclater enfin sur un théâtre de haines le poëme merveilleux de l'amour. Nulle logique au contraire dans le drame du poëte allemand. S'il y a un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment comme Juliette et Roméo, cet épisode ne semble avoir d'autre but que de fournir au poëte des scènes d'une grâce toute printanière ; ce n'est pas l'amour d'Ottocar et d'Agnès qui réconciliera leurs familles. Le hasard domine tout dans cette composition désordonnée. Pourquoi les chefs des deux branches, Rupert et Sylvestre Schroffenstein, se jurent-ils une guerre à mort ? Par suite d'une méprise : le fils de Rupert a été trouvé mort dans la campagne, et Rupert se persuade que son enfant a été assassiné par l'ordre de Sylvestre. De là toute une

Digitized by Google

série de représailles qui enfantent de nouvelles méprises et produisent le plus sanglant des imbroglios. En vain quelques-uns des personnages de la pièce s'efforcent-ils de dissiper ces ténèbres ; la nuit va s'épaississant de scène en scène jusqu'au moment où, par une dernière méprise, les deux pères tuent chacun leur propre enfant dans une caverne de la montagne.

Certes voilà une œuvre étrange : on dirait une tragédie dont le hasard est le héros ; mais le hasard n'a rien de tragique, et il n'y a pas de drame possible sans la lutte des passions. Des méprises, des malentendus, sont-ce bien là les éléments d'une action tragique ? Non, ce sont des moyens de comédie. Je comprends l'impression que ressentirent Zschokke et le fils de Wieland le jour où Henri de Kleist, pendant son séjour en Suisse, leur lut la première ébauche de *la Famille Schroffenstein.* « Quand il arriva au cinquième acte, dit Zschokke, nous fûmes pris, Wieland et moi, d'un tel fou rire, d'un rire si bruyant, si prolongé, d'un rire auquel le poëte s'associa lui-même si franchement, qu'il fut impossible d'aller jusqu'à la fin de la pièce. » Ce devait être pourtant un rire convulsif et amer ; drame comique ou comédie sinistre,

Digitized by Google

on souffre et on rit en même temps à la vue de ces choses incohérentes : tant de fureurs, tant de crimes, une intrigue si noire, dont le véritable titre pourrait être *Faute de s'entendre !* Eh bien ! si bizarre qu'elle soit, cette œuvre révélait un poëte. Des caractères énergiquement dessinés, une idylle amoureuse épanouie au milieu de ces luttes atroces, une langue originale, une langue qui ne rappelait ni les savantes finesses de Goethe ni les élans passionnés de Schiller, mais souple, sobre, sonore, admirablement façonnée pour le drame, voilà ce que les juges les plus autorisés signalent dans cette première production d'Henri de Kleist.

Cette souplesse de langage devient plus visible encore quand des sombres aventures de la *Famille Schroffenstein* on passe avec le poëte aux scènes familières de *la Cruche cassée.* Commérages de petite ville, fausse bonhomie, duplicité narquoise, sensualité libertine et rusée, l'auteur va rendre tout cela comme le ferait un pinceau flamand. Quand les buveurs de Teniers, la pipe à la bouche, sont attablés autour d'un pot de bière, ils se racontent sans doute des aventures comme celle-là. Justement la scène se passe en Hollande. C'est l'histoire d'un juge de

Digitized by Google

village qui s'est introduit un soir dans la chambre d'une jeune fille, et qui, poussé par elle, surpris dans l'ombre par le fiancé, s'échappe plus mort que vif, roule comme un ouragan, laisse sa perruque dans la bagarre, et, renversant tout sur son passage, brise une cruche dans l'escalier. Le fiancé, fort irrité d'avoir surpris un homme chez sa promise, rompt avec elle et ne veut rien entendre; la mère de la jeune fille, sans doute pour venger son enfant, et au risque d'augmenter le scandale, accuse le fiancé d'avoir cassé la cruche. Nul, excepté la jeune fille, ne connait le vrai coupable. Or, le lendemain même de cette soirée tragique, la cause est portée devant le juge du village. Entendez-vous les éclats de voix de la commère qui réclame le prix de sa cruche sans s'apercevoir qu'elle livre l'honneur de sa fille aux propos médisants et railleurs? Ce jour-là précisément un inspecteur de la justice, un magistrat d'un degré supérieur, est venu assister à l'audience du tribunal d'Huysum. Le juge, qui croit ne pas avoir été reconnu, paye d'audace, embarrasse les témoins, embrouille l'affaire du mieux qu'il peut, et va condamner un innocent, lorsqu'une série d'incidents amenés d'une façon très-vive et très-comique démontre

Digitized by Google

publiquement que le coupable est le juge en personne.

Il y a dans cette bagatelle une verve et une franchise qui rappellent les meilleures scènes de l'*Avocat Patelin.* On sait que les Allemands pourraient dire comme Quintilien : *In comœdia maxime claudicamus*, et l'on ne sera pas surpris que cette joyeuse facétie occupe une place à part dans les lettres germaniques. Goethe, en 1807, voulut la faire jouer sur le théâtre de Weimar ; malheureusement il eut l'idée fort singulière de la diviser en cinq actes. C'était enlever à l'œuvre d'Henri de Kleist son principal mérite, le rapide enchaînement des scènes, le contraste si piquant de l'assurance du juge et de la confusion qui l'accable ; l'effet du tableau était perdu. Le poëte en fut tellement irrité qu'oubliant l'âge, la gloire de l'illustre maître, il le provoqua en duel. La vie d'Henri de Kleist est pleine de ces folles incartades. En 1842, M. Théodore Döring rendit à la pièce sa forme primitive et la fit jouer à Berlin avec beaucoup de succès. *La Cruche cassée* a mérité de rester au théâtre ; aujourd'hui c'est presque une œuvre classique.

Il n'est pas facile de deviner quelles pensées

Digitized by Google

occupaient le cerveau du poëte allemand lorsqu'il refit l'*Amphitryon* de Plaute et de Molière. Ce sujet, qui demande à être traité vivement, légèrement, Henri de Kleist en fait ou veut en faire une espèce de symbole philosophique. La gaieté de Plaute et de Molière dans cette pièce est une sorte de fantaisie ailée qui court à la surface des choses et se garde bien de les approfondir; Henri de Kleist a presque trouvé la matière d'un poëme religieux dans les aventures d'Amphitryon. Seulement nous ne comprenons guère, il faut l'avouer, les secrètes intentions du mythologue. Que signifie l'amour de Jupiter pour Alcmène? Pourquoi l'auteur voit-il dans la fable antique la lutte du ciel contre la terre? Pourquoi Alcmène, au dernier acte, sommée de choisir elle-même entre les deux Amphitryons et de déclarer quel est le véritable, pourquoi, dis-je, la noble et fidèle Alcmène indique-t-elle le dieu de l'Olympe? Pourquoi celui qu'elle aime en réalité est-il si durement, si complétement *désamphitryonné*, comme dit Molière? Autant de symboles si profonds que je m'y perds. Mieux vaut interroger les symboles de la tragédie de *Penthésilée*: ceux-là sont clairs au moins, et la passion de

Digitized by Google

l'auteur s'y fait jour avec une impétueuse énergie.

On sait que Penthésilée était une reine des Amazones; on sait aussi que l'histoire des Amazones est une des pages les plus confuses de l'antiquité hellénique. D'Homère à Strabon, la légende va s'altérant sans cesse et se remplissant de contradictions inouïes. Assurément le poëte avait le droit de s'en emparer et de la façonner à sa manière. Tous les ans, sur l'indication du dieu Mars, les Amazones d'Henri de Kleist vont se chercher des époux, le fer et le feu à la main. Les guerriers pris dans la bataille sont amenés à Thémiscira, la capitale des Amazones; on les conduit au temple de Diane, on les couronne de roses, et après deux jours de fêtes ils sont renvoyés dans leur pays. La reine des vierges belliqueuses, la belle Penthésilée, veut avoir Achille pour époux; à chéval, au galop, avec un escadron de jeunes guerrières, elle court le chercher sous les murs de Troie. Tout le monde fuit devant les Amazones; Ulysse et Diomède sont vaincus; Achille seul tient ferme, et, luttant avec la jeune reine qui le cherchait dans la mêlée, il la blesse et l'emporte évanouie dans son camp. Ici, au milieu de ces scènes terribles,

Digitized by Google

une scène d'une tendresse ardente et passionnée. Penthésilée est assise, Achille est à ses pieds. La belle amazone se croit victorieuse, et Achille, pour complaire aux suivantes de Penthésilée, a consenti à lui laisser cette illusion. Eh ! n'est-il pas vaincu en effet ? Voyez-le s'enivrant des regards de la jeune guerrière ; voyez-le éperdu, ébloui, comme un mortel épris d'une déesse. C'est alors que Penthésilée lui raconte l'histoire des amazones, et lui avoue fièrement que, sur sa réputation de courage et de beauté, elle est venue, la lance au poing, selon la coutume de sa race, conquérir son époux, Achille égal aux dieux. Il y a là un dialogue d'une poésie prestigieuse : quel mélange de grâce et de sauvagerie dans les paroles de Penthésilée ! « Ce n'est pas la langue de la Grèce, dit très-bien M. Julien Schmidt, et pourtant notre imagination est emportée au sein de la vie hellénique. » Tout à coup les amazones, qui ont juré de délivrer la reine prisonnière, reviennent comme des furies, renversent tout sur leur passage, et pénètrent dans le camp d'Achille. Achille a dû s'enfuir ; mais n'est-il pas amoureux de la reine ? Il ne songe plus qu'à se replacer sous son joug, il la provoque à un combat afin d'être vaincu par elle et

Digitized by Google

de pouvoir l'épouser. Penthésilée s'imagine que la provocation est sérieuse, qu'Achille veut se venger, qu'ayant surpris son secret, il abusera de sa faiblesse; elle en devient folle de rage, et tandis que le fils de Thétis se présente sans armes au combat, elle marche contre lui armée de son arc et suivie d'une meute de chiens sauvages. Achille, frappé d'une flèche en pleine poitrine, tombe aux pieds de l'Amazone : « Penthésilée! ma fiancée! que fais-tu? Est-ce là la fête des roses que tu m'avais promise? » Une lionne affamée, dit le poëte, aurait eu pitié de ses plaintes; mais elle, ivre de sang, plus furieuse encore que ses chiens qu'elle excite, elle se jette sur lui, elle le déchire avec ses mains, avec ses dents elle le met en lambeaux...

Cette poésie démoniaque exprime trop bien l'inquiétude du poëte aux heures les plus farouches de sa vie. Que représente l'horrible dénoûment de *Penthésilée*, sinon la passion indomptable et les droits qu'elle s'arroge? Elle est douce et modeste d'abord, cette passion : tant qu'elle est sûre du triomphe, elle chante, elle se couronne de roses, on dirait une idylle printanière; mais si son espérance est trompée, si elle le croit seulement, au premier obstacle, sans rien

Digitized by Google

vérifier, sans vouloir rien entendre, quelle fureur! quelle tragédie! Cette fureur abominable, l'auteur, n'en doutez point, a essayé de la justifier. Penthésilée est bien l'héroïne de son drame. L'austère disciple de Kant, irrité contre son maître et se rejetant avec colère dans l'extrémité opposée, écrivait ici dans son délire la déclaration des droits de la passion.

En même temps que le poëte essayait ainsi ses forces dans le domaine de la comédie, de la tragédie et du drame, il écrivait aussi des nouvelles où éclatait toute la sombre vigueur de son talent. *La Marquise d'O...*, écrite à une époque où ses souffrances intérieures commençaient à s'apaiser, est une étude psychologique développée avec une précision admirable. On y retrouve encore cependant ces inventions fiévreuses où se complaisait son esprit; il est manifeste que les cas singuliers, les exceptions mystérieuses et monstrueuses, attiraient de préférence cette imagination farouche. Dès le premier mot de ses récits, il vous transporte dans un monde à part, au milieu d'événements étranges et sinistres. Or ces événements paraissent si familiers à son esprit, ils lui semblent une conséquence si naturelle des conditions de

Digitized by Google

l'humanité, qu'il les raconte sans émotion, avec une netteté de style, avec une tranquillité de cœur, plus sinistre encore que les événements eux-mêmes. Ce calme, cette précision, en présence des drames les plus douloureux, est un des traits caractéristiques de ces récits. Ecoutez le début de *la Marquise d'O...*

A M..., ville importante de la haute Italie, une dame veuve, d'une réputation sans tache, mère de plusieurs enfants qu'elle élevait avec soin, la marquise d'O..., annonça un jour dans les journaux qu'elle était enceinte sans savoir comment; elle ajoutait que le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde était prié de se faire connaître, et que, par des raisons de famille, elle était décidée à l'épouser.

Voilà une entrée en matière telle que les aime Henri de Kleist; il est difficile de se jeter plus vivement *in medias res*. Comment ne pas vouloir connaître la fin d'une histoire commencée de la sorte? Qu'est-ce donc que cette femme condamnée à une démarche si extraordinaire? L'auteur va nous le dire sans s'émouvoir, comme un médecin accoutumé aux plus lugubres accidents de la destinée humaine. Cette narration est à la fois un drame et une étude de physiologie morale. La marquise d'O..., depuis

Digitized by Google

son veuvage, habitait avec son père, M. de G..., colonel italien et commandant de la citadelle de M... La guerre ayant éclaté dans la Haute-Italie, la citadelle que commandait M. de G... fut attaquée et brûlée par les Russes. C'était sans doute en 1799, pendant l'expédition de Souvarof, et avant que Masséna eût écrasé l'armée russe dans cette série de batailles qu'on appelle d'un seul nom : la bataille de Zurich. Au moment où le feu prenait à la citadelle, la marquise, cherchant un refuge avec ses enfants dans les salles basses de la forteresse, est rencontrée par cinq ou six soldats russes, ivres de poudre et de sang, qui se précipitent sur la jeune femme, l'entraînent dans une salle écartée du château, et se disposent à lui faire subir les plus odieux traitements. Par bonheur arrive tout à coup un jeune officier russe qui disperse ces lâches coquins en leur fouettant le visage de son épée; la marquise, à demi morte, remercie son libérateur et s'évanouit. Quelques jours après, le jeune comte, comblé des bénédictions de la famille du colonel, va rejoindre l'armée, et l'on apprend qu'il est mort dans une bataille. Il était tombé, disait-on, frappé d'une balle au cœur, et s'était écrié en mourant : « Juliette!

Digitized by Google

Juliette! voilà une balle qui te venge! » La marquise fut vivement affectée de cette mort; elle plaignait le loyal jeune homme à qui elle devait son salut, elle plaignait aussi cette personne inconnue, son homonyme (la marquise s'appelait Juliette), à qui le mourant avait envoyé ce dernier et touchant adieu.

Au bout de quelques semaines, le comte reparaît : celui qu'on avait cru mort n'était que blessé. Une fois rétabli de cette violente secousse, il s'est empressé de se rendre chez le colonel de G..., et là il demande la main de la marquise d'O... avec cette impatience particulière, dit-on, aux passions de l'aristocratie moscovite et qui rappelle ce mot de Mme de Staël : « Un désir russe ferait sauter une ville. » Malgré sa reconnaissance pour le jeune officier, la marquise oppose à ses supplications une résistance inflexible; elle s'est promis de demeurer fidèle au souvenir de son mari. Désespéré, le jeune homme s'éloigne, et bientôt après la marquise commence à éprouver un malaise inexplicable. Tous les symptômes d'une grossesse deviennent chaque jour plus marqués chez la jeune veuve; elle refuse d'y croire, on le pense bien, et chasse comme un insulteur le

Digitized by Google

médecin qui persiste à lui révéler son état. Plus de doute cependant; elle est forcée de reconnaître qu'elle a dû être victime d'un attentat odieux. Le père, irrité, repousse une si étrange excuse, et chasse de sa maison la fille qui le déshonore; sa mère elle-même la croit coupable... C'est alors que la vaillante femme fait insérer dans les journaux l'annonce extraordinaire dont nous parlions tout à l'heure. L'annonce produit son effet, le comte se déclare, c'est lui qui a commis le crime, c'est lui qui a honteusement abusé de l'évanouissement de la jeune femme, au moment même où il venait de l'arracher à la brutalité de ses soldats. Cette Juliette à qui il demandait pardon sur le champ de bataille le jour qu'il se crut frappé de mort, c'était la marquise d'O...

Tout est fini, ce semble; le comte est impatient de réparer sa faute, la marquise peut épouser le père de l'enfant auquel elle va donner le jour. Non, la marquise, si énergiquement décidée tout à l'heure à épouser le coupable, quel qu'il pût être, éprouve tout à coup une répugnance amère lorsqu'elle apprend que ce coupable est le jeune comte à qui elle a cru devoir l'honneur et la vie. Pourquoi le re-

Digitized by Google

pousse-t-elle si longtemps? Quel est ce sentiment de honte et d'horreur qui s'est emparé d'elle? Quelles émotions contradictoires ont agité son âme? C'est là précisément le sujet d'Henri de Kleist, et ce sujet est traité avec une netteté de style, une précision de détails, une science des bizarreries du cœur, qui en font, dit Louis Tieck, une narration vraiment classique.

Mais le chef-d'œuvre d'Henri de Kleist dans le genre de la narration psychologique et dramatique, c'est le récit intitulé *Michel Kohlhaas*. On connaît l'héroïque personnage de Goethe, ce Goetz de Berlichingen qui seul, au milieu de la société croulante du moyen âge, dans la dissolution de tous les liens, se lève pour la défense du droit. Le Michel Kohlhaas d'Henri de Kleist est un Goetz populaire :

Aux bords de la Havel vivait, vers le milieu du XVIe siècle, un marchand de chevaux nommé Michel Kohlhaas, fils d'un maître d'école, l'un des personnages les plus loyaux et en même temps les plus abominables de son époque. Ce personnage extraordinaire aurait pu passer jusqu'à trente ans pour le modèle du bon citoyen. Il possédait, dans un village qui porte encore son nom, une métairie où il vivait paisiblement de son travail. Il élevait dans la crainte de Dieu les enfants que lui donnait sa femme, et les pré-

Digitized by Google

parait à devenir un jour des hommes laborieux et honnêtes. Il n'y avait pas un seul de ses voisins qui n'eût l'occasion d'éprouver sa bienfaisance et sa justice. Bref, le monde aurait pu bénir sa mémoire, s'il n'avait été fou d'une certaine vertu : le sentiment du droit fit de lui un brigand et un meurtrier.

Ainsi commence cette histoire où la simplicité du récit n'exclut pas l'étude profonde des caractères. On dirait une chronique tracée par un contemporain, tant les détails sont précis, nombreux, circonstanciés ; c'est un artiste pourtant, et un artiste philosophe, qui a disposé les faits et réglé l'ordonnance du tableau. Au reste, nulle réflexion ; les choses parlent d'elles-mêmes. Les acteurs sont en scène, les événements se succèdent, les caractères se déroulent avec une vivante et impérieuse logique ; les conséquences, quelles qu'elles soient, naîtront dans votre esprit sans que l'auteur vous les impose. « Le sentiment du droit a fait de cet homme un brigand et un meurtrier ; » voilà, je crois, les seules paroles où l'auteur intervienne, et encore n'est-ce là que le programme, on pourrait dire le titre de sa chronique.

Un jour, Michel Kohlhaas part avec quelques chevaux qu'il va vendre à la foire de Leipzig, et se trouve arrêté sur sa route par une barrière

Digitized by Google

qu'un petit seigneur féodal, Wenzel de Tronka, a fait établir près de son château. Il y avait bien des années que Michel Kohlhaas faisait le même chemin sans avoir rien vu de pareil; mais le vieux seigneur de Tronka vient de mourir, et son fils, qui a besoin d'argent pour ses folies, a imaginé ce moyen de rançonner les voyageurs. Kohlhaas ne trouve pas que la chose fasse honneur au maître du château; il se soumet pourtant, paye le droit, et se contente de regretter le bon vieillard qui ne levait pas tant d'impôts. Heureux le brave Michel s'il en était quitte pour si peu! Point; après la rançon du voyageur, il faut payer les droits des chevaux, droits d'entrée, droits de sortie; il faut avoir aussi maints papiers en règle. Bref, le seigneur de Tronka, d'accord avec le prince électeur de Saxe, son suzerain, profite de l'anarchie de l'Allemagne pour piller sans façon laboureurs et marchands. Kohlhaas, n'ayant aucun des papiers qu'on lui demande, est obligé de les aller chercher à Dresde et de laisser ses chevaux en otage sous la garde de son valet. Quand il revient, son valet a été chassé, et à la place des nobles et vigoureuses bêtes qu'il a confiées au seigneur de Tronka, on lui rend de misérables haridelles. Il

Digitized by Google

a peine à les reconnaître, ses pauvres chevaux, tant ils sont exténués par de mauvais traitements. Il veut protester, on le chasse. Il porte plainte au magistrat de Dresde, le magistrat est le complice du seigneur. Nous assistons enfin à une série d'iniquités qui révoltent la conscience de Michel. A qui s'adresser? Dans le chaos de l'empire, au milieu des guerres religieuses et des prétentions féodales, la justice semble devenue impossible.

Rien de plus touchant ici que les scrupules de Michel Kohlhaas, ses doutes, ses délibérations avec lui-même, l'enquête à laquelle il se livre avant de condamner en son âme et conscience le seigneur de Tronka. Il instruit l'affaire, examine les incidents, cherche des excuses au malfaiteur, fait subir à son valet, à celui qu'on a chassé, un interrogatoire rigoureux, et l'on voit qu'il voudrait, s'il était possible, mettre les torts de son côté, plutôt que d'accuser légèrement celui qui avait volé ses chevaux. Enfin l'iniquité est manifeste, et puisque la justice n'est plus, Michel Kohlhaas va faire office de juge. « Laisse-moi partir, dit sa femme Lisbeth, le seigneur de Tronka écoutera mes prières. Ce qu'il t'a refusé par un faux point d'honneur, il

Digitized by Google

lui sera plus facile de me l'accorder. — Essayons ce moyen, » dit le patient et scrupuleux Michel. Lisbeth monte en voiture avec le valet Sternbald, et arrive à Tronkenbourg ; mais ses prières ne réussissent pas mieux que les réclamations de son mari, et il faut lire ici la résolution suprême de Michel Kohlhaas, sa déclaration de guerre au seigneur féodal, l'acte par lequel il se constitue lui-même grand justicier et exécuteur de la loi :

De toutes les démarches inutiles qu'il avait entreprises dans cette affaire, la plus malheureuse fut ce voyage. Au bout de quelques jours, Sternbald rentra dans la métairie, conduisant pas à pas la voiture où Lisbeth était étendue tout de son long avec une dangéreuse contusion à la poitrine. Kohlhaas, pâle de douleur et de colère, s'était approché de la voiture, et ne pouvait tirer du valet que des réponses assez incohérentes sur ce qui s'était passé. Le seigneur, disait le valet, n'était pas au château ; ils avaient été obligés de descendre dans une auberge du voisinage. Le lendemain matin, Lisbeth avait quitté l'auberge et ordonné au valet de rester près des chevaux ; elle n'était revenue que le soir, et dans l'état où on la voyait là. Il paraît qu'elle s'était approchée trop vivement du seigneur, et les gardes, avec un zèle brutal, s'étant élancés pour l'écarter, elle avait reçu, sans que le seigneur en fût cause, un coup de bois de lance en pleine poitrine. Tel était du moins le récit des gens qui, vers le soir, la rapportèrent à l'auberge sans connaissance, car pour elle le sang, qui coulait à

Digitized by Google

flots de sa bouche, ne lui avait guère permis de parler. La pétition qu'elle portait lui avait été prise ensuite des mains par un des chevaliers. Sternbald ajoutait qu'il avait voulu monter à cheval aussitôt, afin de porter à son maître la nouvelle de ce malheureux événement ; mais elle, malgré les représentations du chirurgien, avait exigé qu'on la ramenât à Kohlhaasenbrück avant que son mari fût prévenu de l'affaire. Lisbeth était anéantie par la fatigue du voyage ; Michel la porta dans son lit, où elle vécut encore quelques jours au milieu d'efforts douloureux pour respirer. On essaya vainement de la faire revenir à elle pour obtenir quelques éclaircissements. L'œil fixe, déjà voilé par la mort, elle était là immobile, et ne répondait pas.

Elle ne reprit connaissance une dernière fois que peu d'instants avant de mourir. Un pasteur de la religion luthérienne (la foi nouvelle commençait à se répandre, et Lisbeth s'y était convertie, à l'exemple de son mari), un pasteur luthérien s'étant approché de son lit, et lui ayant lu à haute voix, d'un accent expressif et solennel, un chapitre de la Bible, elle le regarda tout à coup d'un air sombre, lui prit la Bible des mains, comme s'il était inutile de lui faire cette lecture, puis se mit à feuilleter, à feuilleter encore, cherchant manifestement un passage du livre, et enfin montra du doigt à Kohlhaas, qui était assis près d'elle, le verset où se trouvent ces mots : « Pardonne à tes ennemis; fais du bien même à ceux qui te trahissent. » Puis elle lui pressa la main, lui adressa un regard où était toute son âme, et mourut. Kohlhaas se dit à lui-même : « Puisse Dieu ne me pardonner jamais comme je pardonne à ce hobereau ! » Il l'embrassa en versant plus d'une larme, lui ferma les yeux, et quitta la chambre...

Il commanda un enterrement qui semblait moins

Digitized by Google

fait pour une métayère que pour une princesse : un cercueil de chêne, fortement garni de métal, des coussins de soie, avec des franges d'or et d'argent, un caveau de seize pieds de profondeur, bâti avec des pierres et de la chaux. Il se tenait lui-même auprès de la fosse, son plus jeune enfant dans les bras, et surveillait les ouvriers. Le jour des funérailles, le corps de Lisbeth, blanc comme la neige, avait été exposé dans une salle tendue de drap noir. Le pasteur venait de prononcer un touchant discours sur la bière, quand on remit à Michel l'arrêté pris par le seigneur de Tronka, en réponse à la pétition que la défunte lui avait portée. Il y était dit que Kohlhaas aurait à faire prendre ses chevaux à Tronkenbourg, et qu'il lui était défendu, sous peine de la prison, de donner suite à cette affaire. Kohlhaas mit la lettre dans sa poche et fit placer le cercueil sur la voiture funéraire. Quand la fosse fut comblée, qu'on y eut planté la croix et que les assistants se furent retirés, il se jeta encore une fois à genoux, puis commença l'œuvre de la vengeance.

Il rédigea un arrêt par lequel, en vertu du droit naturel, il condamnait le seigneur Wenzel de Tronka à ramener à Kohlhaasenbrück, dans un délai de trois jours, les chevaux qu'il lui avait pris et qu'il avait exténués par de mauvais traitements. Wenzel de Tronka était condamné en outre à nourrir lui-même ces chevaux, à leur donner le fourrage de sa propre main, dans l'écurie de Michel Kohlhaas, jusqu'à ce que les chevaux eussent recouvré toute leur vigueur. Il lui envoya cet arrêt par un messager à cheval qui avait l'ordre de revenir à Kohlhaasenbrück aussitôt la missive remise à son adresse. Trois jours s'étant écoulés sans que les chevaux fussent ramenés à leur maître, Michel fit venir son valet Herse, celui qui avait été violem-

Digitized by Google

ment chassé de Tronkenbourg. Il lui apprit quelle obligation il avait imposée au seigneur de Tronka relativement à la nourriture de ses chevaux, puis il lui demanda s'il voulait aller avec lui à Tronkenbourg chercher le jeune seigneur. Enfin, prévoyant le cas où le jeune seigneur ne serait pas très-actif à remplir, dans l'écurie de Kohlhaasenbrück, le devoir auquel le condamnait la sentence, il lui demanda s'il ne se chargerait pas de le réveiller avec son fouet. — Oui, oui, partons aujourd'hui même! criait Herse, et, jetant sa casquette en l'air, il assurait qu'il allait se faire dresser une lanière à dix nœuds pour lui apprendre à étriller les chevaux. — Voyant cela, Michel Kohlhaas vendit sa maison, installa ses enfants dans une voiture, les fit conduire en lieu sûr au delà de la frontière, puis à la tombée de la nuit appela tous ses autres valets (sept hommes dévoués, sept cœurs d'or), les arma, leur donna des chevaux, et se mit en route avec eux pour Tronkenbourg.

Les aventures qui suivent répondent bien à la gravité de cette résolution. Michel Kohlhaas est un justicier que rien n'arrête. Patient et scrupuleux avant de prendre un parti, il est inflexible dans l'exécution de ses sentences. Tronkenbourg est livré aux flammes; mais Wenzel de Tronka ayant échappé, Michel Kohlhaas le poursuit de ville en ville et de château en château. Ce n'est plus une lutte d'homme à homme, le voilà en guerre avec tout le pays de Saxe. Étrange guerre, on le pense bien,

Digitized by Google

guerre de brigand et de partisan. Il surprend ses ennemis dans des attaques de nuit, et, se portant d'un point à un autre avec une rapidité inouïe, il frappe comme la foudre, avant qu'on soit averti du danger. Un jour, il placarde aux portes de Leipzig des affiches où il s'intitule le lieutenant de l'archange Michel, ministre de justice et de vengeance, puis il met le feu aux quatre coins de la ville. Une exaltation insensée s'est emparée de son âme. Kleist a raison : l'enthousiasme de la justice l'a rendu fou. Retranché dans le château de Lützen, qu'il a pris de vive force, il fait des appels au peuple d'Allemagne, et l'excite à fonder une société sur la base de la justice éternelle. Il semble même que l'idée d'une cité idéale, d'une république universelle, ait traversé parfois son imagination. Une de ses proclamations se termine par ces mots : « Donné au siége de notre gouvernement provisoire du monde, dans le château de Lützen. »

Chaque semaine amenait de nouvelles violences ; peuple et soldats tremblaient devant cette bande de forcenés qui s'augmentait de jour en jour. Luther seul put arrêter sa rage. Il lui adressa, sous forme de lettre, une éloquente et

Digitized by Google

terrible invective : « Kohlhaas, toi qui te dis envoyé pour prendre en main le glaive de la justice, qu'oses-tu entreprendre, téméraire, dans le délire de ta passion aveugle, toi qui n'es qu'injustice du sommet de la tête à la plante des pieds ! » La lettre continue sur ce ton, éloquente, indignée ; mais comme Luther est mal instruit des faits, son indignation porte à faux. « Comment peux-tu dire que justice t'a été refusée, toi qui, dès un premier échec insignifiant, furieux et altéré de vengeance, n'as pas voulu prendre la peine de poursuivre ? Il faut que je te le dise, impie : l'autorité à laquelle tu devais porter plainte ne sait rien de ton affaire ; le seigneur que tu accuses ne connaît pas même ton nom. »

Cette lettre de Luther avait été affichée dans toutes les villes de la Saxe. Le jour où Kohlhaas la lut à la porte de son château de Lützen, une sorte de révolution se fit en lui. Quoi ! c'était Luther qui l'accusait ainsi, le loyal Luther, l'homme qu'il révérait le plus au monde ! Une subite rougeur couvrit son visage ; il relut l'affiche et la relut encore ; il regarda ses hommes qui l'entouraient, voulut leur parler, et ne put rien dire ; puis, rentrant précipitamment au

Digitized by Google

château, prétexta une affaire qui l'appelait au dehors, donna le commandement à l'un de ses lieutenants, quitta ses armes, prit un costume de paysan, et partit pour Wittenberg.

L'étrange caractère de Kohlhaas se dessine avec une force nouvelle dans son entretien avec Luther, et quelle grandeur chez ce terrible personnage lorsque Luther, frappé de sa loyauté sauvage, obtient de l'électeur de Saxe que l'affaire des chevaux de Tronkenbourg soit jugée de nouveau! Comme il congédie aussitôt ses compagnons de guerre et de pillage! Comme il vient, loyal et confiant, se livrer à ses juges! L'électeur a décidé, à la demande de Luther, que, dans le cas où Kohlhaas gagnerait sa cause, toutes les violences auxquelles l'a poussé ce déni de justice seraient couvertes par une amnistie absolue. Kohlhaas arrive, la tête levée, mais simple, sans jactance; on voit bien que sa ligne de conduite lui paraît la plus naturelle du monde. Si de nouvelles iniquités l'accablent, si les intrigues des hoberaux font triompher le mensonge et la ruse, que lui importe? Il a fait son devoir et il saura mourir.

En présence d'une telle grandeur morale, unie à tant d'extravagances, on comprend l'é-

Digitized by Google

motion de l'électeur de Brandebourg. Michel Kohlhaas est son sujet, et c'est à Berlin qu'il subit le dernier supplice, sur un ordre exprès de la chancellerie impériale. Plein d'admiration pour ce caractère sauvagement héroïque, regrettant avec larmes les services qu'un pareil homme, en de meilleures circonstances, aurait pu rendre à son pays, l'électeur de Brandebourg relève généreusement son nom et sa mémoire en se chargeant lui-même de l'éducation de ses enfants.

L'émotion humaine et patriotique de l'électeur de Brandebourg couronne admirablement ce tableau. Après tant de scènes qui étonnent et troublent le lecteur, l'impression dernière qui reste dans l'esprit, c'est bien en effet le sentiment de la grandeur naturelle de l'homme. L'histoire avait fourni à l'auteur la figure de Michel Kohlhaas; cet épisode du XVIe siècle, perdu dans les chroniques oubliées, Henri de Kleist l'a étudié avec amour et en a fait un tableau viril, un tableau vraiment humain, une œuvre qui n'est ni une satire misanthropique ni un panégyrique déclamatoire. Jamais l'auteur de *Penthésilée* et de *la Famille Schroffenstein* n'a été plus maître de sa mobile

Digitized by Google

pensée. L'imagination et la philosophie se soutiennent mutuellement dans ce récit inspiré de l'histoire. Il n'y a rien là du Charles Moor de Schiller. Le Michel Kohlhaas d'Henri de Kleist est un des meilleurs types de la poésie allemande.

Digitized by Google

III

Ces drames et ces récits avaient beau révéler un poëte de premier ordre; les préoccupations politiques de l'Allemagne étaient trop douloureuses pour que l'écrivain pût recueillir immédiatement le succès et la renommée. Henri de Kleist était fort préoccupé lui-même des malheurs de son pays; une lettre qu'il écrit à la fin de décembre 1805 prouve que le rêveur chimérique et malade voyait parfaitement clair dans la situation de la Prusse. Il prévoit une guerre prochaine et prédit les désastres auxquels le pays est condamné d'avance par les fautes du gouvernement. L'année 1806 lui donna cruellement raison. Après la bataille d'Eylau (1807), il revenait à pied à Berlin avec le général de Pfuel et deux autres de ses amis, quand il fut arrêté par les autorités françaises. Cette aventure n'a pas été nettement éclaircie. Les quatre amis avaient-ils le projet de se réunir aux corps francs

Digitized by Google

qui se formaient alors sur bien des points? Henri de Kleist particulièrement voulait-il redevenir un homme d'action et sacrifier pour une cause sainte cette vie qui lui était à charge? On l'ignore. Il est certain seulement qu'avant d'arriver à Berlin, il se sépara de ses compagnons. Quand il se présenta aux portes de la ville, on lui demanda son passe-port: il n'avait sur lui d'autres papiers que son congé de lieutenant de la garde, daté de 1799. Cette circonstance le rendit suspect. Les autorités françaises (on sait que nous occupions Berlin depuis la bataille d'Iéna) crurent avoir affaire à un de ces officiers prussiens qui recrutaient des volontaires pour les corps francs du major Schill. Henri de Kleist fut arrêté, conduit en France et enfermé dans le château de Joux.

« A l'entrée de la Suisse, dit Mme de Staël, sur le haut des montagnes qui la séparent de la France, on aperçoit le château de Joux, dans lequel sont détenus des prisonniers d'État dont souvent le nom même ne parvient pas à leurs parents. C'est dans cette prison que Toussaint-Louverture est mort de froid... Je passai au pied de ce château un jour où le temps était horrible; je pensais à ce nègre transporté tout à coup

Digitized by Google

dans les Alpes, et pour qui ce séjour était l'enfer de glace; je pensais à de plus nobles êtres qui y avaient été renfermés, à ceux qui y gémissaient encore, et je me disais aussi que, si j'étais là, je n'en sortirais de ma vie. » C'est en 1810 que Mme de Staël faisait ces réflexions sinistres au pied du château de Joux ; trois années auparavant, Henri de Kleist était un des *nobles êtres* qui gémissaient dans ce rude cachot. Si la vue du château de Joux inspirait de telles pensées à Mme de Staël au moment où elle allait quitter la France, on devine quels tourments la captivité dut infliger à cette âme, déchirée déjà par un supplice intérieur. La poésie fut sa consolation. Ce souvenir de Toussaint-Louverture évoqué en passant par l'auteur de *Corinne* se présenta plus d'une fois sans doute à l'imagination d'Henri de Kleist. Une de ses nouvelles les plus dramatiques, *les Fiançailles de Saint-Domingue*, a dû être composée par lui au château de Joux. C'est une conjecture fort ingénieuse d'un critique habile, M. Gustave Kühne, ou plutôt, après les raisons que donne M. Kühne, n'y a plus de conjecture : ce terrible épisode de l'insurrection des noirs, la fatalité sombre qui domine le drame, cette lutte impuissante contre la violence

Digitized by Google

des faits, tout ici porte l'empreinte de ce cachot des Alpes où est mort Toussaint-Louverture.

Ces caractères se retrouvent encore dans plusieurs autres nouvelles composées manifestement à la même époque. *Le Tremblement de terre du Chili*, *l'Enfant trouvé, la Mendiante de Locarno*, sont aussi, comme *les Fiançailles de Saint-Domingue,* des peintures sinistres où règne le désespoir. Mettez à part un seul de ces récits, *le Duel,* où le bon droit, après bien des épreuves, finit par triompher ; dans tous les autres, on dirait que des puissances démoniaques étouffent la liberté humaine. De temps en temps un rayon brille à travers les sombres nuées, l'homme abattu se relève, il va combattre et vaincre ; mais la nuit recommence, et une main mystérieuse terrasse l'impuissant lutteur. Je sais bien que cette inspiration était habituelle à Kleist ; n'y a-t-il pas ici cependant quelque chose de plus ? La tristesse particulière du prisonnier et les tristesses publiques de l'Allemagne semblent se confondre dans ces tableaux lugubres. On voit qu'avec son imagination vive et farouche, Henri de Kleist se représente l'Allemagne entière emprisonnée comme lui dans un cachot.

Après six mois de captivité au château de

Digitized by Google

Joux, Henri de Kleist fut transféré à Châlons-sur-Marne, où il passa quelques mois encore, non plus en prison, mais sous la surveillance de la police. Pendant ces longues journées d'isolement et d'ennui, il voulait faire des vers, il voulait combiner des drames, des récits. Hélas! pourquoi écrire ? Comment s'intéresser à des fictions, quand la réalité est si désolante ? Ses yeux étaient toujours du côté de l'Allemagne. « Je travaille, écrit-il à un ami du fond de sa solitude de Châlons, — je travaille, comme vous pensez bien, mais sans goût et sans amour. Lorsque je viens de lire les journaux, et que, la mort dans l'âme, je remets la main à la plume, je me dis à moi-même comme Hamlet au comédien : « Eh! que m'importe Hécube ? » A la bonne heure ! voilà des sentiments vrais, voilà une tristesse virile et féconde. Heureuse tristesse, dirai-je, si elle peut arracher le rêveur à son délire et lui rendre le goût de la vie !

Vers le milieu de l'année 1808, la diplomatie prussienne étant venue à son secours, Kleist put sortir de Châlons. Il retourna en Allemagne, et passa quelque temps à Dresde auprès de l'ami de Schiller, l'excellent Koerner, dont la maison hospitalière s'ouvrait comme un asile aux poëtes

Digitized by Google

malheureux. Il y rencontra une jeune fille qui paraissait lui témoigner de l'affection; il crut aussi qu'il l'aimait. Hélas ! il était décidément incapable d'aimer. Son ancienne folie se manifesta de nouveau, et sous une forme plus révoltante. Ces mêmes conditions insensées qu'il avait voulu imposer huit ans plus tôt à Wilhelmine de Zenge, il les renouvela auprès de cette jeune femme en les aggravant encore. Il exigeait qu'elle devînt sa femme sans que sa famille le sût. Les préliminaires du mariage déshonoraient, selon lui, ce qui devait être avant tout la libre union de deux âmes ; il proposait à sa fiancée de briser secrètement, subitement, et pour toujours, tous ses liens antérieurs, les liens sacrés de l'enfant avec son père et sa mère. Ces étranges théories effrayèrent la jeune fille ; Kleist rompit avec elle comme il avait rompu avec Wilhelmine de Zenge, et ce fut sous l'inspiration de cette aventure qu'il écrivit ce drame si poétiquement étrange intitulé *Catherine de Heilbronn.*

La scène se passe au moyen âge. Quand la toile se lève, nous sommes dans une caverne souterraine, en face du tribunal secret de la Sainte-Vehme. Un armurier de Heilbronn, Théobald Friedeborn, accuse le comte Frédéric

Digitized by Google

de Strahl d'avoir ensorcelé sa fille Catherine. La pauvre fille, en effet, paraît sous le joug d'une influence occulte qui enchaîne tout son être. Elle aime le comte Frédéric sans que sa volonté, pour ainsi dire, joue un rôle dans son amour. Elle aime sans savoir pourquoi, sans se rendre compte de ce qu'elle éprouve ; on dirait une somnambule qui obéit à une puissance mystérieuse. Le comte de Strahl a-t-il donc fait usage de quelque sorcellerie diabolique, comme l'en accuse avec colère le malheureux armurier de Heilbronn ? Non, le comte a beau chasser Catherine, il a beau la maltraiter, la menacer du fouet, Catherine est toujours auprès de lui ; elle le suit partout, elle l'accompagne dans ses voyages, elle couchera, s'il le faut, dans l'écurie du comte ou à la belle étoile plutôt que de s'éloigner des lieux où se trouve son noble maître. « Ses pieds, dit le comte, foulent sans cesse la trace de mes pieds. Si je tourne la tête, il y a deux choses que je vois toujours, mon ombre et cette fille. » La loyauté du comte est hors de cause ; le tribunal l'absout, et Catherine de Heilbronn va continuer à suivre le comte Frédéric, comme si elle était ravie dans une perpétuelle extase.

Cette belle extatique, cette belle jeune fille de

Digitized by Google

seize ans, si pure, si dévouée, attentive au moindre regard de son maître, heureuse de le voir, de l'entendre, de lui rendre service sans qu'il le sache, heureuse même de souffrir pour lui et par lui, c'est l'idéal de la femme tel que le concevait Henri de Kleist. Une âme qui appartient à sa tendresse comme l'esprit du somnambule appartient au magnétiseur, une soumission absolue, l'anéantissement de la volonté, voilà ce que le rêveur altier demandait à Wilhelmine de Zenge et à la jeune fille qu'il avait aimée à Dresde. « Ce que vous me dites de *Penthésilée,* écrivait-il à une de ses amies, m'a touché au delà de toute expression. Cela est bien vrai, j'ai mis dans cette œuvre le fond le plus intime de mon âme, et vous l'avez saisi avec un regard de visionnaire; oui, j'y ai mis toute la douleur et en même temps toute la splendeur de mon âme. Je suis curieux de voir ce que vous me direz de *Catherine de Heilbronn*, car c'est la contre-partie de *Penthésilée,* son autre pôle, une créature aussi grande par l'abandon de son être que celle-ci par le déploiement de ses forces. » Cette grandeur de l'abandon, il l'avait demandée en vain à ses fiancées; il écrivit *Catherine de Heilbronn* pour compléter ce qui manquait à leur éducation de jeunes filles.

Digitized by Google

Certes la Catherine de Kleist est un poétique modèle, quoique difficile à imiter; sa grâce est touchante, son langage est d'une suavité merveilleuse, et l'auteur réserve à son dévouement d'éclatantes récompenses : non-seulement Catherine épouse le comte de Strahl, mais il se trouve à la fin de la pièce que la fille de l'armurier de Heilbronn est en réalité la fille de l'empereur d'Allemagne! Naïf symbole des félicités que le pauvre Henri de Kleist promettait à ses élèves en échange des sacrifices qu'il exigeait d'elles! Malheureusement la leçon n'est guère pratique, et les fiancées du poëte auraient été fort embarrassées de la suivre. Comment Catherine de Heilbronn arrive-t-elle à ce complet abandon de sa volonté? A la suite d'événements merveilleux. Un ange est intervenu dans cette histoire; un jour que le comte de Strahl était agité par la fièvre, un ange a transporté son âme auprès de Catherine endormie, et la lui a présentée comme sa fiancée; c'est depuis cette magique opération que Catherine appartient sans le savoir au jeune comte, lequel, pendant quatre actes, ne s'en doute pas davantage.

Pour que telles inventions ne soient pas absolument ridicules, il faut qu'elles soient bien

Digitized by Google

relevées par la poésie des détails. Il y a en effet plus d'un grain d'or pur au milieu des scories ; ce tableau du moyen âge allemand rappelle çà et là les mystiques drames de Calderon. Le prestige du style, la grâce de Catherine, la loyale figure du comte, quelques épisodes vraiment dramatiques ont maintenu au théâtre cette composition extraordinaire, et pourtant ceux-là mêmes qui l'apprécient le plus sont obligés de convenir qu'elle est remplie de scènes inintelligibles. Ces choses inexplicables, on les comprend aujourd'hui, si l'on se reporte à l'histoire intime du poëte. En écrivant *Catherine de Heilbronn*, Henri de Kleist s'adressait à la jeune fille qu'il venait de repousser avec colère.

On voit combien son mal était profond et s'aggravait de jour en jour. La poésie aurait dû guérir sa maladie morale, et c'était sa maladie au contraire qui corrompait les inspirations de sa poésie. *Catherine de Heilbronn* à coup sûr est l'œuvre d'un génie à part; c'est aussi l'œuvre d'une intelligence sur laquelle flotte déjà le voile noir de la folie.

Peu de temps après avoir composé ce drame, Henri de Kleist, décidé à en finir, avala du poison ; il était à demi mort quand un de ses

Digitized by Google

amis, M. Ruhle de Lilienstern, parvint à le sauver à force de tendresse et de soins. Dès lors, les violences, les désordres, entremêlés toujours de poétiques éclairs, deviennent plus fréquents dans sa vie. Un jour, à Dresde, il se persuade qu'il aime la femme d'Adam Müller, le célèbre écrivain romantique et piétiste; ce jour-là même, ayant rencontré Müller sur un pont de l'Elbe, il s'approche, lui déclare qu'il est amoureux de sa femme, puis le saisit au collet et veut le précipiter dans le fleuve. Au milieu de ces emportements de la démence, c'était pourtant une âme qui ne manquait pas de vigueur. A ces accès de folie on voyait succéder des périodes de calme et de travail. Il réagissait contre lui-même ; la volonté du stoïcien triomphait des hallucinations du rêveur. C'est vers cette époque (1808) qu'il connut Louis Tieck à Dresde et lui inspira de vives sympathies. Le spirituel auteur de *Phantasus* était moins sévère que Goethe pour des natures comme celle de Kleist. Il nous le dépeint comme une âme timide, fière, assez semblable au Tasse, dont il avait aussi certaines particularités extérieures.

Un de ces principaux drames, *la Bataille d'Hermann*, appartient à cette période de réac-

Digitized by Google

tion virile. C'est son cri de guerre contre Napoléon ; c'est aussi un véhément appel aux princes de la confédération du Rhin qui se battaient alors dans nos rangs. La vieille Germanie que Kleist met en scène est aussi divisée que l'Allemagne de 1808. Ces chefs de tribus que la politique romaine a su attacher à sa cause représentent, dans la pensée du poëte, les rois de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg; Hermann et Marbod, c'est la Prusse et l'Autriche.

Le drame, on le devine, est tout rempli d'une seule passion, la haine des conquérants. L'auteur a réussi pourtant à éviter la monotonie ; des incidents variés animent la scène, et l'intérêt va croissant à travers les péripéties de la lutte. L'ambassade de Ventidius, envoyée par le général romain Varus auprès d'Hermann, prince des Chérusques, est un épisode heureusement imaginé. Les ruses d'Hermann, les artifices qu'il emploie pour attirer Varus dans un piége, les trahisons sauvages qui lui paraissent des procédés tout naturels, tous ces détails ne forment peut-être pas une image très-exacte de la Germanie primitive ; nous y voyons du moins quel était en 1808 le désespoir de l'Allemagne, puisque de tels exemples sont proposés en mo-

Digitized by Google

dèle dans une œuvre d'ailleurs généreuse et virile. Un grave événement postérieur à la mort de Kleist, la trahison du général York, semble annoncé ici d'avance et ardemment glorifié.

Dans la verve de haine et de destruction qui l'emporte, le poëte ne recule pas devant les inventions les plus étranges. Que dire, par exemple, de l'épisode de Thusnelda et de l'ambassadeur Ventidius? Thusnelda, la femme d'Hermann, a inspiré un ardent amour à Ventidius; or, la veille du jour fixé pour l'extermination des légions romaines, Thusnelda donne un rendez-vous au brillant patricien dans une espèce de parc situé derrière la tente d'Hermann. Ventidius n'a garde d'y manquer, et que trouve-t-il dans le parc de la princesse chérusque? Une ourse, une ourse affamée qui le met en pièces. Cette bouffonnerie tragique, il faut en convenir, est une invention par trop tudesque; l'héroïque Thusnelda, que Tacite en quelques mots a si noblement dépeinte, joue ici un misérable rôle. Qu'il y a loin de cette Germaine sentimentale et enragée à l'auguste héroïne de M. Frédéric Halm dans *le Gladiateur de Ravenne!* N'importe : avec ses anachronismes, ses bizarreries, ses violences haineuses ou grotes-

Digitized by Google

ques, le drame du poëte de 1808 est une œuvre vivante. Ses fautes mêmes sont des traits qui peignent l'époque. Quarante années auparavant, Klopstock avait donné sous le même titre une espèce d'oratorio solennel; *la Bataille d'Hermann* d'Henri de Kleist fait comprendre les colères qui grondaient déjà dans bien des cœurs, et qui allaient faire quelques années plus tard une si tumultueuse explosion.

La pièce, on le pense bien, ne fut pas représentée en 1808; elle ne fut même imprimée qu'après la mort de l'auteur, mais elle circula de main en main, et peut-être a-t-elle contribué à soulever les fureurs nationales. L'année suivante, l'Autriche prend les armes, le Tyrol est en feu, et Kleist, impatient de se mêler à la lutte, va s'établir à Prague. Là, il fait des vers comme en feront en 1813 les Schenkendorf et les Kœrner, pour appeler l'Allemagne entière au combat. On dirait un auxiliaire du baron de Stein, mais le baron de Stein ne le connaissait pas, sa voix se perdait dans le tumulte; les efforts qu'il faisait pour combattre sa folie en se dévouant à une noble cause n'obtinrent pas la récompense que recueillirent quatre ans plus tard des poëtes moins éprouvés que lui. Ne semble-t-il pas

Digitized by Google

qu'une destinée fatale le poursuive? Revenu en Prusse après la fin de la guerre, il lisait un jour à la sœur de Wilhelmine de Zenge quelques-unes des strophes guerrières qu'il avait fait imprimer à Prague. « Les beaux vers! s'écria la jeune femme; de qui sont-ils? » Ces mots le frappèrent au cœur. « Malheureux que je suis! disait-il avec un abattement désespéré; tout ce que je fais est donc vain! Personne au monde ne me connaît! » Ajoutez à ces souffrances de l'amour-propre le sentiment toujours plus amer des calamités publiques. La paix de Presbourg lui parut le déshonneur de l'Allemagne. C'est alors qu'il composa sa dernière œuvre, l'une des plus intéressantes qu'il ait écrites, le drame patriotique et guerrier intitulé : *le Prince de Hombourg*.

Je disais tout à l'heure, à propos de *la Bataille d'Hermann*, que la trahison du général York en 1812 semblait prévue et glorifiée d'avance par le poëte de 1808. On sait que le 27 septembre 1812, le général York, placé avec ses régiments sous le drapeau de Napoléon et attaché au corps d'armée de Macdonald, se décida à passer subitement du côté des Russes. « Si j'ai tort, écrivait-il au roi de Prusse Fré-

Digitized by Google

déric-Guillaume III, je vous livrerai sans murmure ma tête blanchie; pour moi, ma conscience est tranquille. » Ces questions de la conscience militaire occupaient beaucoup Henri de Kleist. Il devait s'être dit plus d'une fois : « Ces colonels, ces généraux prussiens, hanovriens, bavarois, saxons, wurtembergeois, qui commandent des soldats allemands au service de la France, seraient-ils coupables, si, désobéissant à leurs souverains, ils passaient au camp ennemi? Seraient-ils des traîtres, en vérité, s'ils comprenaient mieux que leurs souverains les devoirs de la patrie? De quel côté, en pareil cas, est la fidélité? de quel côté la trahison? » A force de retourner ces problèmes, Henri de Kleist en fit un drame. Le prince de Hombourg est un général prussien; dans une bataille contre les Suédois, il a désobéi manifestement à son chef, l'électeur de Brandebourg, et par cette désobéissance audacieuse il a remporté la victoire. Sans cette violation du devoir, la patrie était perdue; le prince est-il coupable? La loi militaire le condamne, les juges ont dû prononcer la peine de mort; mais l'équité est plus forte que la loi, la conscience du pays casse la sentencé des juges, et le prince de Hombourg est

Digitized by Google

absous. Le drame est beau, touchant, héroïque; pourquoi faut-il que le poëte y ait encore mêlé des scènes de somnambulisme qui en affaiblissent l'effet moral?

Ces colères viriles, ces préoccupations généreuses, ont dû, ce semble, le rattacher à l'existence; les pensées malsaines qui troublaient sa raison ont disparu sans doute comme des fantômes; le poëte a trouvé sa voie, sa vie aura un but désormais; Henri de Kleist est sauvé! Non, c'est au moment même où il paraît guéri qu'un dernier accès va tout perdre. Cet abîme qu'il a côtoyé sans cesse, il y tombera tout à coup. Henri de Kleist s'était lié à Berlin avec une jeune femme, Henriette Vogel, atteinte d'une maladie morale assez semblable à la sienne. Fatiguée de la vie, elle ramena le malheureux poëte à ses idées de suicide. Le visionnaire qui avait presque vaincu sa propre démence ne put triompher de celle de son amie. « Êtes-vous sincèrement mon ami? lui dit un jour Henriette Vogel; serez-vous toujours prêt à me rendre le service que je vous demanderai? — Toujours. — Eh bien!... mais non, pourquoi vous faire une telle demande? Vous refuserez; il n'y a plus d'homme sur la terre. — Je suis un homme,

Digitized by Google

moi, et vous avez ma parole. — Eh bien! mon ami, je vous prie de me donner la mort. » Henri de Kleist se crut engagé d'honneur à tenir sa promesse. Sa raison succomba sous cette dernière attaque; en tuant cette malheureuse folle, le pauvre fou devait se tuer lui-même. Voilà comment fut amené l'horrible drame que j'ai raconté au commencement de cette étude. C'est le 21 novembre 1811 que Kleist se brûla la cervelle; un an plus tard, l'Allemagne se soulevait contre la domination de la France, et l'auteur de *la Bataille d'Hermann* aurait pu mourir en homme auprès de Théodore Kœrner, sur le champ de bataille de Dresde.

Digitized by Google

IV

Nous avons mis sous les yeux du lecteur la vie et les œuvres d'Henri de Kleist; ce fidèle récit n'est-il pas un jugement? Certes, lorsqu'on étudie ces productions si variées, lorsqu'on voit une gaieté si naturelle dans *la Cruche cassée*, une si ardente passion dans *Penthésilée*, une poésie si touchante dans *Catherine de Heilbronn*, une inspiration si mâle dans *le Prince de Hombourg;* lorsqu'on lit ces nouvelles où l'originalité de l'invention est relevée encore par un art consommé, par un style net, rapide, dramatique, presque inconnu jusque-là chez nos voisins, on ne peut s'empêcher de conclure, avec les principaux chefs de la critique moderne, que Henri de Kleist doit être placé parmi les premiers artistes de l'Allemagne. Les sympathies redoublent, mélangées de regrets douloureux, si l'on songe que cet artiste, si vigoureux parfois,

Digitized by Google

avait à lutter sans cesse contre les hallucinations du délire; que ce mâle écrivain errait au milieu des hommes comme un somnambule; qu'il a eu mainte fois de violents accès de démence; qu'il ne soupçonna qu'à vingt-cinq ans sa vocation poétique, et que, dix années après, sa folie le poussait au meurtre et au suicide. Ces romans et ces drames, étincelants de beautés du premier ordre, sont sortis d'un cerveau malade pendant une période de désolation et de misères.

Est-ce pourtant le malheur de l'Allemagne qui a développé sa folie? Henri de Kleist, selon l'expression de M. Mundt, est-il un Werther politique? S'est-il donné la mort parce que la honte et l'inaction de sa patrie lui rendaient la vie impossible? Ces explications, on l'a vu, sont démenties par les faits. Le mal qui devait le tuer était bien profond déjà lorsque la journée d'Austerlitz mit fin au saint-empire et livra au vainqueur toute une moitié de l'Allemagne. Le sentiment des calamités publiques était plutôt de nature à le guérir, si son âme se fût abandonnée plus complétement à ses saines émotions.

Henri de Kleist, à peine connu de ses contemporains, a conquis peu à peu une assez

Digitized by Google

grande influence sur les générations qui ont suivi; mais c'est de nos jours seulement qu'il commence à être jugé d'une manière impartiale. Après sa mort, Louis Tieck se fit un devoir pieux de mettre ses écrits en lumière, et de faire apprécier à l'Allemagne l'infortuné génie qu'elle venait de perdre. Dès lors, les romantiques sous la Restauration, les poëtes philosophiques après 1830, l'ont étudié avec une vive sympathie. Plus d'un poëte célèbre se rattache manifestement à lui. L'empreinte de son génie est visible dans les contes fantastiques d'Hoffmann, dans les drames d'Immermann, dans le théâtre de Christian Grabbe, dans certaines tragédies de Grillparzer; de nos jours encore, deux des plus vigoureux artistes de l'Allemagne, le poëte dramatique Frédéric Hebbel et le romancier Otto Ludwig, ont subi son influence.

Cette influence, est-il besoin de le dire? est souvent pernicieuse. La critique allemande, après avoir travaillé avec Louis Tieck à tirer de l'oubli ces œuvres extraordinaires, est tenue de les juger aujourd'hui sans passion. C'est ce que la génération présente a commencé de faire. Si M. Théodore Mundt, M. Gustave Kühne, M. Gervinus lui-même, ont vu dans

Digitized by Google

Henri de Kleist un fils trop dévoué de l'Allemagne que le malheur de son pays pousse au désespoir et à la mort, les lettres du poëte publiées par M. de Bülow et quelques pages énergiques de M. Julien Schmidt ont rétabli la vérité sur ce point. La cause est entendue : on ne dédaignera plus le talent d'Henri de Kleist, encore moins le prendra-t-on pour modèle. Surtout, en déplorant le mal qui désola sa vie, en plaignant sa jeunesse inquiète, son activité sans but, l'exaltation et les défaillances de son esprit, la fièvre et l'impuissance de son cœur, on se gardera bien de voir dans cette victime d'une philosophie sceptique la victime généreuse du patriotisme outragé.

Digitized by Google

TABLE

	Pages
Préface	1
La Comtesse d'Ahlefeldt	1
Henri et Charlotte Stieglitz	89
Henri de Kleist	175

Digitized by Google

PARIS

IMPRIMERIE D. JOUAUST

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXX

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google